VITTORIO EM. III

NAZIONALE
B. Prov.
IV
713
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIV
Palchetto
Num.° d' ordine 8

X12
2
40

B. Prov.
IV
X13

Digitized by Google

FRÉDÉRIC-LE-GRAND,

OU

MES SOUVENIRS DE VINGT ANS

DE

SÉJOUR A BERLIN.

T. II.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

D.D. THIÉBAULT.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

(1h169

TORIO EM
LI
III

Digitized by Google

Digitized by Google

C14162

FRÉDÉRIC-LE-GRAND,

SA FAMILLE, SA COUR, SON GOUVERNEMENT,
SON ACADÉMIE, SES ÉCOLES,
ET SES AMIS, GÉNÉRAUX, PHILOSOPHES ET LITTÉRATEURS,

OU

MES SOUVENIRS

DE

VINGT ANS DE SÉJOUR A BERLIN;

PAR DIEUDONNÉ THIÉBAULT.

« Par bonheur ou par malheur, j'appartiens à l'histoire. »
LE PRINCE HENRI DE PRUSSE.

QUATRIÈME ÉDITION,
Ornée du portrait de Frédéric II et de celui de l'auteur;

PUBLIÉE PAR SON FILS

LE BARON THIÉBAULT,
Lieutenant-Général des armées du Roi.

TOME DEUXIÈME.

ISTITUTO ORIENTALE NAPOLI BIBLIOTECA M. RIPA

PARIS,
A. BOSSANGE, RUE CASSETTE, N° 22;
ARTHUS BERTRAND, RUE HAUTEFEUILLE, N° 13;
LEIPZIG,
A. BOSSANGE, REICHS STRASSE.
1827.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND

ET SA FAMILLE.

Après avoir montré Frédéric, considéré en lui-même, et tel que je l'ai connu, je vais le représenter tel qu'il a été par rapport à ses parents; ce qui m'oblige aussi à faire voir ce que ses parents ont été, considérés en eux-mêmes, et par rapport à lui; et en effet, c'est à ces sortes de portraits de famille que cette seconde partie sera consacrée.

Dans le commencement de ce volume, je ne serai que l'écho des personnes que j'ai eu l'occasion de voir ou d'entendre; mais ces personnes étaient bien instruites et incapables de m'en imposer : je pourrais d'ailleurs citer un si grand nombre d'autorités, au moins sur les faits importants, qu'il serait aussi difficile de concevoir quelque doute sur ce que j'ai appris de cette sorte, que sur ce que j'ai vu par moi-même. Au reste, il m'a paru que

je ferais bien de remonter jusqu'à Frédéric premier, afin d'embrasser dans le cadre de ces Souvenirs toute la monarchie prussienne : indépendamment de cela, ce que j'aurai à dire de ce roi et de son successeur ne sera pas sans intérêt, et servira d'introduction à ce que j'ai recueilli de plus remarquable sur les descendants de l'un et de l'autre.

Digitized by Google

FRÉDÉRIC PREMIER
ET SOPHIE-CHARLOTTE.

La maison de Brandebourg est une branche cadette de celle de Hohenzollern, établie en Franconie depuis les temps les plus anciens de l'empire germanique. Un prince cadet de Hohenzollern, margrave de Nuremberg, rendit de si grands services à l'empereur, par son génie militaire, sa bravoure et ses succès, qu'il reçut de ce prince, à titre de récompense, le margraviat de Brandebourg. Ses descendants, par leurs alliances, par leurs traités, et ensuite par le bénéfice de la réformation, se sont agrandis peu à peu; et c'est ainsi qu'ils ont acquis successivement la majeure partie de la Poméranie, la Prusse ducale, le duché de Westphalie, celui de Magdebourg, la principauté de Halberstadt, celle de Minden, une partie de la succession de Clèves, etc.

Par l'importance de ces possessions et l'état prospère où le grand électeur avait laissé ses états, Frédéric se crut assez puissant pour fi-

gurer parmi les rois. Il n'eut point de repos qu'il n'eût satisfait à cette ambition, qui dans le temps fut regardée comme un excès de vanité, et qui, chez lui, ne fut que cela. Cette circonstance prouve néanmoins combien les jugements des hommes sont parfois incertains; car c'est à cette vanité de Frédéric Ier que la maison de Brandebourg doit les succès qu'elle a eus depuis. Jamais Guillaume Ier n'aurait songé à consolider sa puissance comme il l'a fait; jamais Frédéric II ne serait parvenu à l'agrandir encore, s'ils n'avaient eu dans le titre de roi le stimulant qui les a enhardis à concevoir de si vastes desseins. Ainsi, voilà en Europe une grande et respectable puissance, qui doit tout à une vanité presque puérile, et qui depuis Frédéric Ier a moins donné qu'aucune autre dans ce défaut, qui, dans le fait, l'aurait perdue, si elle n'y eût renoncé. Leçon précieuse de politique et de morale, qui nous montre comment, sur une base faible et fragile, la sagesse et le génie peuvent élever et consolider un édifice à la fois majestueux et durable [1] !

[1] Je ne sais à quelle occasion l'empereur Léopold Ier s'écria que ceux qui ne s'étaient pas opposés à ce qu'il re-

Frédéric Ier était aussi fastueux que vain[1]; mais, sa seconde femme, Sophie-Charlotte, connût Frédéric Ier comme roi, mériteraient qu'il les fit torturer. Cette couronne a, en effet, fondé en Allemagne une rivalité menaçante pour la maison d'Autriche : mais quelques circonstances favorables, trente millions répandus à propos, et de la persévérance, firent raison des oppositions que les intérêts ou la jalousie des autres puissances devaient faire craindre à Frédéric Ier.

Bon THIÉBAULT.

[1] Aucun prince de l'Europe ne poussa aussi loin que Frédéric Ier la manie d'imiter Louis XIV, faiblesse qui, néanmoins, ne put attester que son insuffisance! Où eût-il pris, en effet, les milliards que coûta la seule construction de Versailles? et quand il les aurait eus, qu'aurait-il pu faire, sans cette masse d'hommes de génie qui secondèrent Louis XIV? Les faits répondent à cette question : comme lui, il voulut laisser des monuments, et fit bâtir, hors de Berlin, et indépendamment de Charlottenbourg, dont parle mon père, le château d'Orangebourg*, qui depuis fut abandonné; et dans Berlin, le château royal, masse sans régularité, sans noblesse et sans élégance; l'hôtel des postes, bâtiment tout-à-fait insignifiant; et l'église de la garnison qui n'a rien de remarquable. Il n'y a d'exception à cet égard que pour l'arsenal, qui est dans ce genre le plus bel édifice que je connaisse.

Il fit couler en bronze la statue du grand électeur; son

* Pour perpétuer la mémoire de sa mère, princesse d'Orange.

gurer parmi les rois. Il n'eut point de repos qu'il n'eût satisfait à cette ambition, qui dans le temps fut regardée comme un excès de vanité, et qui, chez lui, ne fut que cela. Cette circonstance prouve néanmoins combien les jugements des hommes sont parfois incertains; car c'est à cette vanité de Frédéric Ier que la maison de Brandebourg doit les succès qu'elle a eus depuis. Jamais Guillaume Ier n'aurait songé à consolider sa puissance comme il l'a fait; jamais Frédéric II ne serait parvenu à l'agrandir encore, s'ils n'avaient eu dans le titre de roi le stimulant qui les a enhardis à concevoir de si vastes desseins. Ainsi, voilà en Europe une grande et respectable puissance, qui doit tout à une vanité presque puérile, et qui depuis Frédéric Ier a moins donné qu'aucune autre dans ce défaut, qui, dans le fait, l'aurait perdue, si elle n'y eût renoncé. Leçon précieuse de politique et de morale, qui nous montre comment, sur une base faible et fragile, la sagesse et le génie peuvent élever et consolider un édifice à la fois majestueux et durable [1] !

[1] Je ne sais à quelle occasion l'empereur Léopold Ier s'écria que ceux qui ne s'étaient pas opposés à ce qu'il re-

Frédéric Ier était aussi fastueux que vain[1]; mais, sa seconde femme, Sophie-Charlotte,

connût Frédéric Ier comme roi, mériteraient qu'il les fît torturer. Cette couronne a, en effet, fondé en Allemagne une rivalité menaçante pour la maison d'Autriche : mais quelques circonstances favorables, trente millions répandus à propos, et de la persévérance, firent raison des oppositions que les intérêts ou la jalousie des autres puissances devaient faire craindre à Frédéric Ier.

Bon THIÉBAULT.

[1] Aucun prince de l'Europe ne poussa aussi loin que Frédéric Ier la manie d'imiter Louis XIV, faiblesse qui, néanmoins, ne put attester que son insuffisance! Où eût-il pris, en effet, les milliards que coûta la seule construction de Versailles? et quand il les aurait eus, qu'aurait-il pu faire, sans cette masse d'hommes de génie qui secondèrent Louis XIV? Les faits répondent à cette question : comme lui, il voulut laisser des monuments, et fit bâtir, hors de Berlin, et indépendamment de Charlottenbourg, dont parle mon père, le château d'Orangebourg*, qui depuis fut abandonné; et dans Berlin, le château royal, masse sans régularité, sans noblesse et sans élégance; l'hôtel des postes, bâtiment tout-à-fait insignifiant; et l'église de la garnison qui n'a rien de remarquable. Il n'y a d'exception à cet égard que pour l'arsenal, qui est dans ce genre le plus bel édifice que je connaisse.

Il fit couler en bronze la statue du grand électeur, son

* Pour perpétuer la mémoire de sa mère, princesse d'Orange.

de la maison d'Hanovre, sœur de George Ier, roi d'Angleterre, et mère de Guillaume Ier, père, et la fit placer sur le pont royal, avec une pompe inconnue jusqu'à lui dans le nord de l'Europe. Il fit également faire la sienne, qu'il destinait à occuper le centre de la cour de l'arsenal, mais dont son fils, Guillaume Ier, orna le principal marché de Berlin.

Sa première entrée dans cette ville, comme roi, fut aussi magnifique que ses moyens, son goût et les localités le rendirent possible. Les hommes les plus marquants de ce nouveau royaume, couverts des plus riches costumes, entourèrent leur nouveau roi. Quant à lui, il était resplendissant; et jusqu'aux ornements de l'équipage de son cheval, les étriers y compris, étaient d'or, enrichis de diamants! De plus, et pour perpétuer le souvenir de cette entrée, la porte de la ville par laquelle elle se fit, fut nommée *la Porte-Royale*; la belle rue que le roi suivit, devint *la rue Royale*; et le pont qu'il traversa pour arriver à la place du château, *le pont Royal*.

Chez Frédéric Ier, les tables, les guéridons, les lustres, les girandoles, les écrans, les bordures des glaces, étaient en argent massif, et formaient avec la vaisselle courante, les montants des canapés, des fauteuils, etc., une valeur de plus de dix millions. Je ne sais plus dans quelle salle se trouvait une balustrade en argent, ou même en vermeil; mais dans la salle dite des *Chevaliers*, un buffet, occupant tout un côté de cette pièce, était rempli de bassins et d'énormes vases de cette dernière matière. Enfin, Frédéric Ier laissa, en or massif, un service de

était douée d'un mérite supérieur. Il paraît qu'elle faisait assez peu de cas de son époux.

cent couverts, dont les principales pièces ne pouvaient être portées que par deux hommes.

Sous d'autres rapports, il créa l'ordre royal de l'Aigle noir; il fonda une académie des nobles, établissement qui, par la faute de ceux qui en eurent la direction, dura peu, et dont le bâtiment, précédemment acheté aux héritiers du maréchal de Flamming, est devenu une manufacture de laine, sous le nom du Lagerhaus.

Quoique prince dépensier, il augmenta son armée, et ajouta à la bonne réputation de ses troupes; il fut administrateur ferme et éclairé, et continua la protection que son père avait accordée aux réfugiés français.

Voici, relativement au règne de ce prince, une anecdote rapportée par le baron de Poëllnitz, et qui me semble assez curieuse pour être rappelée.

Il dit que le bâtiment nommé de son temps *l'hôtel des Ambassadeurs* fut bâti par un baron de Danckelmann, premier ministre de Frédéric Ier, avant même que ce prince parvînt à se faire couronner. Ce bâtiment étant achevé, Frédéric voulut le voir, et son ministre lui donna à cette occasion une grande fête, à laquelle la reine et toute la cour assistèrent. Au nombre des choses que le roi admira le plus, chez son ministre, se trouva un tableau; et ce dernier profita de ce moment pour dire à son maître que ce tableau et tout ce qu'il voyait lui appartiendrait bientôt. Le roi ayant demandé l'explication de cette prophétie, le ministre lui dit... « Sire, j'en-

Leibnitz, dont elle était la protectrice, lui ayant envoyé un mémoire sur les infiniment

» courrai sous peu une disgrâce complète. Ma chute sera » suivie de la confiscation de tous mes biens. Je serai » arrêté et conduit à Spandau. J'y resterai dix ans, au » bout desquels mon innocence sera reconnue; mes biens » me seront rendus, et je rentrerai dans les bonnes grâces » de votre majesté. » Le roi, qui aimait son ministre, voulut jurer sur le Nouveau Testament, qu'il aperçut dans le cabinet où cet entretien avait lieu, que cette prédiction ne s'accomplirait jamais. « Arrêtez, sire! » s'écria le ministre, « et ne jurez pas une chose qu'il ne dépendra pas » de votre majesté de tenir. »

Peu après, M. Danckelmann fut disgracié, arrêté et conduit à Spandau, d'où il fut transféré à Peitz. Sa détention dura quinze ans; mais ses biens, qui avaient été confisqués, ne lui furent jamais rendus, de même qu'il ne rentra pas dans les bonnes grâces du roi, quoique les savants et les hommes de lettres eussent perdu en lui un Mécène, le roi un sujet très dévoué, et l'état un grand ministre.

Le même roi traita bien différemment depuis le comte de Wartenberg, successeur du baron de Danckelmann.

Lorsque Frédéric Ier lui ôta ses charges, et le relégua à Francfort-sur-le-Mein, il lui laissa emporter ses immenses richesses, et lui donna, pour sa femme et pour lui, 24,000 écus de pension (85,000 francs). C'est en retour de ces bienfaits, et peut-être par politique autant que par reconnaissance, que la comtesse de Wartenberg,

petits, elle s'écria : « *Leibnitz veut m'apprendre ce que c'est que les infiniment petits ! a-t-il donc oublié que je suis la femme de Frédéric Ier, ou s'imagine-t-il que je ne connaisse pas mon mari !* » Ce fut cette princesse qui, sur la proposition et les plans de Leibnitz, établit l'académie de Berlin, dont l'installation se fit sous la présidence de ce grand homme, qui jusqu'à sa mort fut le chef de ce corps savant. Le château de Charlottenbourg ayant été bâti pour elle [1], le fameux Lenostre fut invité à en des-

par qui le château de Mon-Bijou avait été bâti, le donna au roi, qui en disposa en faveur de la princesse royale de Prusse, mère de Frédéric-le-Grand. Après la mort de cette princesse, Frédéric le donna à la reine sa femme. C'est dans ce château, qui semble destiné aux reines douairières de Prusse, que la mère du roi actuel se retira après la mort de Guillaume II. Bon THIÉBAULT.

[1] Ce village de Charlottenbourg avait appartenu à M. d'Oberginski, grand-maître de la maison de cette reine. Il y fit bâtir une maison de campagne : la situation plut à Sophie-Charlotte ; elle acheta cette terre, et fit commencer les constructions et plantations qui en ont fait une résidence royale. Il paraît, d'après le baron de Poëllnitz, que ce ne fut qu'après sa mort que ce lieu, qui se nommait *Lutzenbourg*, fut appelé *Charlottenbourg* par Frédéric Ier, et dans le but de perpétuer le souvenir de Sophie-Charlotte, sa femme. Bon THIÉBAULT.

siner le parc. Ayant à travailler pour un souverain dépensier, il se livra à tout son génie, et ne songea qu'à ériger un monument qui pût perpétuer en Prusse, et son nom, et le souvenir de ses talents. Il profita de tout ce que les localités offraient d'avantageux : le château étant peu éloigné de la Sprée, il prit cette rivière pour le centre des jardins qu'il s'agissait de créer. A la droite de la Sprée se trouve une vaste prairie, qui aboutit à une forêt immense. La prairie fut destinée à des plantations d'un effet tout nouveau, et la forêt à devenir un parc vraiment royal. A la gauche de Charlottenbourg, Lenostre s'étendait assez loin pour couronner une hauteur d'où l'on voit Spandau. Entre ces deux parties, il forma une sorte de milieu dessiné de manière à préparer à tout le reste. Cette partie est tout ce qu'on a exécuté; mais il ne faut pas croire qu'elle n'offre qu'un espace borné, elle est au contraire fort étendue. Admirable d'ensemble, elle est terminée au fond par deux étangs considérables, derrière lesquels un bois épais et presque sauvage dérobe aux yeux la fin des jardins. Quoique tout ce qui existe ait été conçu pour servir de point de départ, les connaisseurs ne

devinent pas qu'il y manque quelque chose, et s'accordent à vanter la régularité, l'harmonie, la variété, la noblesse de ce parc, et à le mettre au nombre des belles conceptions de Lenostre. Malheureusement pour la gloire de cet artiste, Frédéric Ier ne se trouva pas assez riche pour suivre en son entier ce plan, dont le dessin, m'a-t-on dit, existe encore dans les archives de Berlin.

La reine Charlotte vit les approches de la mort avec une fermeté d'âme infiniment rare : on ne se lassait point d'admirer la sérénité avec laquelle elle en parlait. Quelqu'un ayant voulu lui persuader que le malheur de la perdre plongerait le roi dans le plus affreux désespoir : « Oh ! pour lui, répondit-elle, je suis » fort tranquille : le soin de me faire faire de » magnifiques obsèques le distraira ; et pourvu » qu'il ne manque rien à cette cérémonie, elle » le consolera de tout. » L'évènement prouva qu'elle avait deviné juste.

Je finirai cet article par une anecdote plus curieuse et plus importante. Lors du voyage que Pierre-le-Grand fit en Allemagne, en France et en Hollande, il passa par Berlin : on lui assigna pour logement la maison de

messieurs de Sidow, dans la rue du Saint-Esprit : c'est le bâtiment qu'occupent aujourd'hui les professeurs de l'école civile et militaire fondée par Frédéric-le-Grand. Dès que Pierre fut arrivé, le premier roi de Prusse, qui voulait lui faire une réception qui le flattât, se hâta de venir à pied, depuis son château, faire une première visite à ce redoutable monarque ; et il fit cette course accompagné de ses ministres, généraux et chambellans, en un mot des officiers et seigneurs de sa cour. Pierre en descendant de voiture avait été conduit au premier étage, et n'avait eu rien de plus pressé que de se mettre à la fenêtre pour voir comment la ville était bâtie. Ce fut de là qu'il aperçut le cortége... « Ah, mon frère ! s'écria-t-il, que faites-vous ? Vous me prévenez ! » En même temps il descendit et vint recevoir cette visite à la porte ; après quoi on remonta, on se fit beaucoup de compliments, et l'on causa. « Mon cher frère, dit le czar, je voyage pour m'instruire : j'ai beaucoup à apprendre ; et il faut, d'une part, que tout le monde concoure à mon instruction, et de l'autre, que je mette tous les instants à profit. Je ne puis pas m'arrêter long-temps à Berlin ; mais je vous prie-

» rai néanmoins de me faire voir comment on » s'y prend, chez vous, pour certains actes que » chez moi l'on exécute fort mal; et pour » commencer par un point très nécessaire, dai- » gnez faire pendre quelqu'un dès demain. » Frédéric Ier, aussi embarrassé que surpris de cette demande, répondit qu'il allait s'informer près des tribunaux s'il y avait quelque criminel condamné à ce supplice... « Comment, re- » partit Pierre, n'êtes-vous pas le maître de » faire pendre qui bon vous semble? — Nous » sommes ici, reprit Frédéric, dans les cercles » de l'empire; et l'empire a des lois que nous » sommes obligés de suivre. — Eh bien! faites » pendre un de mes mougicks, celui que vous » voudrez. — Les lois dont je vous ai parlé » concernent les étrangers aussi bien que nos » sujets. — Vous n'êtes donc pas roi ici? Vous » n'êtes donc pas le maître? — Les souverains » ont bien la souveraineté dans l'empire comme » ailleurs, mais ils ne l'ont que selon les lois. » Pierre eut beaucoup de peine à se rendre, et trouva cet état de choses fort déplaisant.

En 1717, quatre ans après la mort de Frédéric Ier, Pierre revint à Berlin, accompagné de Catherine Ire, sa femme : ce grand homme

n'était guère plus civilisé. On le logea à Mon-Bijou [1], qu'il laissa dévasté et presque démoli. Il se fit donner par Guillaume Ier quelques objets d'arts et autres, dont on m'a parlé comme très précieux [2]. C'est à cela que se bornent mes souvenirs relativement à lui, si cependant j'en excepte une anecdote qui n'est pas de nature à être rapportée.

[1] *Voyez* la fin de la seconde note de ce volume, page 9.

Bon THIÉBAULT.

[2] Le baron de Poëllnitz cite à ce sujet, comme objet de la plus grande magnificence, unique dans son espèce, et dû aux soins et aux dépens de plusieurs électeurs, le *lambrissage* d'un salon dont les murs étaient couverts d'ambre du haut en bas.

Bon THIÉBAULT.

Digitized by Google

GUILLAUME PREMIER
ET SOPHIE-DOROTHÉE.

Fils d'un père faible et vain, et d'une mère distinguée par ses vertus, ainsi que par la beauté de son caractère, par son esprit et son goût pour les sciences, Guillaume fut en tout l'opposé de l'un et de l'autre : original et fantasque, austère et grossier dans ses mœurs, dur et brusque, il fut ferme et persévérant, politique et économe, non selon les temps ou les circonstances, mais selon les personnes ou les objets : il fut de même juste et brutal, ladre et généreux, doué d'un jugement droit, et insouciant pour les progrès des sciences; père de famille soigneux, mais bourru, cruel même envers ses enfants; de plus, monarque très soupçonneux, et cependant dupe d'intrigues presque continuelles : que dirai-je ? jamais fils ne différa plus de son père et de sa mère, comme jamais père ne ressembla moins à ses enfants; quelques faits et anecdotes suffiront pour prouver toutes ces assertions.

Sous le rapport des intrigues, il fut en quelque sorte asservi par le prince d'Anhalt, et par le général de Grumbkow, qui, unis d'intérêt et d'amitié, exercèrent sur lui une influence antérieure à son avènement et même à son mariage, et qui, dans trop de circonstances, fut aussi complète que fatale [1].

[1] Voici comment la princesse Wilhelmine, devenue *margrave de Bareith*, après avoir été *recherchée en mariage par quatre têtes couronnées, celles de Suède, de Pologne, d'Angleterre et de Russie*, trace, dans les mémoires qui révèlent ses infortunes, les caractères et les rôles de ces deux hommes.

Le prince d'Anhalt peut être compté parmi les plus grands capitaines de ce siècle. Il joint à une expérience consommée dans les armes un génie très propre pour les affaires. Son air brutal inspire de la crainte, et sa physionomie ne dément pas son caractère. Son ambition démesurée le porte à tous les crimes pour parvenir à son but. Il est ami fidèle, mais ennemi irréconciliable : il est vindicatif à l'excès envers ceux qui ont le malheur de l'offenser ; il est cruel et dissimulé. Son esprit, du reste, est cultivé, et très agréable quand il le veut.

M. de Grumbkow peut passer pour un des plus habiles ministres qui aient paru depuis long-temps. C'est un homme très poli, d'une conversation aisée et spirituelle. Avec un esprit cultivé, souple et insinuant, il plaît surtout par son talent pour la satire, talent fort en vogue dans ce siècle.

Relativement aux finances, il reprit les errements de son aïeul, le grand électeur : il paya

Il sait joindre le sérieux à l'agréable : mais tous ces beaux dehors renferment un cœur fourbe, intéressé et traître. Sa conduite est des plus déréglées : tout son caractère n'est qu'un tissu de vices, qui l'ont rendu l'horreur de tous les honnêtes gens.

Cette princesse ajoute que ces deux hommes furent les favoris de Guillaume, lorsqu'il n'était encore que prince royal; qu'à son avènement au trône, le prince d'Anhalt ent le détail de l'armée, et de Grumbkow la direction des affaires civiles; et que, d'intelligence l'un et l'autre, ils étaient très capables de corrompre le cœur d'un jeune prince et de bouleverser un état.

Selon elle, le prince d'Anhalt ne pouvait pardonner à Sophie-Dorothée la préférence que Guillaume lui avait donnée sur sa nièce : il ne cessa de calomnier cette reine auprès de Guillaume, et cela autant par vengeance que par soif de régner, ou du moins de faire arriver au trône de Prusse son neveu le margrave de Schwedt.

Cet espoir l'occupa même long-temps. D'abord, secondé par de Grumbkow, et à l'aide des calomnies les plus atroces, il tâcha de brouiller Guillaume avec sa femme, pour empêcher qu'elle n'eût des enfants. Il manqua ce but : Sophie-Dorothée, mariée en 1706, accoucha en 1707, d'un prince; mais il mourut dans l'année. En 1709, elle donna le jour à Wilhelmine de Prusse. En 1710, elle eut un second fils, qui vécut encore moins que son frère : enfin, en 1712, naquit Frédéric, mais si faible, si délicat,

les dettes de son père, remit dans toutes les branches l'ordre, et même (on peut le dire) le

qu'on ne pensa pas qu'il pût vivre; circonstance qui, jointe à l'embonpoint que Sophie-Dorothée prit à cette époque, fit concevoir au prince d'Anhalt le projet d'unir son neveu à la princesse Wilhelmine, et de lui assurer de cette sorte le trône de Prusse.

Les couches subséquentes de la reine, et la naissance de trois autres princes (Guillaume, Henri et Ferdinand), firent évanouir ce projet : mais d'Anhalt, tant qu'il resta au service de Prusse, et de Grumbkow, qui se maintint en faveur pendant tout le règne de Guillaume, ne cessèrent d'être les instigateurs de tous les maux et chagrins qui, durant tant d'années, désolèrent la famille royale de Prusse.

Nota. Je suis loin de regarder le baron de Poëllnitz comme un homme qui ait été capable de sacrifier à la vérité des considérations ou des intérêts personnels : je suis même porté à croire que ce baron, si bien traité par un souverain, sur lequel le général de Grumbkow ou de Grumkau (comme il l'écrivait) a eu pendant tout son règne un si grand empire, n'ait eu à ce ministre de nombreuses obligations. Et il faut considérer, de plus, que lorsque le baron de Poëllnitz écrivit ses lettres, et les vendit à un libraire à Paris, le général de Grumbkow vivait encore et était tout-puissant : malgré cela, il me paraît curieux de rapprocher du tableau que la princesse Wilhelmine a fait de ce ministre de son père, le portrait qu'en a laissé le

sublime de la régularité. Il forma ce trésor dont son fils a si bien profité, et qui sans doute serait un vice chez les peuples qui ont de grandes ressources, mais qui était une précaution nécessaire dans un pays pauvre, ouvert de toutes parts à l'ennemi, et sans commerce. Du reste, il ne pardonna jamais de négligence ou d'infidélité sur l'article de ses finances. Un de ses receveurs établi à Konigsberg, ayant dans sa caisse une somme considérable sans destination ni emploi actuel, en tira dix mille écus dont il avait besoin pour ses affaires personnelles; il mit à la place de cet argent un billet, où il dé-

baron de Poëllnitz, et c'est ce qui me décide à le transcrire à la suite de cette note historique.

M. de Grumbkow, dit-il, *est doux, civil et affable. Il a les manières et les sentiments d'un homme de qualité, tel qu'il est : il est généreux, libéral, aime la magnificence et les plaisirs, mais ne s'y livre pas assez pour négliger les affaires du ministère. Il est laborieux, et a une conception nette et aisée; l'esprit agréable, vif et pénétrant; ne haïssant pas la satire, lorsqu'elle n'attaque point la réputation du prochain. Comme il est bienfaisant, il a des amis, et se fait des créatures. C'est de tous les ministres celui qui parle au roi avec le plus de liberté; et je crois qu'on peut, sans se tromper, le mettre au rang des favoris.*

Bon THIÉBAULT.

clarait le devoir, et annonçait qu'il le remplacerait dans un délai très court. Cet homme, fort estimé d'ailleurs, était riche en biens fonds. Guillaume arrive à l'improviste dans cette capitale, visite cette caisse dans le jour, voit le billet, constate le vide, et fait pendre le receveur comme dépositaire infidèle.

Parmi ses généraux se trouvait un lieutenant-général de cavalerie regardé comme le plus habile écuyer de son armée : c'était M. de Schwerin, cousin germain du feld-maréchal de ce nom, et père de madame du Troussel. Ce général entreprit de guérir un superbe cheval de selle qui appartenait à Guillaume, et qui avait le vertigo. Schwerin fit conduire le cheval en Westphalie, où il commandait; et au bout de huit à dix mois, il renvoya cet animal parfaitement guéri. Le roi était à la parade lorsqu'il lui fut présenté par un jeune officier, neveu du général, et nommé de Schoënfeld, le même qui a été depuis grand écuyer du landgrave de Hesse-Cassel, et son ministre à Paris, où M. d'Aiguillon le retint pour dettes, après qu'on lui eut donné son audience de congé. Le roi eut une grande joie de revoir son cheval en si

bon état. Le jeune de Schoënfeld fut obligé de le monter, et de lui faire subir toutes les épreuves que sa majesté put imaginer. Lorsque le cheval et le cavalier eurent répondu à tous les désirs du monarque, celui-ci ordonna au jeune officier, venant de Westphalie pour cette mission, de faire conduire ce cheval précieux à l'écurie, et ensuite d'aller au château se faire donner à déjeuner *et de la bière;* et en même temps il lui remit un florin en argent (48 sols), pour marque spéciale de sa satisfaction, le chargeant de bien remercier le général de Schwérin.

On raconte, et l'on donne pour certaine, une anecdote singulière, mais qui dans le pays est reçue comme avérée et constatée par des circonstances qui subsistent encore. J'ai interrogé moi-même, à ce sujet, le célèbre chimiste M. Margraff, qui m'en a confirmé l'authenticité, mais en l'expliquant en homme instruit et de bon sens. « Donnez-moi, me disait-il, dix mille » louis en or; je les mettrai en poudre, de telle » couleur, et sous telle forme, et même en gros- » sissant le volume, d'un poids qui paraîtra lé- » ger. Vous transporterez cette poudre où vous » voudrez; et en suivant le procédé que j'indi-

» querai, vous y retrouverez la matière de vos » dix mille louis, à un très faible déchet près. » On raconte donc qu'un vieillard, mis très simplement et inconnu, était entré dans l'apothicairerie royale de Berlin, et y avait demandé successivement plusieurs drogues; qu'à différents intervalles, on l'y avait vu reparaître, et toujours pour diverses demandes du même genre; que le premier garçon de cette pharmacie, qui d'ailleurs avait une excellente physionomie, l'avait toujours servi avec autant de soin que d'honnêteté, si bien qu'à la fin le vieillard lui avait dit, en lui désignant sa demeure, que s'il voulait le venir voir, il n'aurait pas à s'en repentir; que le jeune homme lui avait fait une visite, et qu'après un entretien assez long, le vieillard lui avait dit : « Vous me » paraissez un brave jeune homme, je veux faire » votre fortune: je ne vous demande que votre » promesse solennelle de garder le secret, de » n'avoir jamais de confidents, et de ne point » faire un mauvais usage de ce que vous au» rez reçu ou appris de moi; » que, de cette sorte, il lui donna une boîte ou cassette, pleine d'une poudre particulière, et lui indiqua le procédé à suivre pour en tirer de l'or, tel

poids pour tel volume; qu'il ajouta : « Si par » malheur cette boîte était épuisée, et si vous » éprouviez de nouveaux besoins, examinez » bien cette terre dont je vous laisse un échan- » tillon : elle est assez commune dans le nord » de l'Allemagne; or, en suivant tels procé- » dés, vous en ferez une porcelaine aussi par- » faite que celle de la Chine; » que le jeune homme, qui depuis n'a jamais revu son vieillard, n'eut rien de plus pressé que de faire l'essai de sa poudre; que le succès ayant été tel qu'on le lui avait annoncé, il s'était permis plus de dépenses qu'auparavant, usant ou plutôt abusant de son trésor; qu'un soir régalant ses amis, il but assez pour devenir imprudent et fanfaron; que s'étant vanté de savoir faire de l'or, il avait voulu justifier ce propos, et en avait fait en leur présence; que le lendemain, en s'éveillant, il avait été effrayé de son étourderie, et avait pris la fuite; qu'en effet ses amis avaient parlé; que Guillaume ayant été instruit du fait et du départ, et ayant fait des recherches sur la route que ce jeune homme avait prise, avait découvert qu'il avait passé en Saxe; que ce roi avait dépêché un courrier à Dresde pour le réclamer; que ce garçon apothicaire

avait bientôt été reconnu, arrêté et mis en prison; que, craignant surtout d'être livré au roi de Prusse, il avait offert au gouvernement de Saxe d'enrichir le pays par la fabrique d'une porcelaine égale à celle de la Chine, pourvu qu'on ne le livrât pas, et qu'on lui garantît sa liberté; et qu'enfin telle était l'origine de la manufacture si fameuse de Meissen en Saxe. On voit encore au cabinet des curiosités, au château de Berlin, le clou qui fut employé comme spatule, dans la fâcheuse épreuve que le garçon apothicaire fit de sa poudre en présence de ses amis : c'est un grand clou qui est changé en or, au moins quant à la couleur, dans la grande moitié de sa longueur, c'est-à-dire dans toute la partie qui servit à remuer la composition.

Je ne reviendrai pas sur les duretés de Guillaume envers sa femme et ses enfants, et sur les coups de pied, les coups de poing et de canne qu'il a donnés à sa fille et à son fils aîné : je ne parlerai pas même des hommes qu'il a tourmentés, et de celui que, selon le rapport du baron de Poëllnitz, il a tué, et fait enterrer dans le bois pour une pièce de gibier : ces traits sont trop odieux; mais je dirai

qu'aimant beaucoup à peindre, ou plutôt à barbouiller, il y employait assez régulièrement une heure ou deux après son dîner; qu'il avait pris un pauvre peintre, père de famille, pour préparer ses couleurs, et qu'il lui donnait, de prix fait, un florin par séance; que, comme la digestion lui causait assez fréquemment un assoupissement qu'il ne parvenait pas toujours à vaincre, il lui arriva plus d'une fois de s'endormir, et par conséquent de laisser le pinceau traîner du haut de la toile en bas, et y former des traits qui n'étaient pas entrés dans sa composition; que lorsqu'ensuite il s'éveillait, et apercevait ce fâcheux accident, il prétendait que c'était son peintre qui, par jalousie, avait ainsi défiguré ses chefs-d'œuvre pendant qu'il dormait; et que, pour surcroît de salaire, il ne manquait pas, dans sa colère, de s'en venger à coups de pied ou à coups de canne.

Enchanté de ses ouvrages, il les montrait à ses courtisans, et invitait ceux-ci à lui en dire leur avis; mais, comme on aurait été mal reçu à les critiquer, il était bien sûr de n'obtenir que des témoignages d'admiration. « Hé bien, » dit-il un jour à l'un de ces messieurs, qui ne se lassait pas de vanter les beautés d'un de ses

tableaux, « combien crois-tu qu'on pût le » vendre, si on le mettait dans le commerce? » — A cent ducats, sire, il serait donné pour » rien. — Tiens, prends-le, je te le donne pour » cinquante, parceque je vois que tu es bon » juge, et que je suis bien aise de te faire plai- » sir. » Le pauvre courtisan, forcé d'emporter cette misérable croûte, et de la payer si cher, résolut d'être à l'avenir plus circonspect dans ses louanges. J'ai vu un de ces tableaux, conservé par le prince Henri; on ne voit rien de plus mal dessiné et de plus mal peint. Le prince lui-même n'en jugeait pas autrement; aussi ne le conservait-il que parcequ'il représentait avec beaucoup de fidélité la tabagie de son père, et que l'on y retrouvait non seulement le local, les meubles et les costumes, mais même les ressemblances. Je me rappelle que, dès le premier coup d'œil, je reconnus le baron de Poëllnitz, quoique de quarante ans plus jeune que lorsque j'en avais fait la connaissance. On y voyait aussi les feld-maréchaux de Buddenbrock et de Glassenapp, les généraux de Grumbkow, Einsiedel, etc.

Ce roi allait quelquefois dîner chez ses généraux. Un jour, chez le comte de Grumbkow,

depuis feld-maréchal et gouverneur de Berlin, on lui servit un jambon si bien accommodé, qu'il déclara n'en avoir jamais mangé de si bon, et demanda que le cuisinier qui l'avait préparé vînt montrer aux cuisiniers royaux comment il s'y était pris. Peu de jours après, le chef de cuisine du roi vint lui demander quinze bouteilles du meilleur vin de Champagne. Sa majesté n'allait pas elle-même à la cave, mais elle en avait la clef, et tenait un compte exact de ses vins et de ses liqueurs. Il voulut donc savoir quel usage on ferait de ces quinze bouteilles, et on lui répondit que le cuisinier de M. de Grumbkow les demandait pour faire tremper pendant deux jours un jambon qu'il aurait l'honneur de lui servir ensuite. Le roi envoya promener son cuisinier, et dit à son général : « Quand je voudrai manger de l'ex-» cellent jambon, j'irai dîner chez toi : je ne » suis pas assez riche pour le faire préparer à » la manière de ton cuisinier : je n'ai de vin de » Champagne que pour le boire. »

En effet, il buvait volontiers de bons vins, quoiqu'il ne se grisât pas. Dans un repas où l'on servait du vin de Champagne, il demanda si on pourrait lui expliquer pourquoi ce vin

était mousseux. Quelqu'un lui observa qu'il avait une académie qui sans doute pourrait résoudre ce problème. « Ah ! répondit-il, tu » me le rappelles ; c'est en effet bien le moins » que mon académie, qui m'est très inutile » d'ailleurs, me serve sur ce point ; » et il ordonna à un de ses ministres d'écrire en conséquence à l'académie. Les académiciens s'assemblèrent, et comme ils étaient, en général, fort mécontents d'être aussi négligés sous ce règne, et qu'ils se trouvaient humiliés de voir qu'on ne se souvînt d'eux que dans une occasion aussi peu honorable, ils résolurent de se refuser à satisfaire la curiosité du roi ; et pour y parvenir, ils répondirent au ministre, que, pour remplir les intentions de sa majesté, ils étaient obligés de faire des expériences, pour lesquelles il leur fallait au moins un panier de soixante bouteilles de vin de Champagne, et qu'ils s'en occuperaient dès qu'ils auraient reçu le panier. « Qu'ils aillent se promener ! » s'écria le roi, lorsqu'on lui lut cette réponse : « je n'ai pas besoin d'eux pour boire mon vin, » et j'aime mieux ignorer toute ma vie pour- » quoi il mousse. » C'est à cette aventure burlesque que se réduisirent les relations directes

que, durant son règne, l'académie eut avec ce roi; aussi était-elle presque entièrement éteinte et oubliée lorsqu'il mourut. Elle n'avait presque plus de séances; et, lorsqu'on voulait réunir ses membres, à peine parvenait-on à en rassembler deux ou trois, qui même n'avaient rien à faire ou à se dire. Guillaume méprisait les sciences et les arts; et il eût été presque honteux pour les sciences et les arts qu'un tel homme ne les eût pas méprisés. Cependant, pour montrer combien la vie de ce roi renferme de contrastes, j'observerai ici que c'est à lui que l'académie de Berlin est redevable de ses revenus les plus importants : il lui accorda le privilége de la rédaction et publication des almanachs du pays, ainsi que celui de l'impression et du débit des lois et cartes géographiques; non pas qu'il cherchât à faire aux savants aucune sorte de fortune, mais parceque, voulant utiliser tous les hommes, il ne vit rien de mieux à leur confier que la surveillance des dessinateurs, des imprimeurs et des graveurs, et la composition d'un almanach. Nous verrons, au cinquième volume, combien ces dons, si mesquins en apparence, procurèrent par la suite de ressources à cette académie.

Le baron de Poëllnitz et quelques autres de ses courtisans lui parlaient souvent du luxe de Paris : on lui vantait le nombre infini de voitures, plus élégantes et mieux attelées les unes que les autres, qui, à certains jours, et aux heures de la promenade, formaient plusieurs files parallèles sur toute l'étendue des boulevarts. Pour parodier ce luxe, dont l'idée seule le révoltait, il ordonna un jour, à l'insu de ses courtisans, de rassembler, le long du canal qui traverse Potsdam, toutes les charrettes des petits marchands du pays, et tous les chariots servant à la culture, et chargés de grains, paille, fumier, légumes ou bois, et de leur faire faire, en bon ordre et bien lentement, trois ou quatre fois le tour de ce canal. Lorsque cette farce grotesque, au succès de laquelle il avait employé même des troupes, fut organisée, il alla en admirer le spectacle, suivi de sa cour, et disant avec un sourire vraiment sauvage : « Voilà mes boulevarts ! » Admirez l'élégance et la richesse de ces voi- » tures ! Voyez-vous l'ordre qui s'y observe ! » Qu'est-ce que Paris en comparaison de » cela ! »

Guillaume assistait aux noces de ses moin-

dres officiers, quand on l'en priait, et il aimait assez qu'on l'en priât; il forçait même la reine à y assister, et à ouvrir le bal avec le nouveau marié. Elle crut, aux noces d'un simple lieutenant des gardes, qu'elle se compromettrait moins en dansant une polonaise, que si elle dansait un menuet. Mais monsieur le lieutenant, un peu ivre et fort rustre, la fit sauter, courir, et tourner avec tant de force et de rapidité, qu'il semblait, me disait le baron de Poëllnitz, voir une fille de cabaret dans une fête de village. Le roi, dans son fauteuil, voyant ses jupes voler en l'air, et n'avoir pas le temps de retomber, se tenait les côtés de rire à ce spectacle si conforme à ses goûts.

Tout le monde connaît sa manie pour les hommes grands; manie qui, même sous son successeur, et jusqu'à présent, ne s'est qu'affaiblie. Guillaume faisait enlever les hommes d'une taille extraordinaire partout où il pouvait en découvrir. J'ai encore vu l'abbé *Bastiani* qui, étant moine en Italie, avait été enlevé à l'autel tandis qu'il disait la messe dans un village du côté du Tyrol. J'ai connu un aubergiste, rue de la Poste, nommé *Pouzzano*, autre Italien, qui avait été enrôlé par surprise

dans son pays, et avait servi pendant trente ans dans les gardes. J'ai vu le plus bel homme de tous, qu'on appelait le *grand Anglais*, et que Guillaume n'avait pu avoir qu'à force d'argent : cet homme ayant eu son congé comme invalide, s'était établi marchand épicier à Berlin, où il a vécu jusqu'à près de cent ans, toujours le plus grand et le mieux fait de la ville. J'ai connu un M. d'Archambaud, de famille française, vieux colonel d'un régiment de garnison, qui avait été employé dans sa jeunesse à ces sortes d'enlèvements. Il m'a raconté les peines que lui avaient données quelques unes de ces expéditions, et les dangers que d'autres lui avaient fait courir. Je me rappelle, en particulier, qu'il suait encore d'angoisses, lorsqu'il parlait d'un menuisier, père de famille à Saint-Mihiel, en Lorraine, ayant plus de six pieds et fait au tour. Guillaume avait appris l'existence et la taille de cet homme, et ordonné à deux de ses enrôleurs, savoir, à d'Archambaud et à un autre, d'avoir cet homme, et de le lui amener, à quelque prix que ce fût. Les deux embaucheurs firent dix fois le voyage de Saint-Mihiel, toujours déguisés en voyageurs marchands, et venant tantôt de Suisse et tantôt de

Liége : à chaque voyage, ils avaient quelque chose à dire à cet homme ou à lui faire faire; ils causaient et déjeunaient ou soupaient avec lui, et le payaient bien. Ce fut après avoir ainsi tout employé pour gagner sa confiance, qu'on en vint aux compliments sur ses bonnes qualités et ses talents, plus encore que sur la beauté de sa taille. Que ne fit-on pas pour lui persuader que, dans tout autre pays, on serait trop heureux de l'avoir, et qu'il y ferait sa fortune! Le menuisier les écoutait d'un air bénévole, et de bonne foi : peu à peu on en vint à des propositions, mais sous la loi du secret le plus inviolable. Enfin, on se donna parole pour un prochain voyage, et on se sépara. A une quinzaine de là, le jeune d'Archambaud fut envoyé seul à Saint-Mihiel pour terminer cette négociation, et emmener l'homme. Mais celui-ci avait parlé : la maréchaussée prit monsieur l'officier prussien en flagrant délit d'embauchage; on l'arrêta, on le garrotta, et on le fit partir pour Metz, où il devait être pendu. Il parut si résigné et si tranquille les premiers jours de marche, qu'on finit par le surveiller moins rigoureusement : il n'était même plus entre les mains de la maréchaussée :

des grenadiers étaient chargés de le conduire aux prisons militaires de Metz : il marchait assez mal attaché, causant avec ses gardes, de manière à les confirmer dans la sécurité la plus entière, lorsqu'arrivé à peu de distance d'une auberge isolée, sur une hauteur à cinq lieues de Metz, et nommée les *Quatre-Vents*, il brise ses liens, part comme l'éclair, arrive à l'auberge, et crie : *Déserteur, sauvez-moi!* On lui montre une porte de derrière, par laquelle il saute dans le jardin, en tirant la porte sur lui; du jardin il traverse un bout de pré, et gagne un bois voisin, tandis que les grenadiers courant après lui fouillaient cette maison, où on leur avoua avoir vu un homme traverser la cuisine si rapidement, qu'on ne savait pas s'il avait monté au grenier ou était descendu à la cave. Quand les grenadiers, après une recherche aussi scrupuleuse que vaine, eurent fait attester leur diligence, et furent partis, on en avertit le prétendu déserteur, qui, après avoir pris quelques aliments, regagna comme il put le pays de Liége.

Guillaume ne tenait pas sans doute tout ce qu'il faisait promettre à ces beaux hommes : cependant il en tenait une partie, et les traitait

assez bien pour qu'ils n'eussent pas une trop forte envie de déserter. Le grand Anglais avait un ducat par mois de haute paye; d'autres avaient un écu; d'autres moins : mais le tout formait une somme assez forte; et c'est pour l'épargner, que Frédéric II a été si facile à donner les invalides à ceux qui ont survécu à ses premières guerres : il a toujours désiré avoir de beaux et grands hommes dans ses troupes, et surtout dans ses gardes; mais il voulait les avoir sans leur donner de haute paye [1].

Guillaume s'imaginait qu'il pourrait établir dans ses états et y perpétuer une race d'hommes extraordinaires : aussi ne manquait-il pas l'oc-

[1] Selon le baron de Poëllnitz, ce que coûtait à Frédéric-Guillaume le premier bataillon des gardes, que l'on nommait le *bataillon des grands grenadiers*, était beaucoup plus considérable : presque tous les souverains de l'Europe, dit-il, lui envoyaient des hommes extraordinaires par leur taille; mais, ajoute-t-il, il s'en procurait, outre cela, à prix d'argent, et dans le nombre de ces derniers, il en a eu qui lui ont coûté jusqu'à quinze cents écus d'engagement, et jusqu'à deux florins de haute paye par jour; d'où il est résulté que ce bataillon lui coûtait autant que six régiments. Bon THIÉBAULT.

casion de marier ses gardes avec les plus grandes femmes qu'il pouvait rencontrer. Dans un voyage de Potsdam à Berlin, il aperçut une fille presque gigantesque, et d'ailleurs jeune, assez belle et très bien faite; il en fut frappé: il fit approcher cette fille, et apprit d'elle-même qu'elle était Saxonne, non mariée; qu'elle était venue, pour affaires, au marché de Berlin, et qu'elle allait s'en retourner. « En ce cas, lui » dit Guillaume, tu passes devant la porte de » Potsdam; et si je te donne un billet pour le » commandant, tu pourras le remettre sans » te détourner. Charge-toi de ce billet que je » vais écrire : promets-moi que tu le donneras » toi-même au commandant, et tu garderas pour » ta peine cet écu. » La fille, qui connaissait le caractère de ce roi, promit tout ce qu'on voulut : le billet fut écrit, cacheté, et remis avec l'écu; mais la Saxonne, devinant le sort qui l'attendait, n'entra point dans Potsdam. Elle trouva près de la porte une pauvre femme petite et vieille, à laquelle elle remit le billet et l'écu, lui recommandant bien de faire la commission, sans délai, l'avertissant que c'était de la part du roi, et qu'il s'agissait de choses importantes et pressées. Ensuite notre grande et

jeune héroïne continua sa route, faisant, comme on peut le penser, la plus grande diligence. La vieille, de son côté, se hâte d'arriver chez le commandant, qui ouvre le billet de son maître, et y trouve l'ordre très précis de faire sur-le-champ épouser la commissionnaire à tel grenadier, qui y est nommé. La pauvre vieille, veuve depuis long-temps, fut très surprise de ce résultat, mais elle se soumit aux ordres de sa majesté; tandis qu'il fallut employer l'autorité, les menaces et les promesses les plus flatteuses, pour vaincre la répugnance extrême et calmer le désespoir du soldat. Ce ne fut que le lendemain que Guillaume sut qu'il avait été joué, et que son soldat était inconsolable de ce malheur : il ne resta au roi d'autre ressource que d'ordonner le divorce entre ces deux époux.

Il lui prit une fantaisie aussi baroque en elle-même, que barbare dans son exécution; il fit faire son cercueil et celui de la reine en très beau marbre; il les fit apporter quand le travail en fut achevé; il essaya le sien, et le second ayant été présenté à la reine, sans qu'elle fût prévenue de rien, il fallut qu'elle s'y couchât, pour en faire également l'essai.

Cet homme brusque et grossier, l'était envers tout le monde; s'il voyait un pasteur dont la perruque fût poudrée à blanc, il lui disait des sottises, persuadé que c'était un Français : si, durant un jour ouvrable, il voyait un jeune homme dans les rues, il le faisait enlever, et le plaçait comme soldat dans un régiment; aussi, dès qu'il paraissait, tout le monde fuyait, et s'empressait de se renfermer chez soi. Les rues où il passait étaient toujours désertes. Les hommes âgés et les femmes qu'il pouvait imaginer n'être point occupés étaient sûrs, en cas de rencontre, d'être honnis de sottises, ou chargés de coups de canne. « Je suis bien » petit, me disait M. Formey; mais, n'importe, » il n'est rien que j'aie plus redouté que de le » rencontrer. Il m'aurait confiné dans un régi- » ment de garnison. Aussi ne l'ai-je pas vu dix » fois. »

Il eut cependant quelques aventures qui firent impression sur lui, et le corrigèrent, à quelques égards, autant que peut se corriger un souverain aussi brutal. J'en citerai une, d'après laquelle il n'a plus frappé d'officiers de son armée. Irrité de voir une manœuvre moins parfaite qu'il ne le voulait, il court, en pleine

parade, et donne un ou deux coups de canne au major qui commandait la manœuvre. Ce brave officier, homme âgé, et très estimé dans l'armée, à la manœuvre suivante, s'approche du roi, arrête son cheval devant celui de sa majesté, et lui dit : « Sire, vous m'avez dés-» honoré, et je dois en avoir satisfaction. » En même temps il prend ses deux pistolets d'arçon, tire le premier par-dessus la tête du roi, en lui disant, *Voilà pour vous*; ensuite, dirigeant l'autre contre lui-même, il ajoute, *Voici pour moi*; et se brûle la cervelle.

L'anecdote qui suit fait un singulier contraste avec celles qui précèdent, et pourra servir à reposer les âmes sensibles. Dans un moment où il était pris de vin, un jeune homme, nommé Daum, bas-officier dans un régiment, avait tiré le sabre contre son officier : on l'avait condamné à être fusillé, et on le conduisait au lieu du supplice, lorsque Guillaume, faisant une de ses rondes, vit ce cortége, demanda ce que c'était, et sur le compte qu'on lui rendit de cette affaire, sur le bien qu'on lui dit du jeune homme, lui fit grâce de la vie, et se contenta de le casser; et de l'envoyer pour deux ans à Spandaw. Ces deux ans écoulés, et de

retour à Berlin, le jeune Daum revit un de ses amis, nommé Splikgerber. Ils n'avaient d'état ni l'un ni l'autre, et résolurent de faire le commerce en société. Leur activité fut couronnée d'un succès rapide et extraordinaire au point de se trouver après quelques années assez riches et assez accrédités pour offusquer les premières maisons de Leipsick, et les décider à comploter leur perte. Pour l'assurer, les chefs de ces maisons s'arrangèrent de manière à tirer, ou à faire tirer en même temps sur Daum et Splickgerber, jusqu'à concurrence des crédits que ces deux jeunes gens avaient ouverts non seulement à chacune d'elles, mais aux principales maisons de commerce de l'Allemagne. Daum et Splikgerber, ne pouvant faire honneur à tant de traites à la fois, ne perdirent cependant point la tête. Le premier alla se jeter aux pieds du roi; lui rappela en peu de mots comment il lui était redevable de la vie; lui exposa de même, comment, après ses deux ans de prison, ne pouvant plus rentrer dans son régiment, il avait entrepris un commerce en s'associant avec un ami, qu'il nomma; comment leur économie et leurs soins avaient fait prospérer leur entreprise; comment enfin les né-

gociants leipsickois, jaloux de leur prospérité, et ne voulant pas que des sujets de sa majesté entrassent en concurrence avec eux, avaient concerté et exécuté le moyen de les déshonorer et de les ruiner. Guillaume, qui haïssait les Saxons, fut facile à persuader; il fut même touché du sort de ces deux jeunes gens, et pour sauver ceux-ci du piége qu'on leur avait tendu, il ordonna au gardien de son trésor de remettre à Daum, sur son billet, les sommes dont il se trouvait avoir besoin, et qui montaient à plus de trois cent mille écus[1], et même de les lui remettre en telles espèces que ce dernier pourrait désirer, mais en gardant le plus profond secret sur toute cette affaire. Les porteurs des lettres de change furent donc payés tous à présentation de leurs titres, et cela sans embarras, sans plainte, et même en or ou en argent, à leur choix. Cette aventure humilia et déconcerta les Saxons, et éleva au plus haut degré dans toute l'Allemagne, et en Europe, le crédit des Daum et Splikgerber, qui long-temps formèrent la première, la plus riche et la

[1] L'écu de Prusse est de 3 liv. 12 s., 24 groschen; le groschen de 3 s. à peu près.

plus solide maison de commerce de la Prusse.

Il me reste à dire comment est mort ce roi vraiment extraordinaire : car ce que j'ai à raconter de sa tabagie se trouvera plus naturellement placé dans l'article du baron de Poëllnitz, son favori, comme ce que j'aurais à dire des horribles traitements qu'il fit subir à sa fille aînée et à l'héritier de son trône, a été indiqué en parlant de l'arrestation de Frédéric.

Vers la fin de mai 1740, Guillaume, qui s'affaiblissait sensiblement, eut à Potsdam, où il était, une si longue faiblesse ou léthargie, qu'un officier de cette garnison, trompé par les apparences, envoya secrètement, et en très grande diligence, un exprès à Rheinsberg, pour annoncer au fils la mort du père.

L'exprès arriva au milieu de la nuit. A l'instant un cri se répand dans le château : « Nous » sommes roi ! nous partons ! » On se lève à la hâte, on s'habille sans lumière. Le comte de Wartensleben, que j'ai connu vieux, et lieutenant-général, mais qui était alors aide-de-camp du prince, couchait dans la même chambre qu'un autre de ses camarades. Cherchant ses culottes dans l'obscurité, il les prit par les jarretières, au lieu de les prendre par la ceinture, et toute

la monnaie qu'il avait dans son gousset roula sur le plancher. Wartensleben tâtait partout pour la ramasser, lorsqu'on apporta de la lumière. « Eh! malheureux, que fais-tu? lui dit » son ami. Tu t'amuses à chercher des pièces de » deux groschen (six sous), tandis que nous » allons puiser les ducats à pleins sacs! » On part avant le jour, on arrive à Potsdam; le roi vivait encore; il était revenu de sa léthargie, et avait même voulu qu'on le levât, et qu'on le promenât dans les corridors du château. Le baron de Poëllnitz revenant auprès de lui, après avoir pris un peu de repos, l'y trouva à quatre heures du matin, sur une sorte de petit char que traînaient deux domestiques. Il avait son uniforme, ses bottes, son écharpe, son épée, et son chapeau d'ordonnance. Dès qu'il reconnut son chambellan qui s'approchait respectueusement de lui, il lui tendit la main, que le baron baisa, et lui dit : « Ah! mon ami, c'en » est fait, je vais vous quitter. » Cette promenade, en effet ne fit qu'achever de l'épuiser. Son pasteur fut appelé, et, selon la méthode des réformés, lui récita des prières et des psaumes, lui fit des exhortations, et, au lieu de confession, lui développa un long examen de con-

science. Ce prêtre parut, à quelques personnes, avoir mis de la malice dans cet examen; au moins est-il vrai qu'il parcourut en détail tous les articles sur lesquels Guillaume avait le plus de reproches à se faire, soit comme chef de famille, soit comme simple citoyen, soit surtout comme roi. Il priait sa majesté de se rappeler s'il n'avait pas été quelquefois trop vif, impatient et sévère; s'il n'avait pas maltraité sans motifs ses enfants, et ceux qui le servaient; s'il n'avait pas été trop prompt à imaginer, à croire le mal, et par conséquent à punir comme coupables des personnes qui ne l'étaient pas; si, dans ses actes de rigueur, il n'y avait pas eu plus d'humeur et de dureté que d'amour de la justice; si même, sous le pretexte du bien général, il n'avait pas fait le malheur de beaucoup de particuliers sur lesquels il n'avait aucun des droits qu'il s'était arrogés. Cette scène devint très plaisante, en ce que cet homme dur et fantasque, rentrant alors en lui-même, et lisant dans son cœur que ce pasteur ne lui disait que des choses trop fondées, l'interrompait à chaque instant, pour s'écrier: « Mais je » n'ai jamais fait d'infidélité à ma femme, et » j'espère que Dieu, en faveur de ma continence,

» me pardonnera le reste. » Le prêtre ne manquait pas de lui promettre grande miséricorde, moyennant un sincère et vif repentir; et ensuite il reprenait cet éternel examen.

Cet exercice de piété fut suivi d'une seconde léthargie, qui dura presque toute la journée, puisqu'elle ne finit qu'à six ou sept heures du soir, et qu'elle avait commencé vers les onze heures du matin. On ne ferma cependant point les portes de la ville, comme on l'avait fait la veille. Quand on vint pour avoir le mot d'ordre, ceux qui l'entouraient renvoyèrent au prince de Prusse, qui n'osa le donner. La garde même ne fut pas relevée; et les troupes, réunies depuis la veille, restèrent sous les armes. Le rôle du prince fut extrêmement pénible durant tout cet intervalle. Si le roi eût su qu'il était venu sans être mandé, Dieu sait quels ordres il aurait donnés dans sa colère! C'eût été encore pis, s'il eût appris que déjà on avait fermé les portes de la ville. Il n'aurait pas manqué d'attribuer cette faute à l'ambition de son fils : mais rien de ce que ce dernier avait à craindre n'arriva; le roi donna le mot d'ordre à sept heures du soir, et ce fut son dernier acte de souveraineté. Il retomba dans la nuit en ses

premières faiblesses, et mourut le lendemain, 31 mai. Le prince craignit encore pendant quelques heures que ce ne fût une léthargie: bientôt, néanmoins, les indices de mort furent si évidents, qu'enfin on ferma de nouveau les portes de Potsdam; les troupes prêtèrent le serment de fidélité au nouveau roi, qui, après avoir donné quelques ordres, se rendit à Berlin [1].

[1] Guillaume Ier est mort le 31 mai 1740. Mon père est arrivé à Berlin le 16 mars 1765, c'est-à-dire 25 ans après la mort de ce roi; mais les anecdotes qu'il rapporte sur les derniers moments de ce monarque, et les nombreuses circonstances qu'il relate, il les a apprises de témoins de cet évènement, et de personnes de cette cour, placées de manière à avoir été parfaitement informées. Je fais ce rapprochement, parceque, sur les circonstances et les détails de la mort de ce roi, la relation de mon père diffère entièrement de celle de la margrave de Bareith. En effet, et d'après cette princesse, Frédéric était, non à Rheinsberg, mais auprès de son père quand il le perdit. Elle semble même faire croire que Guillaume Ier est mort à Berlin. Elle affirme, au reste, qu'il refusa de voir les deux ecclésiastiques qui venaient pour lui faire la prière. Elle dit qu'avant de mourir il abdiqua entre les mains de son fils; et elle cite plusieurs mots de nature à caractériser cette fin, qu'elle a fait tous ses efforts pour rendre *singulière et héroïque*.

Quelle que soit la cause de cette dissidence, elle me

Arrivé dans la soirée, Frédéric envoya un message à Poëllnitz, pour qu'il vînt lui parler le lendemain matin. Le baron arriva à huit heures chez son jeune souverain, qui était encore au palais destiné à l'héritier du trône. Ce prince

semble provoquer quelques questions et observations. Wilhelmine de Prusse était à Bareith lorsque son père mourut. Par qui fut-elle informée des circonstances qu'elle rapporte? Dans l'effusion de sa douleur et d'une affection qui résista aux plus atroces traitements, dans l'intérêt de la gloire de sa famille, qu'est-ce qu'elle crut devoir changer ou ajouter à des détails qu'à ma connaissance aucun historien n'a relatés? Jusqu'à quel point fit-elle coïncider, avec la fin de Guillaume, des faits ou peut-être des mots plus ou moins antérieurs à ce moment? A quelle époque et sous quelles influences écrivit-elle ses mémoires? etc., etc. Quant à mon père, le comte de Wartensleben, qu'il a connu, était auprès de Frédéric lorsque Guillaume mourut; et le baron de Poëllnitz, d'après lequel principalement il a écrit cette partie des anecdotes qu'il rapporte sur Guillaume, était attaché à ce roi, et de service auprès de lui à ses derniers moments. Acteur dans cette circonstance, il offre même comme garantie, non seulement cet esprit de courtisan qui ne permet pas de se tromper sur des faits de cette nature, alors surtout qu'ils se sont passés sous nos yeux, et qu'on a dû en parler mille fois, et devant des milliers de témoins; mais, de plus, l'habitude de tout no-

dit au baron qu'il le chargeait de diriger les obsèques de son ancien maître. « Je ne puis » confier ce soin, ajouta-t-il, à personne qui soit » plus capable de s'en bien acquitter que vous. » Que les dispositions prescrites dans le testa-

ter, ainsi que le prouvent les lettres qu'il a publiées, et les mémoires qu'il avait écrits, et dont mon père parle dans ses *Souvenirs*.

On trouve, d'ailleurs, dans les mémoires de la margrave de Bareith la preuve qu'elle les a écrits longtemps après les évènements qui tiennent à cette époque, ce qui prouve qu'elle a pu en arranger quelques uns d'après ses idées ou ses sentiments, plus que d'après la vérité. Indépendamment de cela, elle put croire qu'à l'époque où ses mémoires paraîtraient, personne ne la réfuterait ; et sans mon père, en effet, elle ne l'eût été par personne. J'ajouterai de plus, qu'elle n'est pas partout d'accord avec elle-même sur ce qui concerne son père. Ainsi elle dit, page 8, tome 1er (4e édition) : « *Sa dévo-* » *tion allait même jusqu'à la bigoterie ;* » et tome II, page 320, parlant du moment de sa mort : « *On voulut faire* » *entrer deux ecclésiastiques pour lui faire la prière ; mais* » *il leur dit : qu'il savait tout ce qu'ils avaient à lui dire,* » *et qu'ainsi ils pouvaient se retirer.* » Enfin, elle met dans la bouche de son père mourant, ce mot : « *Je rentrerai* » *bientôt dans mon* néant » Et cette expression ferait penser que sa dévotion était aussi douteuse que sa croyance.

Bon THIÉBAULT.

» ment de mon père soient exécutées avec fidé-
» lité. Vous observerez que mon intention est
» que tout se fasse avec dignité et noblesse. Ainsi
» n'épargnez rien de ce qui sera nécessaire pour
» y mettre la pompe convenable. Allez chez les
» marchands, et prenez-y en noir tout ce qu'il
» faudra pour les tentures : vous me remettrez
» ensuite vos mémoires, que je ferai payer. » Le baron sortit : et, lorsqu'il commençait à descendre l'escalier, Frédéric, qui n'était point encore chaussé, et qui n'avait à ses pieds que des souliers en pantoufles, le suivit pour lui crier : « Du reste, point de friponneries, je vous » prie ; point de tours d'escrocs ou de filous ; » je ne les pardonnerais pas, je vous en avertis. » Ces mots, que le baron m'a souvent répétés, l'irritaient encore après quarante ans d'intervalle.

Les funérailles se firent comme l'ordre le portait : Guillaume fut placé dans un caveau de la chapelle de Potsdam, et son fils n'eut rien à rabattre sur les mémoires. On se conforma à toutes les dispositions du testament du défunt, jusqu'à la quantité et à la qualité de vin qu'il était dit qu'on donnerait à ceux qui auraient suivi le convoi. La garnison de

Berlin prêta le serment, comme celle de Potsdam l'avait prêté : il en fut de même de toutes les autres. Après cette cérémonie, il y eut grande cour au château. Toute la noblesse y vint rendre hommage au soleil levant. Là, Frédéric, après avoir dit quelques mots aux ministres, aux généraux, aux ambassadeurs et à quelques autres personnes, s'écarta de la foule, et prenant son jeune comte de Wartensleben par le bras, fit avec lui plusieurs tours au fond de la salle, trop éloigné de tout le monde pour risquer d'en être entendu. « Ah çà, mon » cher comte, » lui dit-il d'un ton confidentiel et amical, « me voilà maître d'un royaume, » d'une belle armée et d'un trésor bien fourni. » Vous ne doutez pas que je ne mette tous mes » soins à faire prospérer l'état, à maintenir la » bonne réputation de mes troupes, et à faire » un bon emploi de mes richesses. Certaine- » ment je n'enfouirai pas l'argent comme un » Harpagon ; je sais l'usage qu'il convient d'en » faire : je sais qu'il n'est utile qu'autant qu'il » circule ; et vous devez être bien assuré que, » dans mes distributions, je n'oublierai ni ceux » qui servent bien la patrie, ni ceux qui sont » vraiment mes amis. Mais j'espère que vous,

» qui êtes riche et plus qu'économe, vous ne » vous flattez pas d'y avoir part. Comptez bien » que je choisirai avec plus de discernement » ceux qui deviendront l'objet de mes faveurs... » C'est ainsi que ce monarque débuta : il accablait celui à qui il parlait, par la perspective la plus désespérante pour un avare, et excitait contre lui, dans l'âme des autres courtisans, tous les serpents de l'envie. Ce fait offre le premier châtiment infligé par Frédéric, et le premier essai de ce roi dans l'art de se jouer des hommes [1].

[1] L'éditeur de la troisième édition raconte cette anecdote avec quelques changements qui ne tendent qu'à la rendre moins piquante, mais qui inculpent Frédéric davantage. De plus, ils sont en partie invraisemblables, et notamment en ceci, que le comte de Wartensleben, aide-de-camp de Frédéric, au moment où il monta sur le trône, ne dut pas avoir alors d'audience à lui demander. Au reste, et pour que le lecteur puisse juger entre les deux rédactions, voici celle de cet éditeur.

« Dans son habitude de persiflage, Frédéric ne ménageait ni les hommes qui lui donnaient le plus de preuves de leur dévouement, ni ceux qui avaient des droits à son estime, ni ceux qu'il comblait des assurances de son affection : après la fuite de Keith, et le supplice de de Katt, n'étant encore que prince royal, le comte de Wartensleben fut

Sophie-Dorothée d'Hanovre avait été d'autant moins heureuse avec son mari, qu'elle était ambitieuse et fière. C'est à cause de ce défaut, qui avait été si bien remarqué par la

admis à l'honneur de vivre avec lui dans une confidence intime. Le prince royal se persuada qu'il découvrait les symptômes de l'avarice au nombre des faiblesses qui ternissaient les qualités de son jeune ami. Peu de jours après la mort de Frédéric-Guillaume, Wartensleben obtient une audience : « Mon cher comte, lui dit Frédéric d'un ton » grave, mes devoirs et mes charges se sont accrus avec mes » grandeurs. Prince royal, je pouvais m'abandonner aux » charmes de la générosité ; roi de Prusse, je suis astreint » aux lois d'une sévère économie ; mon cœur souffre de » cette cruelle nécessité. » Le visage de Wartensleben devient sombre. Frédéric, après une courte pause, reprend son discours : « Cependant, il se rencontre des exceptions, » la justice les prescrit, et la sensibilité les recherche ; par » exemple, mon cher Wartensleben, vous..... vous..... » vous.... » A chacun de ces vous le calme renaît sur la physionomie de Wartensleben, la joie y brille. Lorsque Frédéric le voit parvenu à cette ivresse d'espérance, il ouvre des yeux perçants ; le rire sardonique se place sur ses lèvres, et, d'une voix tonnante, il prononce : « Vous ne re- » cevrez pas de moi un écu. » Parvenu à une grande vieillesse, le général comte de Wartensleben répétait, avec une amertume plaisante : « Si jamais vérité sortit de sa bouche, c'est bien celle-là. »

Bon THIÉBAULT.

maréchale de Broglie, que le baron de Poëllnitz, habituellement espiègle et malin, résolut un jour de renouveler avec elle une historiette que l'on a attribuée à l'une de nos reines. Il avait l'honneur de dîner chez elle, lorsqu'à propos de la vertu des femmes, il soutint qu'il n'y en avait aucune qui tînt contre l'argent. La reine fut indignée de ce propos. Le baron observa qu'il n'avait pas fixé la somme, et qu'il sentait bien qu'il faudrait en augmenter le montant selon le rang, la fortune, les charmes et les vertus de la dame qu'on attaquerait. Sophie Dorothée, plus irritée encore, dit des choses dures au baron : celui-ci ne manqua pas de se prévaloir de la règle qui, en pareil cas, excepte toujours les personnes présentes, et de flatter la reine en lui reconnaissant toutes les qualités extraordinaires et supérieures à la nature humaine, par où elle serait toujours essentiellement exceptée lorsqu'il s'agirait de faiblesses; mais, revenant à sa thèse, il demanda ce que ferait même une reine, à qui on offrirait un million bien compté; d'un million il passa à dix, de dix à vingt, à cinquante, à cent, enfin il monta jusqu'au milliard, et il arriva à ce mot qu'il voulait arracher, et qu'il obtint : « Ah!

» vous en mettrez tant! — Vous voyez donc » bien, » me disait le malin baron en me contant ce trait, « qu'il ne manquait plus que la » somme pour soumettre même la fière Sophie-» Dorothée. » Au reste, il était difficile, me disait-il, de trouver une femme qui eût un plus grand air; et si l'on ne peut pas dire qu'elle ait été d'une beauté extraordinaire, il est au moins vrai qu'elle était très bien. Il était rare surtout de voir des yeux aussi beaux que les siens : sa taille, d'ailleurs, était haute et majestueuse, et son regard imposant. Depuis son veuvage, elle prit beaucoup d'embonpoint; il alla même si loin que, par la suite, il fallut faire faire des fauteuils exprès pour elle. Elle avait environ quatre-vingts ans, en 1757, quand elle mourut, ayant survécu dix-sept ans à son mari.

Quoique cette reine eût une grande quantité de diamants, elle n'osait s'en parer : un jour que son mari était absent, elle se livra à son goût, et parut, au milieu de sa cour, dans une grande magnificence : à peine au jeu, on annonça l'arrivée du roi, qu'on n'attendait que vingt-quatre heures plus tard. Sa frayeur fut telle, qu'à l'instant même, et sans se lever de sa place, elle ôta en grande hâte, et en présence

de tout le monde, ses ajustements, qu'elle entassa dans ses poches.

Elle aimait à jouir de quelque crédit, et avait été loin d'en avoir tant que son mari avait vécu. Lorsque son fils fut monté sur le trône, cette reine espéra que du moins elle oserait lui parler, et qu'elle en serait écoutée. L'occasion de faire à cet égard un essai propre à détruire ou à confirmer ses espérances ne tarda pas à se présenter. Le roi avait accueilli et fixé dans ses états un étranger nommé M. de Néal, dont j'ai déjà parlé, et qu'à cause de sa fortune Frédéric n'avait pas même chicané sur son nom. Mais il n'en fut pas de même de la reine douairière : elle ne fut pas persuadée que ce M. de Néal appartînt à l'ancienne famille de ce nom, elle parut craindre que ce ne fût un homme n'ayant ni parents connus, ni titres réels, ni même une patrie avouée, et une légère différence dans la manière d'écrire le nom lui parut une raison suffisante pour refuser à cet étranger l'honneur d'être admis à sa cour et de lui être présenté.

Vers le même temps, M. le comte de Roederer, maréchal de cour de cette reine, épousa mademoiselle Orguelin, fille unique d'un M. Or-

guelin, riche de plusieurs millions de livres, tant par le bonheur avec lequel il avait fait le commerce, que par la succession de son frère, qui avait encore été plus heureux que lui. Mademoiselle Orguelin, devenue comtesse, eut envie de voir la cour et d'être présentée. La reine mère, fort contente de son maréchal, fut de son côté curieuse d'en connaître l'épouse, la vit plusieurs fois en comité secret, et la goûta. Madame de Roëderer, en effet, avait eu une éducation très soignée; la nature lui avait donné de l'esprit; elle avait des talents, et joignait à beaucoup d'honnêteté et de droiture dans le caractère un jugement fort sain, ce qui, à la vérité, cadrait mal avec la faiblesse dont il s'agit. Quoi qu'il en soit, la reine mère se chargea d'obtenir de son fils les ordres nécessaires pour qu'elle fût reçue par la reine régnante; car c'est par là que les présentations devaient commencer. A la première entrevue que Sophie-Dorothée eut avec le roi, elle se hâta de lui faire sa demande. « Mon fils, lui dit-elle, j'ai » une grâce à vous demander!—Comment, ma- » dame, une grâce! Tous vos désirs sont pour » moi des ordres.—Eh bien, daignez ordonner » que la comtesse de Roëderer, femme de mon

» maréchal de cour, soit présentée.—Madame, » vous savez bien que je ne puis rien vous refu- » ser; mais, à titre de faveur pour faveur, vous » me promettrez aussi de recevoir à votre cour » mon confrère le vice-roi de Surinam. » La reine fut prise dans ses propres lacs; elle ne put reculer, et en eut un si grand dépit, que, dès ce moment, elle résolut de ne plus rien demander à son fils, et elle a tenu parole. La comtesse de Roëderer et le comte de Néal furent présentés tous deux, et tous deux assez mal reçus, l'un à la cour de la reine mère, et l'autre à la cour de la reine régnante; et c'est ce qui leur fit perdre l'envie d'y reparaître souvent. La comtesse de Roëderer y alla deux ou trois fois cependant, pour soutenir la gageure; mais elle s'en est ensuite abstenue pour le reste de sa vie.

La reine mère, devenue veuve, se retira à Mon-Bijou, petit château placé au milieu d'un jardin assez médiocre, dans la ville de Berlin, mais au-delà et sur les bords de la Sprée, en face d'une chaussée plantée de saules, et d'une prairie presque toujours inondée; quartier alors fort désert, mais qui sous Frédéric s'est couvert d'immenses casernes, dans lesquelles on a placé

trois régiments d'artillerie. Cette cour de Mon-Bijou devint célèbre à plusieurs titres. Frédéric venait tous les mercredis y rendre ses devoirs à sa mère, à moins qu'il ne fût occupé à faire ses revues ou à guerroyer. Jamais on ne vit un souverain montrer plus d'assiduité et de respect. Il avait toujours son chapeau à la main, avant même d'entrer dans les appartements, s'il arrivait lorsque la reine douairière était au jeu, il se tenait debout derrière son fauteuil, et ne s'asseyait ni alors, ni en d'autres moments, qu'elle ne le lui permît par ces mots, ou d'autres équivalents : *Mon fils, asseyez-vous.* Un jour il entra au moment qu'on s'y attendait le moins : les cavaliers étaient dans un premier salon, à faire entre eux une partie de pharaon, de sorte qu'en le voyant entrer ils ne songèrent d'abord qu'à cacher leurs cartes. Frédéric, qui vit leur trouble et leur embarras, leur dit « qu'ils savaient bien que chez sa majesté la reine douairière il n'y avait jamais de » roi, et que tout ce qu'elle jugeait à propos » de permettre chez elle était à l'abri de toute » censure. » Ensuite il leur demanda à quel jeu ils jouaient. Ayant appris que c'était au pharaon, il leur témoigna le désir de les voir re-

prendre ce jeu, afin de s'en faire une idée : il demanda même qu'on le lui expliquât. Pour rendre cette explication plus facile à saisir, on lui remit un jeu de cartes; il en tira une, et la chargea d'un frédéric d'or. Les chances lui furent toutes favorables : à chaque nouveau gain, il demandait, *A présent, que dois-je faire?* Et on lui répondait. *Retirer l'argent que vous gagnez, ou bien faire tel pli à votre carte, ou même y substituer une autre carte avec les mêmes plis, ce qui doublera votre mise et vos bénéfices.* Le roi fit les plis, reprit d'autres cartes, quand les premières furent épuisées, et gagna toujours, jusqu'à ce que le banquier lui eût annoncé que la banque n'étant pas forte, vu qu'on n'avait voulu que s'amuser, elle appartenait tout entière à sa majesté. Alors le roi, jetant le jeu sur la table, répondit : « Vous » vous trompez, rien ne peut m'appartenir; » car je ne jouais pas : j'apprenais seulement » à connaître le jeu. Je vous remercie de votre » complaisance. » Et là-dessus il entra chez sa mère. C'est, dit-on, la seule fois de sa vie qu'il ait joué aux cartes.

La reine mère avait pour dames d'honneur de jeunes demoiselles des premières familles du

pays, et plus belles et plus aimables les unes que les autres : on imagine bien que dès lors cette cour devint célèbre par la galanterie qui y régna. Je citerai une demoiselle de Schwérin, connue depuis sous le nom de la belle de Kleist, et ensuite de madame du Troussel; une demoiselle de Brédow, qui épousa M. de Krauth, homme plus que maussade, et ivrogne de profession, et qui fut ensuite femme de M. de Werels, ministre de Hollande; une demoiselle de Pannewitz, qui dans le temps épousa M. de Voss, etc. La seule qui n'ait pas été belle, mais qui fut connue par sa bonhomie, fut mademoiselle de Knesebeck, qui est restée fille. C'est à elle que Frédéric adressa une assez longue épître en vers, à l'occasion du saut périlleux qu'elle fit, dans une promenade, en se jetant hors de sa voiture, d'après l'idée que les vieilles haridelles de la cour qui la traînaient avaient pris le mors aux dents. Toutes ces beautés étaient entourées d'amants; mais bientôt le prince de Prusse, l'aîné des frères de Frédéric, écarta cette foule d'adorateurs. Ses poursuites successives envers l'une et envers l'autre produisirent des intrigues multipliées, qui, long-temps après, fournissaient encore une foule d'anec-

dotes aux amateurs. Les succès du prince, qui, à la vérité, était très aimable, nécessitèrent, dit-on, quelques mariages, dans lesquels on n'eut pas toujours le temps ou la possibilité de choisir.

Mais celle de toutes ces demoiselles qui inspira la plus violente passion à leur amant commun fut mademoiselle de Pannewitz; et tout le monde convient qu'elle méritait une semblable préférence. Grande, faite comme Diane, blonde comme Vénus, elle était aussi douce, aussi naïve, aussi tendre que belle. Le prince voulut absolument l'épouser : les autorités suprêmes furent obligées d'intervenir, et les voies obliques employées par la politique la plus active et la plus adroite ne parvinrent à la lui arracher qu'avec peine. Mademoiselle de Pannewitz fut obsédée, subjuguée et entraînée par les exhortations, remontrances, supplications et menaces, au point que, par un dévouement que les âmes délicates concevront, elle choisit subitement et à l'improviste pour époux, l'homme qu'elle aimait et estimait le moins, le comte de Voss, son parent, avec lequel elle n'a pu être heureuse, parcequ'il n'avait pas l'âme faite pour sentir le prix d'une épouse comme

elle, et qu'il n'a jamais été assez estimé pour entourer cette épouse d'une juste considération. Aussi madame de Voss a-t-elle vécu fort retirée, toujours douce, et principalement occupée de l'éducation de ses enfants. Il n'est pas douteux qu'elle n'ait été vivement touchée du mérite et de l'amour du prince : cependant elle se détermina à se marier d'une manière si prompte, si décisive et si ferme; elle manifesta tant de courage à soutenir sa détermination, et à résister à toute la fougue du désespoir de son amant; elle a été si constante à se soustraire à toutes les occasions de rappeler de dangereux et inutiles souvenirs, qu'elle a vraiment causé l'étonnement, l'admiration et le respect de ceux qui connaissaient le mieux la sensibilité et la douceur de son caractère. Cette époque lui a sans doute coûté bien des larmes; ce ne fut qu'en sanglotant qu'elle déclara sa résolution; ce ne fut que par ses sanglots qu'elle répondit aux plaintes du prince, dont elle voyait le désespoir, et qu'elle en repoussa toutes les propositions; mais elle n'en eut pas moins de fermeté, et même, dans la suite, ses plus intimes amies n'ont pu obtenir d'elle aucun éclaircis-

sement, aucune explication sur ces temps si douloureux à rappeler[1].

[1] D'après l'éditeur de la troisième édition, t. II, p. 55, Frédéric-Guillaume II, par respect pour la mémoire de son père, a nommé cette comtesse de Voss grande gouvernante de la reine. Il ajoute : *Cette nomination, d'abord l'objet de quelques remarques malignes, obtint bientôt l'assentiment général. Jamais personne ne fit les honneurs d'une cour avec plus de politesse, de bienveillance et de dignité. Lord Elgin, envoyé d'Angleterre, exprimait par une plaisanterie délicate cette opinion, lorsqu'il mit sur l'enveloppe d'une lettre qu'il lui adressait... A madame la comtesse de Voss, née grande gouvernante.—Elle n'a eu qu'une fille, madame la comtesse de Castel ;* et par conséquent n'a pas été, ainsi que mon père l'avait cru, par la ressemblance des noms, la mère de cette demoiselle de Voss que Frédéric-Guillaume II a tant aimée. Au reste le même éditeur ajoute qu'en devenant la maîtresse de Guillaume, cette dernière *ne sacrifia pas à la générosité, mais céda à l'ambition de devenir l'épouse du roi, d'après la décision du consistoire, et avec l'aveu de la reine régnante*, assertion qui, je l'avoue, n'a pas d'explication pour moi. Il ajoute encore... *Fille d'un gentilhomme de la Marche, elle avança son frère au ministère, et lui fit épouser une fille du comte de Finckenstein, premier ministre des affaires étrangères. Elle fut déclarée comtesse d'Ingenheim, donna un fils au roi, et mourut bientôt après de la poitrine. Sa douceur, sa modestie et sa bienfaisance lui va-*

Je ne parlerai point ici de mademoiselle de Schwérin, elle sera le sujet d'un article particulier; mais j'observerai que toutes ces dames ont toujours été accueillies d'une manière très distinguée à la cour, et surtout par les princes Henri et Ferdinand, qui, ayant été en quelque sorte élevés avec elles, goûtaient à les revoir ce charme puissant qui nous rappelle les anecdotes de notre jeunesse, et nous rapproche de ceux qui en ont été les témoins, ou qui même y ont eu quelque part. J'ai vu constamment le prince Henri montrer la même satisfaction lorsque mademoiselle de Knesebeck arrivait dans la société où il était. L'accueil qu'elle en recevait, toujours le même, était simple et familier, mais naturel et gai. Il prétendait qu'elle avait été un effet mobilier de la succession de la reine sa mère, et qu'en conséquence elle lui appartenait pour un huitième; et il se plai-

lurent les regrets du public. La reine dit à plusieurs reprises : « J'ai perdu une véritable amie. » Une foule de circonstances trop longues à rapporter autorisent l'opinion que cette excellente personne chérissait le roi avec une vive tendresse ; ce qui néanmoins ne s'accorde guère avec *l'ambition* à laquelle *il est dit plus haut qu'elle céda.* Tom. I, pag. 276. Bon THIÉBAULT.

sait à la tourmenter pour qu'elle reconnût ses droits, et qu'il fût enfin décidé quelle part était la sienne. Madame de Werels, veuve de l'envoyé de Hollande, et mère de mademoiselle de Krauth, était reçue avec une amitié plus délicate et plus essentielle; le prince y joignait beaucoup plus de confiance et de considération: aussi allait-elle tous les ans passer l'été à Rheinsberg.

Parler de madame de Werels, femme adroite, sérieuse, réfléchie, toujours honnête et confidente sûre de ses amis, c'est naturellement rappeler la longue histoire de mademoiselle de Krauth sa fille; mais je renvoie cette histoire à l'article de l'Angleterre, où de M. Elliot son premier mari.

A l'avènement de Frédéric II au trône, la famille royale de Prusse se composait, en princesses, de :

La reine régnante, Élisabeth-Christine, fille du duc Ferdinand Albert de Brunswick Wolfenbutel, épouse de Frédéric depuis près de sept ans: elle avait, à cette époque, vingt-quatre ans et demi;

La reine douairière, que nous venons de faire connaître;

La princesse Ulrique, sœur du roi, et qui, depuis, a été reine de Suède, alors âgée de vingt-un ans;

La princesse Amélie, autre sœur du roi, âgée de dix-sept ans.

Les autres sœurs de sa majesté étaient déjà mariées; savoir, l'aînée, au margraff de Bareith; la seconde, au margraff d'Anspach; la troisième, au margraff de Schwedt; et la quatrième, au prince Charles, duc régnant de Brunswick.

Il y avait encore alors une vieille princesse, la margrave Albert, mère du margraff Charles de Brandebourg.

Nous ne citons point celles qui, depuis, ont embelli la cour de Prusse, mais qui, en 1740, n'y paraissaient point encore, ou même n'étaient pas nées.

En princes cette famille comptait, indépendamment du roi :

Guillaume-Auguste, prince royal, l'aîné des frères de Frédéric, âgé d'environ vingt ans;

Le prince Henri, second frère du roi, âgé de dix-huit ans;

Le prince Ferdinand, troisième et dernier de

ses frères, lequel était dans la dixième année de son âge;

Le margraff de Schwedt, oncle du roi à la mode de Bretagne;

Le margraff Henri, frère cadet du précédent;

Le margraff Charles, leur cousin-germain.

Mes souvenirs n'embrassent pas toutes ces princesses et tous ces princes, et je n'ai intention de parler que des personnes de la famille royale de Prusse que j'ai eu occasion de connaître: cependant je consacrerai un article au feu roi, neveu de Frédéric, qui n'était pas né en 1740, mais qui a vécu de mon temps.

ÉLISABETH-CHRISTINE,

REINE DE PRUSSE.

César voulait que l'on n'eût jamais à parler de sa femme. Ce mérite singulier et si rare, de ne jamais faire parler de soi, la reine, épouse de Frédéric, l'a eu durant tout son règne, au moins en ce qui tient à l'ordre politique. Jamais il n'a été question d'elle dans aucune sorte d'affaire ou d'intrigue; jamais elle n'a rien demandé, ni pour elle-même, ni pour personne. En tout ce qui pouvait la concerner, elle ou sa cour, cette reine n'avait, ainsi que sa grande gouvernante, qu'un seul objet en vue, savoir, de bien connaître les intentions du roi, et de s'y conformer. Admiratrice de son auguste époux plus que personne au monde, elle n'aurait pas souffert qu'on en parlât avec indifférence: elle approuvait et voulait qu'on approuvât tout ce qu'il faisait et disait: quant à la discrétion, elle la poussait à un degré qu'on aurait peine à imaginer. Croirait-on, par exemple, que, depuis qu'elle a été reine, elle n'a jamais été à Potsdam,

quoiqu'elle eût une très grande envie de voir le vieux et le nouveau *Sans-Souci*, qu'elle n'a jamais vus? Personne au monde n'eût obtenu d'elle qu'à cet égard elle manifestât ses désirs en présence de quelqu'un qui pût en parler au roi. Toutes ses courses, comme reine, se sont bornées à Schönhausen, à Charlottenbourg, dans des occasions extraordinaires, et à Magdebourg, pendant la guerre de sept ans, lorsqu'après la bataille de Cunersdorff le roi écrivit : *Sauvez la reine, la famille royale, et ce que vous pourrez, à Magdebourg.* Rien n'était simple, uniforme et paisible comme la cour de cette reine. On n'en parlait pas, parcequ'on n'avait rien à en dire. C'était elle cependant qui tenait la véritable cour du pays; c'était chez elle que se rendaient, aux jours et heures marquées, les ministres, généraux, envoyés et courtisans; c'était à elle que se faisaient les présentations d'étrangers et autres. L'étiquette tenait tout entière à sa cour; mais le tout était tellement réglé, et si constamment la même chose, qu'excepté ceux qui avaient à s'y rendre, personne n'y songeait. « Il y a aujourd'hui grand » gala chez la reine, » nous disait, en 1768, un Français facétieux, nommé M. Charpentier;

« car, en traversant le château, j'ai vu une » vieille lampe allumée sur le grand escalier. » Il est vrai que la reine usait d'une économie fort rigoureuse, ainsi que je le dis ailleurs. Elle donnait les soupers d'usage, mais on avait soin de si bien couvrir la table de plateaux, qu'il ne fallait plus que quelques assiettes pour la garnir. Aussi la plupart de ceux qui avaient l'honneur de souper chez elle ne manquaient-ils guère ensuite d'aller souper chez eux; ce qui, du reste, devenait très incommode en été, vu que la reine était alors à Schönhausen, c'est-à-dire à une bonne lieue de Berlin. Souvent les convives ne parvenaient à avoir d'aucun plat, parceque les commensaux, qui ne pouvaient pas se dédommager ailleurs, avaient soin de tout garder pour eux. Je me souviens qu'un soir madame la maréchale de Schmettau, déjà attaquée de la longue maladie dont elle est morte, n'eut, pour sa part de tout le souper de la reine, qu'une cerise confite, bien que sa majesté eût recommandé qu'on eût grand soin d'elle.

J'ai dit ce que tout le monde a su, que cette reine avait été la mère des pauvres; cependant on avait été assez long-temps avant d'en

être instruit, parceque ce n'était pas par elle-même qu'elle faisait le plus de bien : c'était par l'entremise des autorités subalternes. Je ne dirais pas qu'elle a composé et fait imprimer un livre de dévotion, si je n'avais à remarquer qu'elle l'a dédié à son frère Ferdinand de Brunswick, par une épître assez longue, où l'on voit toute la candeur de son âme, et la tendresse qu'elle avait, non seulement pour ses proches, mais en particulier pour ce frère qui s'était fait, pendant la guerre de sept ans, une si belle réputation militaire à la tête de l'armée des alliés.

Le roi ne manquait jamais de venir à la cour chez elle le jour où l'on célébrait l'anniversaire de la naissance de cette respectable reine : il y restait ordinairement une demi-heure à causer, tant avec elle qu'avec ceux qu'il y trouvait. C'était le seul jour de l'année où il ne fût pas en bottes : il avait pour cette cérémonie une paire de bas de soie noirs, qui, n'étant point retenus par des jarretières, formaient pour l'ordinaire plusieurs plis le long de ses jambes. Dans cette visite, où il avait en quelque sorte toute sa noblesse sous les yeux, il passait régulièrement quelques minutes à regarder

toutes les dames, et surtout à examiner celles qu'il connaissait depuis sa jeunesse. « Je ne sais, » disait-il vers 1770, comment la Schwérin » peut faire pour se soutenir si long-temps; il » y a trente ans que je la vois, et elle est tou- » jours une des plus belles femmes de la cour; » outre qu'elle a un éclat que les autres n'ont » pas, il ne semble point qu'elle vieillisse. » Il est assez remarquable que c'est toujours par son nom de famille qu'il a nommé cette dame, successivement madame de Kleist et madame du Troussel.

On pensait assez généralement que le roi n'avait pour la reine que des égards de convenance; mais on fut détrompé, lorsqu'apprenant, à Potsdam, qu'une de ses jambes, ouverte depuis plusieurs années, venait de se fermer, il en fut tellement inquiet, qu'il envoya sur-le-champ, par un chasseur, au docteur Musselius, un billet de sa main, où il lui disait : « J'apprends avec une extrême douleur, » monsieur, que sa majesté la reine est malade, » et que sa maladie pourrait devenir inquié- » tante et grave, si on n'y apportait un prompt » remède. Je vous recommande en conséquence » de la voir sans délai, et de vous réunir avec

» les deux autres médecins de Berlin aux lu-
» mières et à la sagesse desquels vous aurez le
» plus de confiance, pour lui donner tous les
» secours qui peuvent dépendre de votre art.
» Songez bien qu'il s'agit de la personne la plus
» chère et la plus nécessaire à l'état, aux pau-
» vres et à moi. »

La reine avait un ancien chambellan, le baron Müller, originaire des frontières du Mecklenbourg, et qui a été le joueur le plus incorrigible de ce pays : il avait des connaissances assez étendues, qu'il devait au conseiller Achard son gouverneur. Il avait hérité de cent mille livres de rentes : tout a été sacrifié et perdu au jeu. Dès qu'il recevait de l'argent, il ne retournait pas chez lui, il rejoignait ses joueurs, et ne les quittait que lorsqu'il n'avait plus ni argent ni crédit. En passant ainsi les nuits au jeu, il avait acquis, encore jeune, de grandes infirmités; la goutte ayant, pour ainsi dire, marqué tout son corps de son plus triste cachet. Il ne marchait plus que sur la pointe des pieds; tout, excepté le visage, était chez lui comme défiguré. Il ne restait au public qu'un souvenir attristant de l'avoir vu bel homme dans sa jeunesse. Comme néanmoins

il avait de l'esprit, et était très bien né, et que surtout il était habituellement de service chez la reine, on était encore forcé de le voir; mais on se vengeait de cette nécessité en le mortifiant par les marques du plus cruel mépris. Le jour du premier mariage du prince royal, neveu de Frédéric, je me rendais au parc, lorsque ce baron, assis sur un des bancs de la promenade des tilleuls, me pria de m'asseoir à côté de lui, et bientôt me demanda de lui prêter quinze cents francs. Je lui fis sentir combien cette demande était déplacée envers un nouveau venu, père de famille, et n'ayant que des appointements bornés. « Mais, me dit-il, vous » avez ici des compatriotes, des amis, riches fi- » nanciers, qui ne vous refuseront pas cette » bagatelle. — Si j'avais besoin d'argent, ce ne » serait pas à eux que je m'adresserais. — Pour- » quoi donc? — Parceque leur amitié m'est chère. » — Eh bien, vous me prêterez bien quatre cents » francs? c'est si peu de chose! — Pas plus quatre » cents francs que quinze cents. — Mais, homme » rangé comme vous l'êtes, vous avez toujours » quelque argent; et ce que je vous demande ne » peut pas vous gêner. — Voici, monsieur, com- » ment je suis rangé : dès que je reçois de l'ar-

» gent, je le remets à ma femme, qui a un es-
» prit d'ordre que je n'ai pas, et qui seule est
» chargée de toutes nos dépenses.—C'est trop
» dire; car vous avez toujours quelques louis
» en poche, et vous pouvez bien m'en prêter un
» ou deux. — Des louis! je n'en porte point.
» Quand je prévois que j'aurai une voiture à
» payer, ou quelque autre dépense à faire, j'en
» prends le montant avant de sortir. — En ce
» cas, prêtez-moi vingt-quatre sous pour pren-
» dre un fiacre et m'en retourner chez moi.
» —Par malheur, monsieur, vous me prenez
» au dépourvu; comme aujourd'hui le temps
» est au beau fixe, je n'ai rien pris. » Je le quittai, indigné de sa bassesse.

Huit ou dix jours après cette scène honteuse, je me trouvai à dîner avec lui et tout le corps diplomatique chez le prince Dolgorouki; c'était jour de cour à Schönhausen. Pendant le dîner, l'un des convives dit au baron Müller : « Si un ange venait vous dire, *Ne joue plus, et* » *je vais te rendre ton ancienne fortune, ainsi* » *que l'agilité, les agréments et la santé que tu* » *avais étant jeune*, monsieur le baron, quel » parti prendriez-vous?—Oh! répondit-il, vous » connaissez l'empire de l'habitude! je jou-

» rais. » Ce mot révolta tellement, qu'on ne put s'empêcher de lui dire des choses dures. Pendant le dîner, il survint un orage qui mit le temps à la pluie pour le reste de la journée. Le baron, obligé d'aller à Schönhausen, avait bien une place dans les carroses de la cour; mais il fallait aller chercher cette place au château. Il s'adressa successivement à tous ces messieurs pour qu'ils le prissent avec eux, et tous le refusèrent sous divers prétextes, et même sans beaucoup de ménagement. Ils partirent en effet sans lui. Resté seul avec cet homme, je résolus de lui payer ce jour-là le fiacre dont je lui avais refusé le prix quelques jours auparavant; et je lui proposai une partie de trictrac, qu'il accepta. Nous jouâmes ce que la course devait lui coûter, et je perdis; sur quoi il se hâta d'envoyer chercher un fiacre et d'aller prendre sa place au château.

Le baron Müller était si bien connu, qu'un jour qu'il se promenait en voiture avec M. Toussaint, quelqu'un me dit : « Je parie que votre » collègue n'en sera pas quitte pour payer la » voiture. » En effet, je redis en riant ce mot à M. Toussaint, qui m'avoua avoir payé la voiture, et prêté vingt-cinq reisdallers au baron.

Celui-ci a dû de bien plus fortes sommes à M. de Launay; mais au reste, de qui n'était-il pas débiteur, et toujours débiteur insolvable!

Lorsqu'un étranger avait été présenté chez la reine, le baron ne manquait pas de s'en emparer pour le jeu; d'autant plus qu'à la fin il y perdait assez rarement, soit que la fortune l'ait traité plus favorablement depuis qu'il n'avait plus rien à perdre, soit que, suivant l'opinion générale, il ait appris à la redresser. On citait d'avance ses phrases de courtoisie : « Monsieur, vous entendez très bien ce jeu, vous le jouez parfaitement; mais vous avez perdu. » Quand il perdait lui-même, il ne payait pas, et trouvait encore parfois le secret de gagner. Madame la comtesse de Bredow lui gagna un soir deux écus, et un écu à un tiers qui mit sur la table un ducat pour s'acquitter. M. Müller s'en empara, et dit à madame de Bredow : « Ce sera à peu près un frédéric d'or que je vous devrai, madame; savoir, deux écus que je perds, et un ducat que je vous emprunte. » Ainsi cette dame perdit réellement ce qu'elle eut à rendre à celui qui avait donné le ducat.

M. de Wérels, ministre de Hollande, s'étant aperçu que ce baron n'avait plus de linge qui

ne fût en lambeaux, le prit à part, et lui donna de quoi s'acheter quelques douzaines de chemises. M. Müller le remercia bien affectueusement, ne le quitta que pour aller jouer cet argent, et n'eut point de chemises. Le ministre hollandais le gronda, et lui donna des chemises.

La reine savait tout ce que je viens de rapporter... « Mais, disait-elle, c'est un ancien serviteur! et qui donc aura pitié de lui, si je l'abandonne? Il faut le secourir, et ne plus songer à le corriger. » D'après cette pensée, elle exigea de lui un acte qui autorisait sa majesté à toucher sur elle-même les appointements de ce malheureux; il en fut coutristé, mais il n'osa refuser. La reine, ayant ainsi les appointements du baron à sa disposition, lui fit choisir un appartement décent, et en régla et paya régulièrement le loyer : elle lui procura deux domestiques; elle pourvut de même à ce qu'il eût le nécessaire pour sa nourriture, son bois, sa garde-robe, le blanchissage, etc. Elle entra dans tous les détails, et se fit remettre à la fin de chaque mois les mémoires de toutes les dépenses faites, mémoires qu'elle vérifiait elle-même avec soin, et qu'elle soldait. Elle

s'arrangeait de manière qu'il restât encore à chaque compte quelques écus de reste qu'elle remettait au chambellan pour le jeu ou autres objets de fantaisie : acte de bonté si extraordinaire, et que cette reine a continué jusqu'à la mort de cet homme.

Le baron Müller n'était pas le seul chambellan très ancien que j'aie vu chez la reine; elle en avait un autre qui n'avait guère moins d'années de service, c'était M. le comte de Lendorff, Prussien, assez bien de figure, mais boiteux : du reste complimenteur intarissable, et auquel sa manie avait fait donner le surnom de *grand confiturier de la cour*. Ce comte de Lendorff avait une nièce, dame d'honneur de la princesse Amélie, demoiselle fort jolie, beaucoup plus aimable encore, et surtout fort gaie. Comme elle était très attachée à son oncle, elle souffrait beaucoup de lui entendre donner ce surnom; mais que faisait-on? On le prononçait devant elle comme par mégarde, puis on lui en demandait pardon, puis on lui faisait observer que cela n'intéressait point l'honneur, puis on lui montrait combien ce titre était supportable en comparaison de tant d'autres qu'on pourrait donner à différentes personnes

de la cour, puis on essayait même de le transformer en un compliment flatteur, et enfin on réussissait à l'en faire rire.

Je ne dirai rien d'un comte de Wartensleben, maréchal de cour chez la reine, et frère du lieutenant-général; il paraissait peu, ou du moins ne faisait aucune sorte de sensation. Mais à côté de ces messieurs était un homme dont on ne peut jamais trop préconiser les qualités : je veux parler de M. le comte de Schafgotsch, neveu de l'évêque de Breslaw et du grand écuyer du même nom. Dire que ce jeune comte de Schafgotsch était poli sans affectation, prudent et réservé sans être mystérieux, exact et régulier, noble, simple et naturel, ce n'est pas en dire assez pour le faire connaître; il faut y ajouter que c'était une âme charitable et bienfaisante. Je ne crois pas que jamais il se soit refusé à une bonne œuvre qui ait dépendu de lui. Quand on lui en proposait quelqu'une, c'était avec empressement qu'il y accédait, et se mettait en quelque sorte à la discrétion de ceux qui lui faisaient ces propositions. Si vous vouliez ensuite le remercier, c'était lui au contraire qui vous remerciait de ce que vous aviez bien voulu

lui fournir l'occasion de *remplir ses devoirs*.

Je serai assez court sur le chapitre des dames attachées au service de la reine. Je n'ai guère connu qu'une de ses dames d'honneur, mademoiselle de Hatzfeld, et la grande gouvernante de sa majesté, madame la comtesse de Kanneberg. Je ne parlerai donc que de ces deux dames.

Mademoiselle de Hatzfeld, jeune, assez grande, brune très piquante et fort belle, vive et spirituelle, a été, dit-on, courtisée particulièrement par un ministre étranger. Je ne sais si elle fut sensible ou non au mérite de monsieur l'envoyé, et s'il y eut entre eux autant d'intimité qu'on l'imagina. Cependant les hommes et les femmes de la cour, dont le talent et l'occupation sont de tout savoir ou de tout deviner, décidèrent que ces deux personnes étaient fort bien ensemble. Dans un de mes voyages on me confia pour cette demoiselle une lettre au sujet de laquelle on me demanda de la remettre sans l'entremise d'aucun confident ou intermédiaire pris hors de chez elle, et de ne parler de cette commission à personne. Je me chargeai de cette lettre, dont je ne parlai point : je m'en chargeai, non que je ne soupçonnasse ce

qu'elle pouvait contenir; mais je pensai que des conjectures ne sont point une raison suffisante pour refuser un semblable service. Arrivé à Berlin, j'allai moi-même au château remettre la lettre à l'appartement de mademoiselle de Hatzfeld, à l'heure où je savais qu'elle y était, et entre les mains de son domestique, qui ne put me reconnaître, parcequ'il commençait à faire nuit. J'ai vu plusieurs fois mademoiselle de Hatzfeld en société depuis cette époque; mais comme je ne lui ai jamais rien dit qui pût reporter son attention sur cette lettre, elle n'a pu savoir que j'en avais été le porteur, que par celui qui l'avait écrite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a toujours paru éprouver quelque satisfaction à me rencontrer en société et à causer avec moi, espèce de bonne fortune que j'avais l'air de ne pas apercevoir, d'autant plus qu'il s'agissait alors d'une autre aventure qui a eu des suites plus graves. On commença en effet par assurer qu'il y avait des revenants autour de son appartement et dans les avenues qui y conduisaient; on débita à ce sujet beaucoup d'histoires fort bien composées, dont chacun crut ce qu'il jugea devoir en croire. Mademoiselle de Hatzfeld convenait qu'elle

avait bien entendu quelque bruit; mais comme ce bruit se faisait hors de chez elle, et qu'elle était entourée de domestiques fidèles, elle ne paraissait pas s'en mettre en peine. Elle se tenait à cet égard dans un juste milieu entre celui qui nie et celui qui a peur. Elle convenait des faits comme s'ils lui fussent étrangers, et elle en riait comme s'ils lui fussent indifférents. J'ai vu le prince Henri lui offrir d'être son chevalier, et de faire sentinelle à sa porte, et elle refuser ses offres avec la gaieté la plus aimable. Au bout de quelques mois, on se dit à l'oreille qu'elle n'avait effectivement pas besoin d'un pareil gardien, un autre cavalier en faisant fort bien les fonctions, d'autant mieux qu'il faisait les deux rôles à la fois, et en particulier celui de revenant, dans le dessein d'écarter les curieux. Alors on ne parla plus de rien, et l'on attendit le dénouement dans le calme et le silence Ce dénouement arriva l'année suivante : mademoiselle de Hatzfeld fut nommée chanoinesse dans une riche abbaye protestante, demanda son congé à la reine, et alla se confiner dans son canonicat, où sans doute on la dédommagea de tous les sacrifices qu'elle avait faits, mais sans pouvoir dédom-

mager la cour de Berlin de l'aimable et charmante dame d'honneur dont on la privait.

Madame la comtesse de Kanneberg était particulièrement considérée à la cour, et elle le méritait à bien des titres. Le roi lui-même témoignait avoir beaucoup d'égards pour elle, comme on peut en juger par quelques entretiens particuliers dont on a eu connaissance. J'en rapporterai un; non qu'il soit inconnu, mais parcequ'on l'a fort mal interprété. Madame de Kanneberg ayant trouvé et saisi l'occasion de dire au roi combien ses sujets étaient touchés et enorgueillis des soins qu'il se donnait pour eux, et de toutes les grandes choses qu'il avait faites pour la gloire et la prospérité de ses états; combien, en un mot, ils avaient de reconnaissance et d'amour, de respect et d'admiration pour sa majesté : Frédéric répondit qu'il était difficile et rare, vu la diversité des intérêts, l'ignorance des hommes, ou leurs préventions, que ceux qui gouvernent pussent recueillir de leur vivant le fruit de leurs bonnes intentions et de leurs travaux; mais qu'il fallait toujours faire son devoir, parceque le bien mérite par lui-même qu'on s'en occupe constamment et avant tout, et que d'ailleurs

on obtient pour l'ordinaire de la postérité la justice que nos contemporains nous rendent si rarement. « Sire, reprit la comtesse, vos heu-
» reux sujets préviennent la postérité; ils pen-
» sent et parlent comme elle le fera; ils bénissent
» votre majesté comme dans les temps à venir
» on bénira votre nom. Une seule chose, sire,
» si vous daignez me permettre de le dire, une
» seule chose manque à leurs vœux : depuis que
» vous êtes monté sur le trône, votre majesté
» n'a paru dans aucun temple, et jamais elle ne
» s'est réunie aux autres hommes pour adorer
» l'Être suprême et en implorer les miséricordes.
» — Il est possible, madame, que j'aie eu tort;
» si aujourd'hui j'étais à recommencer, peut-
» être me tracerais-je un plan différent; mais
» revenir sur ces choses, à l'âge où je suis, au-
» rait les conséquences les plus fâcheuses, et ne
» produirait aucun bien. » Le ton décidé avec lequel il prononça ces derniers mots fut pour la comtesse un avertissement de ne pas insister. Tel est le fonds sur lequel des auteurs plus zélés que bon logiciens ont prétendu que Frédéric, dans les derniers temps de sa vie, avait abandonné le parti de la philosophie, et s'était intérieurement rapproché des principes

religieux. Que cette opinion puisse devenir aux yeux des uns un titre de gloire, ou aux yeux des autres un motif de blâme, ce n'est pas ce que je veux examiner, quoique l'inconséquence ne soit honorable pour personne : ce qui fixe ici ma principale attention, c'est l'authenticité de cette anecdote, et le véritable sens qu'on doit attacher à la réponse du roi.

Ce n'est que par madame de Kanneberg qu'on a su cette anecdote : il est très certain que jamais Frédéric n'en a dit un mot à personne ; il est constant de plus que jamais il n'a parlé à qui que ce soit dans le sens rapporté par cette grande gouvernante, ni dans celui qu'on lui prête à lui-même en citant sa réponse. Je l'ai vu encore plusieurs années depuis cet entretien, dont j'ai été instruit dans le temps, quoique madame de Kanneberg dût naturellement mettre quelque discrétion à en faire confidence. Il est bien naturel que j'aie mis un soin particulier à remarquer s'il y avait quelque variation ou vacillation dans les idées philosophiques de ce roi : or je déclare que jamais je ne l'ai vu autre qu'il n'avait paru à mes yeux dès mon arrivée dans ses états. Que l'on consulte à ce sujet tous ceux qui l'ont approché jusqu'à la fin de sa carrière;

on n'en trouvera aucun qui ne redise ce que je dis ici [1]. « Mais, ajoute-t-on, il s'était dégoûté » de messieurs les philosophes. » Il n'y a pas encore dans ce mot le degré de bonne foi que nous avons droit d'exiger de la part des historiens... Frédéric a toujours voulu connaître les hommes, et les juger avec autant de liberté d'esprit que d'équité; les philosophes n'ont pas été plus exceptés que les autres : de tout temps je l'ai vu admirer les talents de Voltaire, sans oublier que cet homme extraordinaire changeait parfois de langage selon les circonstances, et même selon ses dispositions momentanées; de tout temps je l'ai vu témoigner une véritable estime pour Helvétius, sans en aimer pour cela les vers, et même sans regarder le livre *de l'Esprit* comme un ouvrage profond et bien fait; de tout temps je l'ai vu conserver une sorte de rancune à Diderot, sans méconnaître l'étendue de ses connaissances, la fécondité de son esprit, et l'ardeur qui lui était naturelle. J'en dirais autant de beaucoup d'autres; mais

[1] La preuve de cette assertion se trouve dans Zimmermann, de la manière la plus positive.

THIÉBAULT.

il me suffira d'ajouter que de tout temps je lui ai vu une amitié sincère et pleine d'estime pour d'Alembert, quoiqu'il ait fait quelques épigrammes contre lui, et qu'il m'ait dit un soir : « Comment notre ami d'Alembert a-t-il pu » avancer qu'il faudrait enseigner l'histoire à » rebours, c'est-à-dire remonter des effets au » causes au lieu de descendre des causes aux » effets? Je n'ai jamais compris qu'un homme » d'un si bon esprit ait pu s'arrêter à une idée » aussi peu raisonnable; et je crois qu'il n'a » voulu en cela que s'amuser, et essayer s'il » pourrait faire passer un si étrange paradoxe. » Ma conclusion est qu'il faut véritablement vouloir être trompeur ou trompé, pour juger des opinions philosophiques de ce roi d'après la manière dont il a souvent parlé de tels ou tels philosophes. C'est le voir tout autre qu'il n'était, et méconnaître à la fois la fermeté de son caractère, et la liberté toujours indépendante de son esprit. On veut appuyer de tout le crédit d'un grand homme la cause que l'on croit devoir défendre; et que fait-on? on rappetisse ce grand homme en lui prêtant des faiblesses qu'il n'a pas eues. On regarde des principes comme vrais; on veut les soutenir à tout

prix, et l'on oublie que la vérité n'admet pas le mensonge, et ne peut avoir d'autre appui qu'elle-même. Voici quant à l'authenticité de cette anecdote.

Quel est donc le véritable sens de la réponse de Frédéric à madame de Kanneberg? Je suppose que cette dame, en citant cette réponse aux partisans de ses propres opinions, et surtout à M. Erman, ne l'ait altérée en aucun point, ce que son zèle rend certes plus que douteux; qu'elle ne l'ait ni adoucie, ni tronquée: peut-on y voir autre chose de la part de ce roi, que la volonté d'écarter la discussion des matières dont il s'agissait; le soin de montrer son affection pour ses peuples, par la disposition où il serait de faire pour eux des choses même opposées à sa façon de penser; et l'attention de s'exprimer de manière à plaire au public, si l'on venait à répéter ce qu'il aurait dit?

Je reviens à la reine, pour un dernier trait propre à caractériser sa bonté. Le prince Henri avait envoyé à Berlin les trois cents officiers français faits prisonniers à Rosbach: ils furent reçus à la cour et dans la ville comme des alliés auraient pu l'être; tous furent admis chez la reine aux jours de sa cour; mais quelques uns

d'entre eux s'y conduisirent avec la plus grande indécence : on les voyait casser et manger des noisettes jusque derrière le fauteuil de sa majesté ; il fallait le lendemain en balayer les coquilles. Cependant la reine ne voulut pas s'en plaindre. Mais ils affichèrent la liste des dames de la cour en plusieurs quartiers de la ville, indiquant, pour chacune, le prix auquel ils annonçaient qu'elles mettaient leurs faveurs ; alors on leur ôta leurs épées, et on les envoya à la forteresse de Magdebourg : punition à laquelle la reine n'eut aucune part, qui ne provint que du gouvernement, mais qui certes était méritée.

---

by Google

GUILLAUME-AUGUSTE,

PRINCE ROYAL.

J'ai déjà parlé de ce prince, à l'article de la reine-mère. Plein d'esprit et très aimable, il relevait ses autres qualités par une modestie qui dégénérait souvent en une timidité singulière : il était toujours embarrassé avec les étrangers, c'est-à-dire avec les personnes qu'il ne connaissait pas. Il épousa une princesse de Brunswick, sœur de la reine de Prusse, comme elle, douce, bonne, et ennemie de toute tracasserie ou intrigue. Les enfants issus de ce mariage furent deux fils et une fille ; savoir, le feu roi Guillaume II, le prince Henri, mort jeune, et dont j'ai parlé précédemment, et l'épouse du prince d'Orange, ci-devant stathouder. Ce que j'ai déjà rapporté de ce prince rend inutiles les autres détails où je pourrais entrer, et ne me laisse plus qu'à raconter comment il s'est brouillé avec le roi son frère, et comment il est mort.

Chéri de son père plus qu'aucun de ses au-

tres frères, il eut aussi le même avantage auprès de Frédéric, du moins pour un temps, ainsi qu'on le voit par les œuvres du philosophe de Sans-Souci.

C'est dans l'armée commandée par le roi que ce prince a le plus ordinairement servi, durant les campagnes qu'il a faites, circonstance qui, au surplus, résultait de sa qualité d'héritier de la couronne, plus encore que de l'amitié qui unissait les deux frères.

Après la bataille de Colin, donnée le 18 juin 1757, le roi ayant rejoint les troupes qu'il avait devant Prague, divisa son armée en deux corps: il se mit à la tête de l'un, se soutint le plus long-temps qu'il put en Bohême, et se rendit ensuite heureusement en Saxe; l'autre, placé sous les ordres du prince Guillaume-Auguste, devait également faire la plus longue station possible chez l'ennemi, et gagner ensuite la Lusace. Dans cette marche, le prince, constamment précédé et suivi par les Autrichiens, manqua de vivres, perdit du monde et des bagages, et ne sortit de la Bohême, pour se rapprocher de Dresde, qu'avec des peines infinies.

Si l'on s'en rapporte à l'auteur de la vie de Frédéric II, qui, au surplus, déclare ne parler

en cette circonstance que d'après une relation écrite par le prince lui-même, celui-ci et les généraux qu'il avait à sa suite furent extrêmement mal reçus par le roi. Il leur ôta à peine son chapeau, ne leur dit pas un mot, et leur tourna le dos. A quelques jours de là, il chargea le général de Goltz de dire à ces généraux que, le général de Winterfeld seul excepté, il devrait leur faire couper la tête à tous.

Le prince, désespéré de cet affront, se retira à Buddissin, d'où il écrivit au roi que les fatigues et le chagrin avaient entièrement ruiné sa santé : le roi lui répondit par les reproches les plus humiliants, et lui permit de se rendre à Dresde.

On pourrait croire qu'à dater de cette époque les deux frères ne se sont plus revus : cependant voici une anecdote que plusieurs personnes dignes de foi m'ont contée, que plusieurs faits graves confirment, et qui prouve une entrevue postérieure à la séparation dont il s'agit.

Dans cette guerre, le roi de Prusse avait contre lui plus de deux cent mille Autrichiens, cent vingt-cinq mille Français, cent mille Russes, quarante mille Allemands, fournis par les Cercles, et trente mille Suédois ; en tout, cinq

cent mille ennemis! Et quels étaient ses moyens de défense? moins de deux cent mille hommes; une population faible; des états morcelés, envahis sur plusieurs points, et en grande partie sans places fortes; des peuples pauvres; point de commerce, et des subsides très bornés : il n'avait, en un mot, d'autre ressource qu'un trésor qui, malgré la plus stricte économie, se vidait tous les jours. Frédéric ne pouvait donc se sauver que par un miracle; et c'est ce miracle que ceux qui admiraient le plus son activité, son courage et son génie, que ses plus proches parents mêmes, n'espéraient plus! Il arriva donc parmi les frères et sœurs de ce roi ce qui arrive toujours en pareil cas : ils s'écrivirent, et toutes leurs lettres n'étaient remplies que de réflexions accablantes, de sinistres pronostics, de frayeurs et de désespoir; bientôt ils s'exhortèrent et s'enhardirent les uns les autres; enfin, et comme de concert, ils écrivirent au roi, lui mirent toutes leurs pensées sous les yeux, et le conjurèrent de demander la paix, surtout à la France. Le roi leur répondit sèchement et leur imposa silence. Alors tous s'adressèrent à l'héritier du trône, à celui qui était le plus intéressé à la chose

publique, et qui, si long-temps chéri par Frédéric, avait pour se faire entendre des moyens qui manquaient aux autres. Ainsi ce pauvre prince avait à souffrir les persécutions de tous! Quel tourment pour une âme douce et sensible! Car on voulait qu'il revînt à un sujet qui leur avait été interdit avec tant de fermeté. La margrave de Bareith, l'aînée des sœurs, et qui avait conservé tant de crédit sur l'esprit de ses frères, était aussi celle qui mettait le plus de chaleur dans ses sollicitations[1]; la reine de Suède et la duchesse de Brunswick, plus gênées par leur position, et naturellement plus circonspectes, n'en gémissaient pas moins douloureusement; mais le prince Henri, doué d'une raison plus ferme, incapable de ressentir aucune crainte, et par conséquent très fier lorsqu'il croyait que le droit était de son côté, ne tourmentait pas son frère aîné avec moins de force que la margrave de Bareith.

A la fin ce n'était plus des prières et des sup-

[1] Aussi voyons-nous dans les *Œuvres de Voltaire* que, peu après la brouillerie des deux frères, cette princesse écrivit, de son propre mouvement sans doute, au cardinal de Tencin, pour lui faire des propositions de paix, que le cabinet de Versailles rejeta avec fierté.

plications, c'étaient des reproches amers que le prince Guillaume recevait : que l'on juge de sa position ! Timide par caractère, et surtout devant Frédéric, qu'il aimait, respectait et craignait plus qu'aucun autre ; brouillé avec ce roi, qui imputait à son incapacité des malheurs que peut-être il avait été impossible d'éviter ; l'ayant quitté dans des circonstances si graves, et avec un éclat scandaleux et accablant, ce prince fit ce que font dans les cas extrêmes toutes les personnes timides : il devint capable de la plus grande hardiesse, et se détermina à tout risquer pour remplir les vœux de sa famille. Il demande donc une dernière entrevue, médite bien le contenu de toutes les lettres qu'il a reçues, se résout à ne pas supprimer une seule des considérations qu'elles rappellent, forme son plan, et arrive. Le roi le reçoit debout, avec le sérieux le plus glacial, mais sans aucun signe de colère, et lui dit : « Mon frère, qu'avez-vous à me dire ? Parlez. » Le prince, extrêmement agité, d'abord embarrassé, tremblant, commence son discours, et s'anime à mesure qu'il parle : il lui peint la situation passée, actuelle et future de la Prusse ; il évalue ses ressources et ses moyens de dé-

fense, et les met en parallèle avec les forces et la puissance des ennemis; il rapproche tous ces objets des règles de la politique, et les soumet aux calculs de la prudence humaine; il examine ensuite comment on pourrait avec honneur obtenir la paix avec la France, et par conséquent avec la Suède, peut-être même avec les Cercles de l'empire; il conjure le roi d'en faire au moins l'honorable tentative; il lui remet sous les yeux les vœux unanimes et les intérêts de sa maison, la ruine entière de toutes les provinces de la monarchie; il lui retrace les maximes des grandes âmes, et la gloire attachée aux sacrifices que sollicite l'humanité; il prie, il conjure, il emploie les larmes les plus abondantes, il embrasse les genoux de son frère, qui, toujours immobile, sans aucun signe de passion, mais attentif et plongé dans la méditation la plus profonde, l'écoute sans l'interrompre, et finit l'entrevue par ces mots : « Monsieur, vous partirez demain pour Berlin : allez faire des enfants, vous n'êtes bon qu'à cela. »

Ce fut avec ce trait, si profondément enfoncé dans le cœur, que le prince Guillaume se retira. Auquel des deux cette anecdote peut-elle nuire? Ni à l'un ni à l'autre : je parle également des opi-

nions des deux princes, et du mot cruel par lequel le roi termina cet entretien : en effet, et pour ce dernier article, ne doit-on pas présumer qu'en ce moment Frédéric crut ne pouvoir s'exprimer avec trop de dureté, non pas que les sentiments qu'il manifestait de cette sorte fussent réellement dans son cœur, mais parcequ'il jugeait ne pouvoir mettre trop d'énergie à imposer silence à ses parents, en leur faisant craindre ses reparties, et à en imposer à ses ennemis, en les convaincant qu'il était déterminé à tout? Et quant au fond des opinions, peut-on ne pas admirer ces deux frères? Quel serait donc celui que l'on blâmerait? Le prince avait pour lui les apparences, les règles de la plus saine raison, le cri de toute sa famille, et la désolation des peuples : l'homme sage, sensible et réfléchi peut-il ne pas céder à tant d'autorités réunies? Le prince, vu son caractère et son attachement pour le roi, fit par sa démarche même un acte héroïque, l'acte le plus propre à le faire estimer et chérir. Mais le roi avait-il tort? Qui oserait le dire? Qui pouvait sentir comme lui l'inconvénient d'une démarche humiliante, faite même indirectement envers la France? Qui mieux que lui savait quelle

était contre sa personne la rancune de la marquise de Pompadour, la haine du duc de Choiseul, et quelle était la faiblesse de Louis XV? Et n'est-ce donc rien pour une âme aussi forte que la sienne, qu'un courage à toute épreuve, une activité infatigable, et mille ressources inconnues aux autres? N'en recevait-il pas l'assurance de surmonter tous les obstacles? Ne voyait-il pas les chances que des évènements imprévus pourraient lui ménager? Son génie, en un mot, ne devait-il pas lui inspirer une confiance qui n'appartenait qu'à lui? Et en supposant que la fortune lui fût contraire, n'était-il pas plus digne d'un amant de la gloire de succomber sans honte, que de s'abaisser d'avance devant ses ennemis? Si l'on se rappelle qu'il s'agit ici d'un homme infiniment supérieur par toutes les qualités du caractère et tous les dons de l'esprit qu'il est possible de réunir, on verra qu'il fut en ce moment ce qu'il devait être. Le malheur est que les hommes médiocres n'ont pour juger les autres que la mesure de leur capacité; et c'est ainsi que personne peut-être n'oserait aujourd'hui entreprendre l'apologie de Frédéric lui-même, si les succès étonnants qu'il a obtenus ne

concouraient aussi puissamment à le justifier.

Tandis que ce héros, n'ayant plus que des armées affaiblies et épuisées, allait battre les Français à Rosbach, et les Autrichiens à Lissa, le prince son frère vint nourrir ses douleurs et ses chagrins à Berlin, où il resta assez longtemps, et ensuite au château d'Orangebourg, qui lui avait été accordé. Il vécut ainsi pendant plus d'un an, n'ayant en dernier lieu auprès de lui, outre un petit nombre de domestiques, que MM. Hainchelin et de Francheville, qui lui étaient attachés, celui-là comme ci-devant quartier-maître de son régiment, celui-ci comme lecteur et secrétaire. Tous les deux le suivirent à Orangebourg, y passèrent plusieurs mois, ne le quittant point, formant à eux deux la seule société qu'il admît, le soignant, partageant ses peines, gémissant de le voir s'affaiblir tous les jours davantage, confidents de ses pensées et de tous ses secrets, et enfin lui fermant les yeux. Eux seuls l'ont veillé, et c'est dans leurs bras qu'il a expiré.

M. de Francheville fut dépositaire de tous les papiers de Guillaume-Auguste, et dès que la paix fut faite, il s'empressa, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, de les remettre au prince Henri, dont

il devint le lecteur. M. Hainchelin, de retour au sein de sa famille, épousa l'une des femmes les plus dignes et les plus respectables que j'aie connues, et entra dans la partie des finances. J'ai été intimement lié avec l'un et avec l'autre jusqu'à leur mort. Le premier, comme je le dis ailleurs, a terminé sa carrière à Glogaw; et le second a expiré en se mettant à table, entre sa femme et ses enfants [1]. Ce n'était, au reste, que bien rarement, et à des amis intimes, qu'il se permettait de parler d'un prince dont ils avaient eu la confiance entière : encore ne le faisaient-ils qu'avec autant de laconisme que de réserve. Celui des deux que j'ai vu le plus, ou que, pour mieux dire, j'ai vu journellement, et si amicalement pendant les vingt ans que j'ai été à Berlin, et qui n'avait en quelque sorte point de secrets pour moi, M. Hainchelin,

[1] Il avait été avec eux au parc, belle et immense promenade, touchant à la porte de Brandebourg. En rentrant, il se mit à table avec plaisir et appétit. Il était si content de sa santé, qu'il ne put s'empêcher de dire : *Il y a des années que je ne me suis senti aussi bien.* Ces mots à peine prononcés, il baisse la tête et reste immobile. On lui parle, on l'appelle, on prend ses mains; il était mort.

Bon THIÉBAULT.

doué d'autant de bonté que d'énergie, la probité même, ou plutôt le modèle des vertus domestiques et sociales, ne m'a jamais parlé de ce prince que quand nous étions seuls, et toujours en des termes où je découvrais une retenue marquée, sur une infinité de circonstances aussi particulières qu'intéressantes.

Les manuscrits confiés à M. de Francheville consistaient principalement dans la correspondance du défunt avec le roi, et dans les lettres que ses parents lui écrivirent à l'époque que j'ai rappelée. Ce dépôt est resté entre les mains du prince Henri jusqu'à sa mort, c'est-à-dire environ quarante ans.

Le prince Guillaume écrivit-il la veille de sa mort, au roi son frère, la lettre de plus de vingt pages que rapporte un historien que j'aurai souvent lieu de réfuter? Qu'un prince mourant, de qui les derniers mois n'ont été qu'un affaiblissement extrême et toujours croissant, de qui les derniers jours en particulier n'ont pu être considérés que comme une sorte d'agonie ou d'extinction, ait été en état d'écrire ou de dicter une lettre semblable, également réfléchie et bien raisonnée d'un bout à l'autre, et contenant les considérations politiques les plus

importantes, et dans l'ordre le plus régulier, il faut avouer qu'avancer un fait semblable c'est affirmer l'impossible. Je sais que, non la veille de sa mort, mais quelque temps auparavant, il écrivit en effet à son frère dans le sens qu'on lui prête; mais je sais aussi que cette lettre, dernier effort dont il fut capable, fut loin d'avoir vingt pages. Si donc l'auteur de qui je parle a réellement eu par communication la pièce qu'il a publiée, il faudra regarder ce manuscrit, auquel un romancier aura ensuite donné la forme épistolaire, comme un texte que le prince s'était préparé à lui-même avant la dernière entrevue des deux frères, et qui sera resté dans ses papiers. Il est encore possible que Guillaume-Auguste ait d'abord préparé une lettre semblable pour le cas où il n'aurait pas obtenu d'audience : mais alors il ne l'aurait pas écrite la veille de sa mort; il n'aurait fait qu'en changer le préambule et la conclusion. Quant à la réponse du roi, il est naturel qu'elle s'étende même sur tout ce que son frère lui avait dit il y avait alors plus d'un an, vu que la lettre à laquelle il s'agissait de répondre était encore conçue dans le même esprit.

J'ai dit peu de choses de la princesse douai-

rière de Prusse, parcequ'il n'y a qu'un mot à dire d'une personne dont la conduite est entièrement uniforme et tranquille, et qui ne sort jamais du cercle de ses occupations journalières. Elle a continué d'habiter le palais du prince de Prusse, où elle recevait peu de monde, et d'où elle ne sortait guère que pour aller à l'église, ou chez la reine sa sœur. Elle a survécu long-temps à son époux.

Digitized by Google

GUILLAUME II,

NEVEU DE FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

Le prince Frédéric-Guillaume de Prusse, fils aîné de Guillaume-Auguste, et par conséquent héritier du trône de Frédéric après la mort de son père, était encore très jeune quand il le perdit. Le roi lui avait donné, dès l'âge de quatre ans, M. Béguelin pour précepteur. Ce M. Béguelin était un Suisse, né à Bienne. Son esprit juste et réfléchi, son caractère sérieux, honnête et calme, ses mœurs douces et régulières, enfin ses connaissances étendues et variées justifiaient également le choix du roi. Quand le prince fut plus grand, on lui donna pour gouverneur M. le comte de Borck, homme fort estimé et qui méritait de l'être. Le gouverneur et le précepteur furent toujours d'accord, et plus étroitement unis encore par les sentiments qu'ils s'inspirèrent l'un à l'autre que par la nature de leurs fonctions. Frédéric fit faire quelques campagnes à son jeune neveu vers la fin de la guerre de sept ans. On raconte que

ce prince, galopant à la suite de son oncle, dans une bataille, eut son cheval tué sous lui d'un boulet de canon. Le roi, voyant le prince et le cheval tomber dans une sorte de fossé, dit en continuant de galoper : « Ah! le prince de « Prusse est mort! » On a cité ce trait comme une preuve de sa dureté et de son indifférence pour le prince. C'était méconnaître ce grand homme. Dans la chaleur du combat, il n'avait qu'une pensée. Toutes les affections qui n'appartenaient pas à elle étaient comme suspendues en lui. On ne fait de grandes choses qu'autant que l'on sait se concentrer tout entier sur un même objet : ce que l'on dit et ce que l'on fait d'étranger ne doit être considéré alors que comme distraction ou acte purement machinal. Jamais Frédéric n'a eu ni cette dureté, ni cette indifférence. Heureusement, le cheval seul avait été atteint : le prince se releva, monta un autre cheval, et rejoignit son oncle.

En 1764, environ un an et demi après la paix de Hubertsbourg, le roi parut fort mécontent de M. de Borck et de M. Béguelin. Tous deux furent renvoyés, le premier dans ses terres en Poméranie, où il a joui de la considération la

plus universelle et la mieux méritée, et le second à Berlin, uniquement occupé de ses devoirs, comme père de famille et comme académicien. On a prétendu que ce qui avait déterminé le roi à les renvoyer, c'est qu'un jour le comte de Borck, interrogé chez le prince, et pendant le dîner, sur la préférence à accorder en général à un roi guerrier ou à un roi pacifique, avait déclaré qu'à ne considérer que l'intérêt des peuples, la paix était préférable à la guerre, et par conséquent le prince pacifique au prince guerrier. On n'a pas été d'accord sur la personne qui avait rendu compte de cette conversation à Frédéric. On en a accusé tantôt l'un des convives, et tantôt tel autre individu : c'est en général s'exposer à s'égarer que de se livrer à de semblables conjectures. Dans cette circonstance cependant tous les soupçons finirent par se réunir sur un nommé Spérandieu, Français et protestant, ancien valet de chambre du feu prince royal, Guillaume-Auguste, et que Frédéric plaça en cette même qualité auprès du fils, sous la condition secrète qu'il lui rendrait un compte exact et fidèle de tout ce qui se dirait ou se ferait chez le prince. J'ai su de Spérandieu lui-même que, durant bien des an-

nées, il avait rempli ces conditions avec beaucoup de bonhomie. Au reste, cette conversation, à laquelle M. Béguelin était étranger, fut moins la cause que l'occasion de la disgrâce de tous deux. Frédéric ne trouvait son neveu ni assez instruit, ni assez appliqué, et il s'en prenait au gouverneur et au précepteur. Ce qui donne quelque poids à cette dernière raison, c'est que Frédéric a paru garder rancune à l'un et à l'autre, tant qu'il a vécu. Lorsque Guillaume II est monté sur le trône, il a cherché à les dédommager : il est venu voir le vieux Béguelin dans sa retraite, et l'a anobli. M. de Borck n'a pu se refuser à faire le voyage de Berlin, et à passer quelque temps auprès de son élève, devenu son roi : mais, malgré toutes les offres et les sollicitations possibles, il a voulu retourner dans sa solitude, où il est mort.

Le prince Guillaume fut plus heureux que son père dans ses commandements : son oncle, durant la petite guerre de la succession de Bavière, ayant résolu de ramener en Silésie, pour les quartiers d'hiver, son armée, qui était de cent mille hommes, la divisa en trois corps, qui devaient marcher par trois points différents. Il rentra en Silésie le premier, à la tête de l'un

de ces corps, qu'il conduisit à Breslaw. Le duc de Brunswick, conduisant le second, ne fut nullement inquiété par les Autrichiens, non plus que le roi : mais le prince royal, à qui le troisième corps d'armée avait été confié, eut tous les Autrichiens sur les bras, et en fut vivement harcelé : cependant ils ne purent ni l'arrêter, ni lui causer aucune perte grave, tant il sut mettre de sagesse dans ses mesures et d'activité dans ses opérations. Après qu'il eut fait prendre à toutes ses troupes les cantonnements qui leur étaient assignés, il se rendit à Breslaw, et y arriva à l'heure de la parade. Lorsqu'il se présenta à son oncle, celui-ci lui dit d'un ton grave et sérieux, en présence des généraux : « Monsieur, vous n'êtes plus mon neveu ; » et l'embrassant ensuite, il ajouta : « Vous êtes mon fils. »

Cet éloge fut suivi d'un autre mot qu'on a également remarqué dans le temps, et qui semble en avoir été la suite. Environ un an après cette guerre, Frédéric eut, en hiver, un violent accès de goutte. Comme il savait avec quelle impatience Joseph II épiait l'instant de sa mort, il dit : « On pourrait bien cette fois » ne pas se tromper ; il est possible que j'en

» meure ; mais on n'y gagnera rien : je laisse » après moi un neveu qui me recommencera. »

Guillaume II était doux et bon comme son père; mais il n'avait pas la taille des princes de sa maison, qui sont en général assez petits: il tenait, quant à ce point, des princes de Béwern ; il avait plus de six pieds du Rhin, et était très bien proportionné. Il avait cultivé la musique comme son oncle; il jouait du violoncelle, et de manière à ce qu'on eût encore du plaisir à l'entendre même après les deux célèbres frères Duport, dont l'aîné a été son maître de chapelle.

Ce prince était naturellement indulgent, quoiqu'il eût quelquefois des mouvements de vivacité et de colère. Son expédition en Champagne a été une erreur, qui lui a valu la gloire d'être le premier à se retirer d'une coalition funeste pour tous ceux qui s'y étaient engagés. Il a été plus heureux dans le dernier partage de la Pologne ; mais c'est à la saine politique, à la morale et aux temps futurs, à décider si ce projet aurait dû être exécuté; si c'eût été à lui à le concevoir, et s'il aurait dû en préparer le succès par les moyens qu'il employa. On verra ailleurs que j'ai eu l'honneur de l'approcher, et de me

trouver plusieurs fois avec lui, et jamais je n'ai vu en lui qu'une bonté et qu'une aménité aussi naïves que naturelles. On a beaucoup parlé de ses amours, article sur lequel je suis peu disposé à m'arrêter. Cependant je rapporterai un petit nombre d'anecdotes qui me semblent assez curieuses, et deux, entre autres, où Frédéric se retrouve tel qu'il a toujours été.

Il était arrivé à Berlin une personne accomplie pour la beauté, l'esprit et le bon ton, envoyée, disait-on, et recommandée par un ancien valet de chambre résidant à Paris, et se nommant M. Paris : cette belle personne s'appelait, à Berlin, madame de Valmore. Elle se montrait peu ; on savait à peine son existence, lorsque M. le général de Ramin, gouverneur de la ville, vint lui intimer l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures. La dame se récria beaucoup sur cet ordre, qu'elle assurait n'avoir été provoqué par aucune sorte de faute : mais à quoi pouvaient servir des réclamations qu'un seul mot étouffait? Ramin était dans les formes, en ce moment, aussi courtois qu'il pouvait l'être, parcequ'il pouvait l'être sans risque, la volonté absolue du monarque ne lui laissant aucun moyen de fléchir quant au fond. La dame se borna donc

à demander quelque délai : Ramin répondit n'avoir pas la faculté d'en accorder. Elle observa qu'elle n'avait point de voiture : Ramin dit avoir prévu cet embarras, et s'être procuré, pour la lui offrir, une voiture très convenable. Elle avoua de plus qu'elle n'avait pas d'argent. « Je l'ai également imaginé, répliqua-t-il, et » voici deux cents frédérics d'or que je vous » offre et que je vous prie d'accepter. — Mais, » monsieur, vous voyez comme je suis meublée; » or il faut vendre ces meubles, et j'espère que » vous m'en donnerez le temps. — Madame, » c'est là un soin que vous pouvez me laisser. » Soyez assurée que je les vendrai mieux que » vous, et que je m'empresserai de vous en » faire passer le prix. » Il fallut bien se rendre, et promettre qu'on partirait le lendemain dans la matinée. Tant de courtoisie serait rare en tous pays : au moins faut-il convenir que Ramin était l'homme du monde chez qui elle devait surprendre le plus. En agissait-il ainsi par ordre du roi? En ce cas, qui était donc cette madame de Valmore, de qui on n'a plus parlé, et que le public n'a point connue[1]?

[1] Mirabeau parle de cette *demoiselle Valmore* comme d'une personne connue de lui et de son correspondant,

Ramin savait-il, en entrant chez cette dame, que le prince y était *incognito*, et caché derrière une porte vitrée, d'où il voyait et entendait tout? et est-ce à cette connaissance que l'on doit attribuer ses politesses si extraordinaires?

Ce que l'on a débité, dans le temps, de plus avéré, c'est que Frédéric, averti de l'arrivée de cette dame, en avait décidé le renvoi, en disant: « Je veux bien fermer les yeux sur des erreurs » semblables, lorsqu'elles n'ont pour objet que » des Allemandes, telles que la Encke : ce sont » des femmes trop ignorantes, trop bonasses, » trop apathiques pour se mêler de politique, » et qui borneront leurs efforts à dépouiller » leurs amants : mais les Françaises, intrigantes » par goût, ont un manége dangereux et adroit, » et la galanterie chez elles n'est souvent qu'un » moyen de cabaler avec succès. »

La crainte que les dames françaises inspiraient à Frédéric était fondée sur l'étude qu'il avait faite de l'histoire de France, et spécialement de celle des maîtresses de nos rois. Un

et n'ayant d'autres titres que ceux qui tiennent à la galanterie.

jour, il en parla assez longuement à M. de Lahaye de Launay, et prouva que presque toutes ces maîtresses avaient été ennemies de la gloire de leurs amants. De toutes celles qu'avait eues Louis XV, il n'exceptait que madame de Châteauroux. « Celle-là, disait-il, engageait le roi » à se mettre lui-même à la tête de ses armées; » elle lui faisait sentir qu'il le devait; et elle en » agissait ainsi, au risque même d'en perdre » l'affection. Elle était vraiment digne d'être la » maîtresse d'un roi. Aussi voyez-vous que j'en » ai le portrait dans mon cabinet. Toutes les » autres ne sont que des pestes publiques, que » des, etc. »

Madame de Valmore n'est pas la seule qu'il ait congédiée avec tant de célérité. Je me souviens qu'en 1767 il fit subitement partir, au plus fort de l'hiver, sur des chariots de poste, toute une troupe de comédiens français, parce qu'on lui avait dénoncé quelques intrigues amoureuses des actrices, et surtout de deux sœurs, dont une était encore fort jeune.

Il ne m'a pas paru que le prince Guillaume se fût fort occupé d'études; cependant il assistait aux séances publiques de l'académie, lorsqu'il était à Berlin. J'ai vu d'ailleurs, de sa

main, plusieurs lettres fort bien dictées. Mais il a fait un grand changement dans l'académie, en y plaçant un nombre beaucoup plus considérable d'Allemands, et surtout en autorisant à faire imprimer dans la langue du pays les mémoires qui n'auraient pas été originairement composés en français; dispositions que j'examinerai en parlant de l'école civile et militaire.

Je terminerai donc ici l'article du feu roi Frédéric-Guillaume, parceque les nombreuses anecdotes que je pourrais ajouter se trouvent ailleurs, ou conviendraient bien plus à l'histoire de ce prince qu'à de simples souvenirs[1]. On sera peut-être surpris que je n'aie rien dit de mademoiselle Encke, celle de ses maîtresses qui s'est le mieux soutenue: mais que pourrais-je dire à ce sujet qui ne soit pas connu? ou si elle m'offre quelques faits qui n'aient pas été recueillis, ne dira-t-on pas qu'ils méritent peu de l'être? Mademoiselle Encke, la plus jeune des trois filles d'un pauvre musicien al-

[1] Mirabeau a jugé à propos de comprendre ce prince dans le très grand nombre des hommes dont il parle mal: « Ma hure, dit-il, l'embarrasse. » Il a raison d'employer, en parlant de lui, cette comparaison tirée du Dictionnaire des chasses.

lemand, n'a fait que marcher sur les traces de ses deux sœurs. A peine âgée de dix ans, cette petite créature, qui joignait une figure commune à peu d'intelligence, et à moins d'éducation, poussait déjà l'effronterie jusqu'à dire à ses sœurs : « Je serai plus que vous : vous n'a-» vez été que les maîtresses d'un prince ; je serai » la maîtresse d'un roi. »

Sa sœur aînée, la seule des trois qui ait été belle, a fait des passions. Un comte Matouchki, Russe ou Polonais, l'enleva en passant à Berlin, alla l'épouser à Venise, et ensuite l'abandonna. Elle revint à Berlin, sous le titre de comtesse Matouchka, et y reprit son premier métier. La seconde n'a eu qu'une fortune éphémère. Mais comment la troisième, qui semblait ne pas mériter une plus belle destinée, a-t-elle pu plaire si long-temps ? C'est par un art qui ne peut être connu que de ses pareilles. Quand elle a été anoblie, et nommée comtesse de Lichtenau, elle a voulu accroître et consolider sa fortune ; et si elle n'a pas choisi, à ce qu'il a paru, les moyens les plus délicats, du moins a-t-elle pris les plus prompts et les plus lucratifs : il en est résulté un scandale public, et par suite une juste punition : on l'a réduite à un état plus modeste,

et encore assez heureux pour qu'elle eût à se louer de l'indulgence avec laquelle elle était traitée [1]. Je ne puis la comparer ni à la Pompadour, ni à la Du Barry : car celles-ci étaient belles, elles avaient de l'esprit, et la Encke n'avait ni esprit ni beauté.

[1] Les mémoires publiés sous son nom font connaître sa faveur, sa fortune, ses revers et ses malheurs. P. Éd.

LE PRINCE HENRI,

SECOND FRÈRE DE FRÉDÉRIC.

Peu après mon arrivée en Prusse, M. Réclam, ami de Bitaubé, me conduisit à l'église du Verder pour y entendre un M. Achard, alors réputé le premier prédicateur français de Berlin. Le sermon terminé, mon conducteur m'invita à différer de quelques moments notre sortie, pour laisser partir les princes, princesses, et autres personnes de la cour. Nous attendîmes quelque temps, cependant pas assez; car, arrivés dans le tambour, nous trouvâmes encore le passage obstrué : enfin la foule s'éclaircit, et je ne vis plus devant moi que quelques militaires, qui me parurent rester sur la porte par goût ou par désœuvrement plus que par nécessité. L'ennui d'ailleurs commençait à me gagner, et l'un de ces messieurs, que je ne voyais que par-derrière, n'opposant plus à mon passage qu'une épée formant avec sa personne un angle droit, je résolus de lever cet obstacle, et, pour y parvenir, je portai dou-

cement mon pied sur cette épée, et je la ramenais vers la direction qu'elle aurait dû avoir, lorsque celui à qui elle appartenait retourna la tête, et même un peu sa personne, cherchant à voir l'homme assez hardi pour se permettre une semblable témérité. Dans le même temps que cet officier, à très petite taille, jetait sur moi un regard de surprise et d'examen, et me montrait à demi son crachat et son grand cordon, mon *cicerone*, placé derrière moi, et effrayé de la liberté que j'avais prise, me tirait par l'habit, et s'empressait de me souffler à l'oreille : *C'est le prince Henri.* Au même instant, la voiture du héros de Fridberg arriva; il partit, et je m'en allai, plus content d'être libre, que je n'étais ému de cette petite aventure. C'est ainsi que j'ai vu, pour la première fois de ma vie, un prince qui m'a honoré pendant long-temps des marques de bonté les plus flatteuses.

Je fus quelques années sans fréquenter son palais, parceque je voulais vivre en paix avec M. Toussaint, mon collègue, qui en parcourait les corridors tant qu'il pouvait, et qui ne m'aurait point pardonné de partager les faveurs qu'il y recevait, ou d'être témoin des

négligences dont il était quelquefois l'objet. D'ailleurs, j'ai toujours été convaincu que l'on perd plus que l'on ne gagne à montrer tant d'empressement pour approcher ceux qui sont au-dessus de nous. En cherchant à franchir l'intervalle qui nous sépare d'eux, nous leur donnons lieu de nous regarder comme des intrigants : ils se méfient de nous, nous en sommes moins bien accueillis, et, tout compte fait, il vaut mieux rester dans nos errements accoutumés. S'ils ont envie de nous voir, ils sauront bien nous rapprocher d'eux; s'ils ne le font pas, c'est qu'ils n'ont point cette envie, sans laquelle nos espérances de succès ne réalisent souvent que des mortifications. En général, il n'y a de liaisons agréables et solides que celles qui se forment naturellement. Je n'ai jamais fait le premier pas, à moins qu'il ne me parût un devoir; je n'en excepte pas même les liaisons que j'ai le plus vivement désirées, et cette circonspection, jointe à mon peu d'ambition, et à mon système de tolérance et de franchise, a peut-être plus contribué que toute autre cause à me procurer l'accueil obligeant et distingué que j'ai obtenu toute ma vie de tant de personnes du plus haut rang.

Ce fut à l'académie que le prince Henri me parla pour la première fois. J'avais été chargé par le roi de lire en séance publique, et vers l'automne de 1766, l'éloge qu'il avait composé du jeune prince Henri, son neveu, et frère cadet du prince royal. La cour, les ministres et les ambassadeurs assistèrent à cette séance: ma lecture terminée, le prince Henri s'approcha, et me dit : « C'est dans une circonstance » bien triste pour moi, monsieur, que je fais » votre connaissance; je suis bien aise néan- » moins de la faire : j'espère que je pourrai la » cultiver dans des moments moins douloureux. » Je vous remercie, pour ma part, de l'intérêt » avec lequel vous avez lu l'éloge de mon ne- » veu. » Tout autre se serait empressé d'aller se faire écrire au palais de ce prince; je n'en fis rien, ne voulant pas d'ailleurs ajouter au chagrin de Toussaint, fort affecté de n'avoir pas été choisi par Frédéric pour cette lecture.

A cette époque, cependant, je sollicitais du prince une grâce particulière : il s'agissait de la liberté d'un jeune homme, enrôlé comme soldat dans son régiment. Ce jeune homme, qui avait été sous-lieutenant en France, ne se trouvait dans cette triste situation que par une

erreur pardonnable à son âge. Il appartenait à une famille très honnête; il était Français, d'une province voisine de la mienne, et le frère chéri du docteur Backer, l'un de mes plus intimes amis. Que l'on juge du zèle avec lequel je m'occupais de sa délivrance; mais qu'on se rappelle également que rien au monde n'était plus difficile à obtenir que le congé d'un soldat prussien. Il n'y avait peut-être dans toute l'armée que le prince Henri auprès de qui toute tentative de ce genre ne fût pas une folie, à moins que l'on ne se montrât les mains pleines d'or. Le prince était le seul qui à cet égard connût le plaisir d'obliger; en quoi même il était d'autant plus estimable, que, malgré son rang et son nom, il rencontrait de grandes difficultés à rendre à lui-même ou à sa famille un seul homme de son propre régiment : en effet, la loi prohibait ces actes d'humanité, et l'on sait avec quelle fermeté Frédéric veillait au maintien des lois militaires. De plus, nul soldat ou officier ne pouvait être congédié que sur un rapport revêtu du consentement de l'inspecteur; et le prince était beaucoup trop fier pour demander un pareil consentement à un général inspecteur, que même il n'aimait

pas. On le voit, il était impossible que je misse trop de prudence et de circonspection dans mes démarches.

Parmi les hommes vraiment dévoués au prince Henri, et qui étaient le plus intimement liés avec lui, se trouvait le baron de Kniphausen, ancien ministre de Frédéric à Paris et à Londres, et qu'on appelait le grand ou le vieux Kniphausen, pour le distinguer d'un de ses parents, qui était cavalier du prince, et désigné dans le public par la qualification du beau Kniphausen. Comme il sera plus amplement parlé de l'un et de l'autre dans la suite, je me bornerai à observer que le baron fut à Berlin un des premiers à me prévenir et à m'accueillir d'une manière obligeante; et c'est ce qui me détermina à chercher à l'intéresser au sort du jeune Backer. Je dînais chez lui avec la plupart des ministres étrangers, lorsque, vers le dessert, je fis naître l'occasion de parler de mon malheureux soldat : je racontai comment il avait été trompé, et combien il était à plaindre; je rapprochai son état actuel de celui qu'il avait eu précédemment, de l'éducation qu'on lui avait donnée, et des espérances qu'il devait naturellement avoir. J'ob-

servai que, depuis qu'il avait été enlevé, plutôt qu'enrôlé, il avait eu déjà plusieurs maladies graves, et qu'il était à craindre qu'il ne succombât aux rechutes dont il était encore menacé. J'ajoutai enfin que probablement il n'existerait plus, s'il n'avait eu, dans son désastre, le bonheur d'être envoyé au régiment du prince Henri : qu'en effet ce prince, ayant été informé d'une partie de son histoire, avait eu pour lui des bontés particulières. En faisant ce récit ou cet exposé, je m'animai peu à peu; je mis de la chaleur dans les détails, et surtout dans mes derniers tableaux. Aussi mon baron de Kniphausen, après m'avoir attentivement écouté, me dit en souriant : « Pouvez-vous me procurer l'extrait de baptême de » ce jeune homme, et le brevet qui prouve qu'il » a été sous-lieutenant dans un régiment de » France? Je ne vous promets pas d'obtenir son » congé, mais, si vous me procurez ces deux » pièces, je vous promets de les mettre sous les » yeux du prince. »

On conçoit que ce succès me combla de joie. Je remis au baron les papiers qu'il m'avait demandés, et la réponse du prince fut qu'il allait écrire à un recruteur, pour avoir un homme

qui remplaçât le mien, et qu'aussitôt qu'il serait arrivé, mon protégé serait libre. Nous imaginâmes d'abord que la condition apposée par le prince pourrait nous prendre deux ou trois mois tout au plus ; mais une cruelle expérience nous apprit que les évènements sont, pour l'ordinaire, bien éloignés d'aller aussi vite que les vœux et les espérances de l'homme. Les mois et même les saisons se suivirent; la recrue n'arrivait point; Backer se désespérait, et moi-même j'éprouvais de vives inquiétudes. Il s'écoula près d'un an de cette manière ; si bien que, craignant que nous ne fussions oubliés pour toujours, je hasardai une démarche propre à rappeler la promesse qui nous avait été faite.

Pour entendre cette démarche, il faut savoir qu'en Prusse il y avait des régiments dont les recrues se faisaient au compte du roi, et celui du prince Henri était de ce nombre; tandis que c'était au compte des officiers, ou de la caisse des régiments, que les recrues des autres corps étaient payées [1]. Or il résultait de là que la ma-

[1] On m'assure qu'aujourd'hui toutes les recrues se font au compte du roi.

nie des beaux hommes engageait ces derniers régiments à payer les recrues selon leur taille, et que tel général donnait jusqu'à trois et quatre cents reisdalers de certains sujets, au lieu que le roi ne donnait pour tous que la somme toujours égale de vingt-cinq reisdalers. La connaissance de ces faits me convainquit que le prince passerait des années entières avant qu'aucun recruteur lui envoyât un homme de cinq pieds neuf pouces du pays, tel qu'il le fallait pour remplacer le mien, qui était un des premiers de tout le régiment. Pour lever cette difficulté, je me décidai à aller trouver M. le capitaine de Schwérin (devenu général, et disgracié depuis le dernier partage de la Pologne), alors premier adjudant d'infanterie du prince, et à le prier d'obtenir pour la famille de Backer la permission d'ajouter aux vingt-cinq reisdalers d'usage ce qu'il faudrait pour accélérer l'arrivée de la recrue, ce surplus dût-il monter à trois ou quatre cents écus.

M. de Schwérin, logé au rez-de-chaussée du palais du prince, était à s'habiller lorsque j'arrivai. Ses trois grands laquais me laissèrent debout dans l'antichambre de leur maître. Toutes les portes étaient ouvertes : je voyais les laquais

qui s'occupaient fort peu de moi, et M. de Schwérin, encore jeune et très joli garçon, qui ne s'occupait que de sa toilette. Je restai plus d'un grand quart d'heure dans cette situation, me répétant, pour écarter de mon âme tout mouvement d'impatience et de colère, que la moindre humeur de ma part pourrait priver de toute ressource un brave et digne Français, malheureux, et frère de mon ami.

Ce fut très à propos que je cherchai ainsi à me fortifier dans les dispositions de douceur et d'honnêteté nécessaires au succès de ma démarche : en effet, lorsque M. de Schwérin fut habillé, ou plutôt paré, il sortit de sa chambre comme l'éclair, passa devant moi à pas précipités; et, sans me saluer, sans me regarder, sans s'arrêter, me dit, courant toujours : « De quoi s'agit-il ? dépêchez-vous, car » monseigneur m'attend. » J'avoue que mon premier mouvement (et je ne sais comment je pus y résister) fut de lui répondre « qu'il ne » s'agissait de rien; que j'avais une démarche » honorable à faire; mais que je m'étais trompé » en croyant que je pouvais la faire auprès de » lui !... » Heureusement le mot que je m'étais tant répété dans cette chambre produisit son

effet; il se représenta à mon esprit, et je suivis l'adjudant d'infanterie, courant plutôt que je ne marchais, et lui exposant le sujet qui m'avait amené auprès de lui, tandis qu'il continuait de fuir devant moi, et que ses laquais, nous suivant des yeux dans un long corridor, riaient de ma situation sans me connaître, et prenaient une admirable leçon d'impertinence. Nous arrivâmes de cette sorte sous le vestibule du palais, et au pied du grand escalier : M. de Schwérin en avait déjà monté trois marches, lorsque je ne sais quel mouvement de pudeur le fit arrêter : il se retourna, me demanda mon nom, devint poli, et me promit de mettre dans le jour ma proposition sous les yeux du prince, et de m'en envoyer la réponse dans les vingt-quatre heures. Il me tint parole : car le lendemain un de ses domestiques m'apporta un billet de sa main, contenant ces mots : « Monsieur, j'ai rendu » compte au prince de ce que vous m'avez dit » ce matin. Monseigneur m'a chargé de vous ré- » pondre que quand il fait une grâce il ne la » vend pas, etc. »

Jamais je n'ai été plus cruellement agité que je le fus après avoir lu ce billet. Je n'y vis qu'un prince en colère, et un brave compatriote vic-

time de mon zèle et de ma maladresse, ou plutôt de mon propre malheur. J'étais désespéré. Cependant il s'en fallait que ma démarche eût produit le mal que le style de M. de Schwerin pouvait me faire craindre : ma proposition, il est vrai, avait fait de la peine au prince; mais elle ne l'avait pas indisposé : il n'en fut irrité que contre son recruteur, auquel il écrivit d'une manière si ferme, que la recrue arriva au bout d'environ six semaines.

J'avais fait faire d'avance un habit complet à mon jeune ami, et je l'avais adressé au capitaine dans la compagnie duquel il servait; précaution nécessaire dans un pays où les lois condamnent ceux qui favorisent même indirectement la désertion, ou à l'état militaire pour toute leur vie, ou à la forteresse pour plusieurs années. Dès que la recrue fut arrivée, le prince, qui alors était à son régiment, fit appeler Backer, lui annonça qu'il lui accordait la liberté, et l'avertit de se préparer à partir sous deux jours.

Mon heureux compatriote, après lui avoir exprimé sa vive reconnaissance, lui demanda la permission de venir à Berlin. « Quelle raison vous appelle à Berlin? lui dit le prince. — Le

» besoin d'aller recevoir chez M. Thiébault l'ar-
» gent nécessaire pour ma route. — Eh bien,
» je vous permets d'y aller, mais à condition
» que vous vous montrerez le moins possible;
» que vous ne direz à personne que vous
» avez appartenu à mon régiment; que vous
» prierez de ma part M. Thiébault, en lui faisant
» mes compliments, de ne point parler de ce
» que j'ai fait pour vous, et que vous serez de
» retour ici après-demain, vu qu'il faut que vous
» partiez le lendemain, avec un bas-officier af-
» fidé qui vous sera donné pour guide, et vous
» conduira jusqu'en Saxe par des chemins dé-
» tournés, évitant surtout de vous faire passer
» par aucun endroit où il y ait garnison, et
» où l'on ait à vous faire aucune sorte de ques-
» tion. » Backer partit à l'instant, vêtu de l'ha-
bit bourgeois que je lui avais fait faire, et
arriva encore chez moi pour l'heure du dîner.
En traversant le bois qui remplit presque tout
l'intervalle entre Charlottenbourg et Berlin,
et qu'on appelle le *Parc*, il fut aperçu par le
prince Frédéric de Brunswick, qui se prome-
nait à cheval dans des allées voisines de la
route. Ce prince entièrement occupé alors d'i-
dées militaires, fut frappé de la taille de ce

voyageur; il le fut également de sa marche droite, mesurée et un peu roide, telle que l'ont communément les soldats. Il tourna bride de son côté, et fut bientôt à lui... « Qui » êtes-vous? lui dit-il en langue allemande. — Je » m'appelle Théobald » (c'était son nom de baptême, et il n'en avait pas pris d'autre dans le régiment). — « Quel est votre état? — Employé » à l'accise. — De quel pays êtes-vous donc? » — Je suis de France. — Comment, » lui dit alors le prince en substituant la langue française à la langue allemande « comment, vous êtes Français, » et vous prononcez si bien l'allemand? — C'est » que je suis Alsacien. — Et vous êtes véritable» ment employé à l'accise? En ce cas d'où ve» nez-vous? — Je viens de remplir mes devoirs » de visiteur à Charlottenbourg. — Bonjour, » monsieur. » Et le prince le quitte au galop, non cependant sans se retourner encore pour examiner de nouveau sa marche et sa taille.

Je ne tardai pas à faire au prince de Brunswick un reproche badin de ce qu'il cherchait ainsi à m'enlever mes recrues, et surtout celle qui m'avait le plus coûté de peines et me flattait davantage; ajoutant qu'au surplus, s'il avait poussé plus loin son entreprise, j'aurais

eu un puissant appui dans son oncle. Lorsque, dans la suite, j'eus occasion de témoigner ma reconnaissance au prince Henri, il me dit en riant que mon client n'était pas le seul qu'il ait eu le plaisir de délivrer : qu'il venait plus récemment encore de renvoyer de la même manière, c'est-à-dire en le faisant inscrire comme décédé sur l'état du régiment, un grand et bel homme d'environ quarante ans, professeur et principal dans un collége d'Allemagne, et enlevé de force à ses fonctions par d'habiles recruteurs prussiens.

Mes relations avec le prince Henri ne tardèrent pas à s'établir, et, pendant un assez grand nombre d'années elles devinrent toujours plus fréquentes. Quelques circonstances y contribuèrent particulièrement, telles que le voyage de la reine de Suède à Berlin, et l'amitié qui m'attachait à la maison de M. du Troussel, pour laquelle le prince avait lui-même une prédilection marquée ; mais ce qui me servit le mieux auprès de ce prince, que tant de qualités rares élevaient au-dessus des personnes de son rang, c'était mon éloignement, plus réel encore qu'affiché, pour tout ce qui pouvait ressembler à l'intrigue ; en un mot, ma

tranquillité d'esprit et mon peu d'ambition. On est toujours bien venu des grands, et l'on est du moins à son aise auprès d'eux, lorsqu'évitant de les ennuyer, on parvient à les convaincre qu'on ne leur demandera rien, ce qui, à la vérité, rend le métier de courtisan assez stérile. Au reste, je n'ai spéculé sur la faveur de personne; je me suis toujours renfermé dans les bornes que se trace celui qui ne veut remplir que ses devoirs, c'est-à-dire qui attend pour se montrer qu'il y soit engagé par une invitation particulière, ou par un devoir de convenance, et qui même alors ne le fait qu'avec autant de simplicité que de réserve.

On a reproché au prince d'avoir eu de l'engouement, et par conséquent de l'inconstance: je n'ai point été l'objet de l'un, et je n'aurais point eu à me plaindre de l'autre, si, comme je le dirai ailleurs, la haine ne l'eût circonvenu de toutes les calomnies qu'elle put imaginer, et qu'elle eut l'adresse de rendre momentanément vraisemblables à ses yeux. Le prince fut trompé, parcequ'il était trop difficile qu'il ne le fût pas: il fut trompé, et sa conduite ultérieure envers moi a été telle, que ce mot présente le seul tort que je puisse rappeler!

Le public a parfois paru surpris du choix des personnes qu'il attachait à son service, et il faut avouer que parmi ceux que j'ai vus autour de lui, il y en a plusieurs qui méritaient peu la place qu'ils occupaient : mais peut-on blâmer ce prince, de ce qui n'a peut-être été qu'un malheur? Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'envers quelques personnes de sa maison qu'il a eu l'air de l'engouement dans un temps, et de l'inconstance dans un autre; et dès lors il est aisé de concevoir que les jugements du public peuvent avoir été fondés sur l'ignorance de mille faits particuliers qui auraient justifié le prince s'ils avaient été connus, mais que sa générosité et l'amour-propre des intéressés auront également voués au secret.

Le prince Henri avait résolu de ne jamais se marier, *parcequ'il ne voulait pas* (ce sont ses expressions) *laisser après lui une race de princes gueux et misérables, inutiles, et par conséquent à charge à l'état!* Il avouait qu'il était trop fier pour pouvoir s'accoutumer à cette perspective. Être prince collatéral, en un mot, était à ses yeux être de trop en ce monde. Mais la politique des chefs des dynasties ne peut s'accorder avec cette morale. Frédéric voulait

que ses frères se mariassent, parceque le trône ne peut que gagner à un plus nombreux entourage de personnes, qui sont nécessairement autant d'appuis, quand on sait les employer. Pour vaincre la répugnance de son frère, le roi le tenait dans une gêne continuelle, et ne lui laissait entrevoir les douceurs de la liberté que comme prix de son mariage. Le séjour de Potsdam, d'où Frédéric ne sortait guère que pour aller faire ses revues, ou passer un mois d'hiver à Berlin; ce séjour si agréable pour le maître, était une sorte de prison pour tous les autres: et Frédéric ne devait pas l'ignorer, lui qui, du vivant de son père, avait conçu une si grande aversion pour cette ville, qu'en montant sur le trône il n'avait, pour ainsi dire, habité que Charlottenbourg, et que même il s'y serait définitivement fixé, comme il l'avait d'abord résolu, si l'expérience ne lui avait prouvé qu'il y était trop exposé aux importunités et à l'espionnage. Ce fut la rencontre inopinée de quelques promeneurs, au moment où il discutait le plan de sa première campagne avec le feld-maréchal de Schwerin, qui le renvoya à Potsdam.

« Votre majesté, dit le vieux militaire, n'a qu'à » faire défendre l'entrée de ses jardins lorsqu'elle

» est ici. — Oh non, reprit-il, ce serait une » nouveauté qui ferait clabauder : j'aime mieux » m'en aller moi-même. » Mais en retournant à Potsdam, ce roi n'en tint pas moins fortement à l'étiquette, qui obligeait les princes non mariés à rester auprès de lui ; et l'on conçoit également que, n'ayant d'autre spectacle que l'antre du lion d'une part, et de l'autre, des soldats et des baïonnettes, le souverain bonheur pour eux tous était un voyage, ou au moins une course à Berlin. Aussi a-t-on toujours vu ces princes et même de simples officiers s'exposer à tout pour se procurer de temps en temps ce plaisir en contrebande et *incognito*, quand ils n'osaient en demander ou ne pouvaient en obtenir la permission. Le prince Henri ne résistait pas plus qu'un autre à cette tentation ; et son frère, qui ne l'ignorait pas, croyait devoir, tant pour cette raison que pour d'autres peut-être plus essentielles, l'entourer d'espions de différentes classes ; précaution qui ne pouvait être ignorée, et qui rendait cent fois plus odieux encore le séjour de cette résidence royale.

A force de venir *incognito* à Berlin, on était quelquefois condamné aux arrêts pour un jour

ou deux, et l'on peut juger de l'effet qu'une punition pareille devait faire sur l'âme du prince. Les esprits s'aigrissaient; les plaintes échappaient, elles étaient vives, amères, et quelquefois mêlées de sarcasmes : par malheur on prend pour confidents, en ces sortes d'occasions, ceux que l'on voit le plus habituellement, et il arrive quelquefois que ce sont des espions que l'on n'a pas su démasquer, et que l'on ne soupçonne pas : c'est ce qui arriva au prince. Dans un de ses chagrins, il se laissa aller à sa mauvaise humeur en présence du baron de Poëllnitz, qui ne le quittait pas, et qui joignait à tous les talents agréables d'un courtisan, la lâcheté, la fausseté et la fourberie, qui est encore plus nécessaire à ce métier que les talents. Poëllnitz était l'espion du roi auprès du prince, et il reportait au premier tout ce qu'il avait arraché de propos amers au second, qu'il avait l'air de plaindre, et l'art de flatter. Le roi fut indigné de quelques uns de ces propos. Il prolongea les arrêts de son frère de plus de huit jours, pendant lesquels celui-ci n'eut pas de compagnie plus habituelle que celle de Poëllnitz.

Le prince avait néanmoins trop d'esprit pour

ne pas finir par se méfier du caméléon qui était si assidu auprès de lui. Outre qu'il savait combien cet homme était intrigant et faux, il fut frappé du soin avec lequel il lui rapportait tout ce que le roi pouvait dire, ou faire craindre de désagréable pour lui. Il sentit que cet homme, qui avait encore plus d'intérêt de servir l'un que l'autre, jouait évidemment un double rôle; et, d'après ses conjectures, il ferma sa porte à Poëllnitz, qui, se croyant perdu, obtint, pour se raccommoder, la levée des arrêts.

C'est la fréquente répétition de ces sortes de tracasseries et de peines qui enfin détermina le prince Henri à acheter sa liberté par son mariage.

Le roi le laissa maître de son choix, et il épousa une princesse de Hesse-Cassel, jeune, bien faite, ayant de la dignité, de la fraîcheur, de l'embonpoint et une grande beauté. Frédéric donna à son frère, en faveur de ce mariage, le château de Rheinsberg, et le prince eut pour y vivre le plus qu'il pouvait les mêmes motifs que Frédéric avait eus lui-même étant prince royal.

Depuis cette époque jusque vers 1765 le

prince n'a manqué aucune occasion de donner à la princesse son épouse toutes les fêtes qu'il pouvait imaginer lui être agréables; et la cour de Rheinsberg, citée pour ses plaisirs, l'était également pour la politesse la plus recherchée, la gaieté la plus aimable, et la plus grande élégance. Chaque jour variait les surprises et les fêtes, et les heures semblaient former pour cette princesse une guirlande non interrompue de fleurs toujours nouvelles. Le théâtre de Rheinsberg reproduisait les meilleures pièces modernes. Le prince lui-même et tous les cavaliers de sa suite en partageaient les rôles avec les acteurs et actrices qu'il gageait. Le spectacle était souvent suivi d'un souper qui réunissait les spectateurs à une partie de ceux qui avaient cherché à mériter leurs applaudissements. Dans les beaux jours, tout le monde se rendait dans la forêt, où chacun avait son châlet, construit en écorce d'arbre, et garni en dedans avec autant de goût que de simplicité. Il y avait de plus des salles communes, construites de même, pour la cuisine, pour la table, et pour servir de salons; et, quand le temps le permettait, on dînait sur le gazon. La forêt très vaste offrait des sites agréa-

bles et variés; elle était coupée par des allées de toutes les espèces; on y trouvait des bosquets entourés des plus belles fleurs; elle renfermait de plus deux lacs assez étendus, dans l'un desquels il y avait plusieurs îles, dont on avait su tirer parti, et que l'on visitait à l'aide de barques charmantes.

Le château était vieux et avait peu d'apparence au dehors; mais il était assez vaste pour y loger les hôtes que le prince avait à y recevoir. Les distributions, d'ailleurs, en étaient heureuses, et les ameublements ne laissaient rien à désirer.

Le genre de vie adopté dans cet heureux séjour complétait tous les agréments qu'il pouvait offrir. La matinée y était consacrée à la solitude, à la liberté et aux visites réciproques. Un cavalier du prince venait tous les matins, de sa part, demander à chaque étranger s'il se portait bien, et s'il ne manquait de rien. Vers midi, ou peu après, on allait chez le prince, et avec lui chez la princesse, jusqu'au moment du dîner, qui était fixé à une heure. Vers les quatre heures après midi, lorsqu'on n'allait pas au bois, on pouvait être admis chez le prince, qui avait deux ou trois heures de

lecture; ces lectures étaient consacrées à de grands ouvrages, tels que des histoires générales, des relations de voyages, et autres de cette nature. Le lecteur avait sa place marquée: chacun des auditeurs pouvait interrompre la lecture pour communiquer ses doutes ou ses réflexions. Tous ces auditeurs étaient assis et rangés en demi-cercle, chacun ayant devant lui une petite table et des ciseaux, avec des feuilles de papier, sur lesquelles des fleurs ou des animaux étaient gravés et coloriés; on découpait ces gravures, et elles servaient ensuite à tapisser quelques chambres ou cabinets. L'on voyait à Rheinsberg plusieurs pièces dont ce travail avait égayé l'ameublement.

Si l'on n'assistait pas à la lecture, on pouvait aller faire sa cour aux dames, ou se retirer chez soi.

Lorsqu'il y avait spectacle ou promenade, il n'y avait point de lecture; dans le premier cas, on employait l'après-dînée à préparer ce qu'il fallait pour la représentation projetée.

Le prince donnait les plus grands soins à cet objet. Il présidait souvent lui-même aux toilettes, et s'occupait de tous les préparatifs. A six heures, on allait avertir la princesse, et à

son arrivée on levait la toile, car madame la princesse était toujours et en tout le principal objet et la reine de toutes les fêtes; c'était à elle qu'on rendait tous les hommages, et les attentions du prince allaient si loin à cet égard, que s'il y avait quelques fêtes auxquelles elle ne pût assister, on attendait qu'elle pût en jouir pour les donner.

Cet ordre ainsi établi devait durer toujours, il ne dura néanmoins qu'un temps. Peu d'années après la guerre de sept ans, il s'éleva tout-à-coup un nuage épais entre le prince et la princesse, et rien n'a pu dissiper ce nuage. Madame n'est plus allée à Rheinsberg; et à la ville, le prince n'a plus mis les pieds chez elle, ni elle chez lui. Jamais il ne lui a parlé ni chez la reine, ni ailleurs. La reine de Suède, étant à Berlin, n'a jamais invité cette princesse. Celle-ci avait, à Berlin, son appartement à gauche, et le prince à droite. Le grand escalier qui menait à l'un et à l'autre avait deux rampes, ce qui faisait qu'on pouvait le monter et le descendre sans se rencontrer, dispositions qui faisaient dire au comte de Lendorf: « Monseigneur, le roi » vous a fait bâtir un palais admirablement » bien distribué; on peut y passer sa vie en-

» tière, sans risquer d'y jamais rencontrer une » femme. »

La comtesse douairière de Kameke, qui avait toujours été fort attachée à la princesse, et qui peut-être ignorait ou révoquait en doute la cause des froideurs du prince, entreprit, par un mouvement de zèle plus digne de son cœur que de son esprit, de les raccommoder, et pour cela demanda au prince une entrevue qu'elle obtint, mais dont elle n'eut pas à se féliciter. Cette aventure même fut cause que, sous prétexte d'infirmités, elle cessa entièrement d'aller à la cour. Le prince, qui savait combien j'étais attaché à cette dame, sembla un jour vouloir se justifier devant moi de la conduite qu'il tenait envers elle. La conversation nous ayant donné lieu de la nommer, je ne sais plus à quel propos, le prince en prit occasion de me dire que c'était la dame de la cour qui avait le plus de qualités précieuses, tant du côté de l'esprit que du côté du caractère; que c'était aussi celle qu'il avait le plus particulièrement distinguée, depuis qu'elle était venue à Berlin; qu'il avait eu soin, pendant long-temps, d'en embellir sa société; mais que, par un délire inconcevable chez une personne de son mérite,

elle avait un jour voulu s'entremettre de ses affaires personnelles les plus secrètes, et qu'étonné de l'entendre, il lui avait fait sentir, après l'avoir bien écoutée, qu'elle manquait essentiellement à ce qu'elle lui devait, en se permettant de le condamner sans l'avoir entendu; qu'elle se manquait également à elle-même, en se livrant à un genre d'intrigue dont sans doute l'idée lui venait d'ailleurs; qu'il aimait à croire que c'était par complaisance pour d'autres, et sans y avoir bien réfléchi, qu'elle avait entrepris une chose aussi peu convenable; qu'il se voyait obligé de lui rappeler que si elle avait toujours été bien accueillie de la princesse, elle ne l'avait pas été moins bien de lui; qu'il aurait pu se flatter d'en être assez connu et estimé, pour n'avoir pas à craindre d'en être ainsi condamné, même avant tout examen; et que du reste, il lui déclarait que son intention, en lui marquant d'une manière si constante une estime particulière, n'avait jamais été et ne serait jamais de l'autoriser à se mêler de ses affaires à lui, à moins qu'il ne l'en eût priée. Je répondis au prince que rien ne pouvait être plus étonnant à mes yeux qu'une semblable faute de la part de la comtesse de

Kameke, la dame du monde que j'en aurais crue la moins capable. « Oh! me dit-il, ceci est » une étourderie de femme : c'est madame de » Blumenthal, grande gouvernante de la prin- » cesse, dévote sans lumière, et intrigante sans » esprit, mais grande amie de madame de Ka- » meke, qui a fait faire cette sottise à celle-ci. » J'en ai si bien vu la cause, que je n'en ai jamais » voulu à madame de Kameke, et que je n'aurais » pas tardé à la revoir comme auparavant, si » cette famille ne m'avait pas manqué dans une » autre occasion, et d'une manière plus offen- » sante encore. Par égard pour cette dame, j'a- » vais donné une boîte en or, avec mon portrait, » à son fils aîné. Ce fils n'a été qu'une sorte d'ex- » travagant, plus original encore, mais ayant » moins de sens que son père. Il est mort ban- » queroutier; et en vendant ceux de ses biens » qui étaient aliénables, ainsi que sa maison et » son mobilier, ils n'ont pas daigné retirer ou » faire retirer la boîte, ou au moins le portrait; » c'est à un juif qu'il a été adjugé et heureuse- » ment j'en ai été averti assez à temps pour le » racheter. »

« Monseigneur, lui dis-je, c'est un grand bon- » heur pour moi de pouvoir expliquer ce fait

» à votre altesse royale, de manière à atténuer du
» moins la faute dont elle parle. Voici ce que je
» sais de la famille elle-même, et non par de
» vains ouï-dire. A la mort de ce fils aîné, lors-
» que la mère, le fils cadet, la fille et le gendre
» eurent une connaissance suffisante de l'énor-
» mité des dettes qu'il laissait, et qu'ils résolurent
» de tout abandonner aux créanciers, ils crurent
» qu'il était de leur délicatesse de ne se mêler
» absolument d'aucun des objets qui avaient été
» sa propriété ; ils se bornèrent à prendre pos-
» session des biens substitués, et aucun d'eux
» ne s'occupa du reste. Ils n'ont pas remis les
» pieds chez lui; ils n'ont pas vu un seul meu-
» ble; ils ont désiré même qu'on ne leur en par-
» lât point. La vente du mobilier s'est faite sans
» leur participation, et sans qu'aucun d'eux y
» assistât, ou y envoyât aucun émissaire. C'est
» ainsi que le portrait de votre altesse royale a
» été bien malheureusement compris dans une
» sorte d'oubli. Cet oubli est inexcusable, j'en
» conviens, monseigneur, mais il est, je pense,
» encore plus malheureux pour eux, puisqu'il
» devient un titre d'accusation bien grave qu'ils
» n'ont certainement jamais eu intention de fon-
» der. Daignez croire, monseigneur, qu'ils en

» ont été ensuite et en sont encore inconsola-
» bles ; et que si le chagrin que leur ont fait et
» cette mort et les suites qu'elle a eues, ne leur
» avait pas, en quelque sorte, fait perdre de
» vue toute autre pensée, il n'est aucun d'eux
» qui n'eût retiré, à quelque prix que ce fût, un
» don aussi honorable et aussi cher à tous. » Le prince termina cette discussion en me disant qu'il voulait bien m'en croire, et que même ce que je venais de lui dire lui faisait plaisir. En effet, quelque temps après, il est allé voir chez elle la comtesse de Kameke, et a continué à visiter cette dame, qui, à cause de la faiblesse de ses jambes, ne pouvait plus aller chez personne, surtout n'ayant plus les deux heiduques qui, pendant tant d'années, l'avaient portée sur un siége de cuir jusqu'au haut des escaliers.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les principaux personnages qui ont figuré à la cour de Rheinsberg.

La grande gouvernante, veuve de Blumenthal, originaire du pays de Liége ou des environs, était plus âgée que la princesse, dont elle avait toute la confiance. Son mari avait été général; elle était catholique, et même dévote,

aimant à se mêler des affaires de l'église et des pauvres de sa religion, auxquels elle faisait du bien. Son caractère annonçait une personne sérieuse et froide, plutôt qu'aimable.

Parmi les dames d'honneur, on remarquait madame de Marchall, née de Wrech, femme aussi aimable que jolie. Sa fille, l'une des plus magnifiques et des plus ravissantes personnes de ce pays, où il en est tant de belles, et qui, ayant épousé M. de Thauenzien, est morte en couche de son premier enfant, a été aussi dame d'honneur de la princesse, en même temps que sa mère. Toutes les deux ont ainsi occupé ces places d'une manière contraire à l'étiquette, qui, à Berlin, ne permet point d'employer pour dames d'honneur des femmes mariées.

Les dames qui, sans avoir de charges auprès de la princesse, étaient les plus assidues auprès d'elle, et paraissaient en être les mieux venues, étaient la comtesse de Kameke la mère, dont je reparlerai ailleurs, et la comtesse de Brédow, ainsi que ses deux filles, toutes deux fort aimables, sans être fort jolies. Quant à leur mère, il y avait, dans toute la cour, peu de personnes qui fussent aussi res-

pectées et aussi respectables. Elle avait d'ailleurs, selon l'usage de ce royaume, conservé le rang de feu son mari, le premier des généraux en chef de son temps; de sorte qu'elle avait toujours le premier pas après la feld-maréchale de Schmettau.

Les cavaliers attachés au prince se divisaient en plusieurs classes, et il y a eu de fréquents changements parmi eux.

Le premier maréchal de cour que j'aie vu, M. de Boden, était un assez joli garçon; mais le prince fut obligé de le renvoyer pour un enlèvement plus adroit qu'heureux. Cet enlèvement eut lieu dans un voyage en Poméranie: il en résulta un éclat et un scandale d'autant plus remarquable, que les parents de la demoiselle, voulant obtenir vengeance, poursuivirent le ravisseur devant les tribunaux. Le malheureux Pâris fut assez prudent pour disparaître. Il a été long-temps à Paris, ministre d'un prince allemand, et il y est mort assez peu considéré.

Le second maréchal de cour que j'aie connu était issu d'une ancienne maison, et très bel homme: il tarda peu à se brouiller avec le prince, parcequ'il voulut s'opposer aux dilapi-

dations que se permettaient quelques valets de chambre ou musiciens affectionnés par leur maître.

Le prince, en effet, engagea son maréchal de cour à ne pas se mêler de ces sortes de détails : mais celui-ci observa que, dans le public et à la cour, ce serait toujours à lui que l'on imputerait des désordres qu'il était de son devoir de réprimer; et qu'il avait trop de sentiments de probité et d'honneur pour paraître autoriser le mal qu'il devait prévenir. Sa fermeté occasiona quelques froideurs entre le prince et lui; sur quoi il ne tarda pas à donner sa démission.

Il eut pour successeur le gros de Wrech, qui se traça un plan tout-à-fait contraire : lorsque le prince proposa à ce dernier de le nommer son maréchal de cour, il se borna à lui répondre : « Monseigneur, je l'accepterai avec reconnaissance, si vous trouvez bon que toutes mes fonctions se bornent à venir, la canne à la main, avertir votre altesse royale qu'elle est servie, et ensuite marcher le premier pour aller à table : car d'ailleurs je ne pourrais pas me charger de l'ordre du service et de la dépense de votre palais : ces soins seraient au-

» dessus de mes talents, et rien ne serait plus » contraire à mes goûts. Il m'en coûte déjà » beaucoup de m'occuper de mes propres affai- » res. » Cette proposition convint au prince, qui détestait les tracasseries, et qui aimait mieux être volé que de se voir gêné dans ses libéralités.

Après le maréchal de cour venaient les cavaliers et les aides-de-camp.

Le premier cavalier du prince était Louis de Wrech, frère cadet du précédent, petit homme fort bien fait et de fort bonne mine, très poli, très attentif, très discret, n'ayant d'âme, de volonté et d'activité que selon les intentions et pour le service du prince. Le second était le beau ou jeune Kniphausen, l'un des hommes les plus agréables qu'on pût voir, et que pour sa figure régulière et noble, la beauté et la perfection de tout son corps, on aurait pu comparer à l'Apollon du Belvédère. Tous les deux sont morts depuis mon départ de Berlin, et avant le prince, aussi bien que le maréchal de cour, le gros de Wrech.

Les aides-de-camp étaient, le baron ou comte de Kalckreuth, premier aide-de-camp de cavalerie, l'un des plus grands hommes du

pays; le baron de Kaphensk, deuxième aide-de-camp de cavalerie, presque aussi grand que le précédent, c'est-à-dire ayant environ six pieds, mais beaucoup plus jeune, et ayant plus de corpulence et d'embonpoint; et M. de Schwérin, aide-de-camp d'infanterie. Le premier est aujourd'hui feld-maréchal; Kaphensk, qui lui a succédé, et qui alors a pris son frère pour second, est mort il y a quelques années; j'ignore ce que le troisième est devenu.

Les autres personnes attachées au service du prince furent l'abbé de Francheville, son lecteur, Richer de Louvain, son bibliothécaire, et Toussaint fils, qui les a remplacés tous deux. Je ne parle pas de ses musiciens, valets de chambre, comédiens, etc.: c'était un monde en petit que sa cour. « Voyez, me disait-il un » jour en riant, s'il ne faut pas que je sois écono» me! Je n'ai pas cent mille reisdallers de ren» tes, et je fais vivre cent dix personnes, qui » presque toutes en font vivre d'autres! »

On a prétendu qu'à M. de Kalckreuth était due toute la gloire militaire du prince Henri : il est vrai qu'ils ne se sont pas quittés durant la guerre de sept ans, et que personne n'a jamais

refusé au premier beaucoup d'esprit, de talents, d'ambition, de courage et d'activité[1]. M. de Kalckreuth n'était pas aimé à la cour du prince, parcequ'il y était dominateur ; mais il y était généralement estimé ; circonstance qui prouve au moins en faveur de ses talents. Du reste, je ne comprendrais pas comment le mérite du serviteur pût faire douter de celui du maître, si tous les hommes, et les grands surtout, n'avaient toujours leurs ennemis. Le prince Henri en avait beaucoup, à la tête desquels je compterai sa sœur Amélie, avec laquelle il était fort mal. D'ailleurs, le brillant et l'élégance de Rheinsberg offusquaient les autres cours; enfin, il était en butte aux propos de plusieurs généraux prussiens, qu'il estimait peu, et avec qui il ne se familiarisait jamais. Il n'affectait guère une haute considération que pour les feld-maréchaux de Schwérin, de Möllendorf et de Keith, et les généraux de Ziethen, de Seydlitz et de Lottum. Voltaire, dans certains mouvements de colère, avait nommé Frédéric *capo-*

[1] Aussi Mirabeau, qui en voulait au prince, en a-t-il fait un très bel éloge, qui, au reste, est regardé dans le pays comme mérité.

ral et *maréchal-des-logis* : ce que la colère faisait dire à Voltaire, en parlant de Frédéric, le prince Henri le disait d'un assez grand nombre de généraux prussiens, ne mettant, pour l'ordinaire, qu'une froide honnêteté dans l'accueil qu'il leur faisait. Un jour que nous avions, lui et moi, tracé le portrait du général Buddembrock, assez en laid pour qu'il fût très ressemblant, il termina notre censure en me disant : « Eh bien, monsieur, cet homme est » pourtant un de nos premiers généraux, en ce » qui concerne les qualités sociales! Jugez de » ce que sont les autres! »

Les dispositions bien connues du prince Henri envers le plus grand nombre des généraux prussiens étaient plus que suffisantes pour éveiller chez eux, et chez leurs adhérents ou subalternes, l'animosité et la calomnie. Si Kalckreuth avait eu la plus grande part à la gloire du prince, il y aurait encore eu, chez ce dernier, un mérite rare à distinguer l'homme qui pouvait être le plus utile à son armée, et le mieux répondre à sa confiance; il y en aurait eu beaucoup à lui demander ses conseils, à distinguer les plus sages et à les suivre. Et quel est le général vraiment digne de commander

qui ne réunit pas autour de lui un certain nombre de militaires aussi instruits, aussi actifs, aussi braves que capables? Et depuis quand ne loue-t-on pas les hommes placés au premier rang du bien qu'ils font faire, autant que du bien qu'ils font? Louis XIV n'a-t-il pas eu le surnom de *Grand* parcequ'il a su remarquer, employer et maintenir en place les Louvois, les Colbert et les Turenne, bien plus que pour tout ce qu'il a pu faire par lui-même? Enfin le prince Henri n'a-t-il pas fait, sans Kalckreuth une infinité de belles actions, qui suffisent pour démontrer que si ce dernier lui a été utile, on aurait tort d'imaginer qu'il lui ait été nécessaire? On retrouvera le même général, les mêmes talents, le même homme dans ce prince, durant les campagnes où Kalckreuth n'était plus avec lui : telles sont, durant la guerre de la succession de Bavière, ses deux entrées en Bohême, ses deux campagnes et ses deux retraites contre le fameux feld-maréchal Laudon. Jamais ce célèbre général autrichien n'a pu ni l'attaquer, ni l'entamer, ni même l'arrêter dans ses marches; et l'on peut dire que ce prince a également justifié alors le compliment si flatteur que Frédéric, son frère, lui avait

fait après la guerre de sept ans. Ce roi, qui était si grand quand il le voulait, de retour chez lui, peu après la paix de Hubertsbourg, donna un grand repas à ses généraux; et là, en parlant de la longue et terrible guerre que l'on venait de terminer, il fit une exacte et franche énumération de toutes les fautes qu'il avait faites lui-même, et ensuite de toutes celles que l'on était en droit de reprocher à tous les généraux qui avaient commandé durant les sept ans, soit pour lui, soit contre lui. Comme il ne s'était fait aucune grâce à lui-même, il n'en fit aucune aux autres; Prussiens, Autrichiens, Russes, Suédois, Anglais, Brunswickois et Français, tous furent passés en revue, et jugés avec la même impartialité.

Quand il eut fini, il dit aux convives : « Allons, messieurs, à la santé du seul général qui, » durant toute cette guerre, n'a pas fait une » faute. Mon frère, c'est à vous [1]. »

En effet, par combien d'actions mémorables n'est-il pas célèbre! Je ne m'arrêterai pas aux faits militaires; c'est aux hommes du métier à

[1] L'éditeur de la troisième édition dit à ce sujet que, *sans révoquer en doute ce compliment si flatteur, il avait des raisons pour croire et pour dire que ce n'était qu'une ironie!*

les décrire : je ne citerai donc ni la bataille de Rosbach, qu'il décida à la tête de six mille hommes d'infanterie, soutenu par le corps des gendarmes et par le régiment de cavalerie commandé par le général Seydlitz; ni la bataille de Friedberg, qui lui fit tant d'honneur, et qui fut décisive : je ne parlerai pas davantage de la campagne si admirable où, avec une armée très faible,

Quelques questions suffiront pour faire évaluer cette insinuation.

1° Un doute aussi grave doit-il être présenté sans exposer les raisons de nature à le justifier ?

2° Un repas donné à ses généraux et aux princes de sa maison, par un grand roi, lui-même grand général, et après une guerre comme la guerre de sept ans, pouvait-il être l'occasion d'une ironie de cette espèce, envers un frère du mérite et du caractère du prince Henri ?

3° Cette inconvenance est-elle admissible de la part d'un monarque, d'un politique, d'un guerrier du calibre de Frédéric ?

4° Le prince Henri, dont on ne contestera ni la sagacité, ni la fierté, ni la susceptibilité, pouvait-il, vis-à-vis d'un frère qu'il n'aimait pas, dont il se défiait toujours, et en présence de témoins de cette nature, prendre le change au point de recevoir un sarcasme semblable comme un hommage; et était-il de caractère à dissimuler l'outrage, ou à le pardonner ?

5° Si lui, les autres princes et les généraux présents à

il protégea et sauva Breslaw et la Silésie de tout le mal qu'une puissante armée russe pouvait y faire, et parvint même à forcer cette armée ennemie à repasser l'Oder; je ne ferai également qu'une simple mention de cette autre campagne où, de concert avec le prince Ferdinand de Brunswick, il eut des avantages si marqués contre les Français; de celle où, n'ayant

ce repas, et formant à cet égard un tribunal sans appel, n'ont vu dans ce mot et n'ont pu y voir qu'un compliment justifié par les actions et les faits rapportés et cités; si l'armée, la cour et la ville en ont jugé comme eux; et si ce jugement, cité par eux dans toutes les occasions, a été unanime durant les nombreuses années qu'ils ont encore vécu l'un et l'autre; enfin, si de cette sorte il a été sanctionné par tous leurs contemporains, comment a-t-on osé, tant d'années après leur mort, inculper, d'une manière aussi hardie et aussi grave, et le prince et le roi, qui, depuis cette époque, et même pendant la campagne de Teschen, a toujours donné au prince Henri les plus importants commandements, après ceux qu'il se réservait à lui-même ?...

Voilà des questions auxquelles il semble impossible de répondre. Au surplus, la fin de la note du même éditeur, relativement au maréchal de Kalckreuth (Voir ci-après, page 162), est elle-même une réfutation du passage qui m'occupe, et qui peut-être n'aurait pas dû m'occuper.

Bon Thiébault.

en Saxe que les restes d'un certain nombre de régiments entièrement ruinés, il contint pendant quatre mois une magnifique armée commandée par le général Daum, et sut, par ses mouvements, ses positions, ses marches et contre-marches, échapper à un ennemi aussi estimé, sans jamais manquer d'aucune provision, et sans parcourir un terrain de plus de huit lieues d'étendue. Ce que je veux consigner ici, c'est que, commandant presque toujours en Saxe, il était parvenu à s'y faire chérir et adorer des habitants, par sa justice, sa bienfaisance, et la discipline qu'il maintenait dans son armée. Quelques faits se présentent à l'appui de ce que je dis. Un noble saxon ne pouvant payer la contribution de guerre à laquelle il était taxé, se tua de désespoir : tout le monde fut frappé du chagrin que le prince en conçut; il pleura ce père de famille, et répéta souvent : « Le malheureux, que ne m'instruisait-il de son » embarras, je l'en aurais sauvé! » La famille ne paya rien. — Le lendemain de la bataille de Rosbach, ce prince, qui y avait été blessé, fut chargé de commander les troupes peu nombreuses que Frédéric laissait sur ce point, et ce fut de cette sorte qu'on lui présenta environ

trois cents officiers français prisonniers. Dès qu'ils parurent devant lui, il s'indigna qu'on leur eût ôté leurs épées, et ordonna qu'on les leur rendît. « Ces messieurs, dit-il, sont gens » d'honneur, et je veux qu'ils soient traités » comme tels. La circonstance d'être prison- » niers de guerre n'est qu'un accident du mé- » tier, qui ne prouve rien contre eux. » Ensuite il fit soigner ceux d'entre eux qui étaient blessés, et les fit traiter comme s'ils avaient été de son armée. Il s'informa des besoins qu'ils pouvaient avoir : il s'en trouva cinquante qui avaient tout perdu, et étaient sans ressource pour le moment. Le prince, qui, à cette époque, était lui-même sans argent, emprunta chez des négociants de Leipsick, ce qu'il fallait pour venir à leur secours, et le leur fit distribuer avant de les faire partir pour Berlin. — Lorsque son armée marchait sur des terrains cultivés, et où la récolte n'était pas encore faite, si un seul soldat faisait un pas hors de la route qui avait été tracée, le capitaine était irrémissiblement mis aux arrêts. Un jour, à l'époque de la moisson, il vit les paysans courir pour sauver leurs blés d'un orage dont on était menacé : à l'instant il fit atteler tous

les chevaux de trait qu'il avait auprès de lui, et les envoya au secours des cultivateurs, d'abord effrayés, et ensuite bien surpris de trouver ce zèle et cette aide chez un général et prince ennemi. C'est par des milliers de faits semblables qu'il était parvenu à se concilier l'estime, la reconnaissance, l'attachement et la vénération des Saxons.

M. de Kalckreuth est resté au service du prince Henri jusque vers 1765, époque où ils se sont brouillés de manière à ne jamais se revoir. Sans doute la cause en fut grave et importante; mais on l'a tenue secrète, et très peu de personnes ont paru en avoir quelque connaissance[1].

[1] Dans la force de l'âge, M. de Kalckreuth était remarqué par sa riche taille, sa superbe figure, son esprit aimable près des femmes, son caractère prononcé avec les hommes, ses connaissances militaires et sa brillante valeur. Honoré durant plusieurs années de l'intime amitié et de l'entière faveur du prince Henri, sa disgrâce produisit une forte sensation. Le public s'en occupa, et les curieux se plurent à en rechercher les causes, qui sont demeurées sous l'ombre du mystère. Chacun s'est permis des conjectures selon sa manière de voir, de penser ou d'être intéressé. Différentes personnes ont prétendu qu'un commerce de galanterie entre la princesse et Kalckreuth, alors premier

Le prince, à cette époque, écrivit au roi, lui rendant un compte bien détaillé des services et des talents de M. de Kalckreuth, et lui demandant pour cet officier un régiment de cavalerie. Le roi accorda tout, et M. de Kalckreuth, nommé commandant d'un régiment en garnison au fond de la Prusse, vint, selon l'usage, à Potsdam recevoir les ordres de sa majesté, avant de se rendre à son poste. Frédéric, en arrivant dans la salle d'audience, lui dit d'un ton sévère : « Je vous ai nommé commandant

aide-de-camp du prince son époux, avait excité de violents orages. On parlait de correspondances surprises, de secrétaires forcés. Une conduite remplie de mesure, de dignité, semble protéger la princesse Henri contre les accusations d'imprudence. D'une autre part, l'esprit, l'usage du monde et le caractère du prince Henri devaient le mettre à l'abri des ridicules qui entachent les maris jaloux. *L'éclat du renvoi de Kalckreuth ne repousse-t-il pas le bruit injurieux à la gloire du prince Henri, que cet officier avait été le véritable instrument de ses triomphes à la guerre, inventé peut-être par l'ignorance et l'envie ?* (Se rappeler le contenu de la précédente note, pag. 158.) Ce bruit trouvait des propagateurs en Prusse. Le maréchal de Kalckreuth s'est, à de si justes titres, acquis une réputation brillante et personnelle, que sans faire des sacrifices pénibles, ou sans craindre le soupçon de jactance, il peut dire la vérité. Pr. Éd.

» de tel régiment : vous connaissez vos devoirs ; » allez, et songez à les bien remplir. » Après ces paroles, aussi dures par elles-mêmes que par le ton avec lequel elles furent dites, il lui tourna le dos et rentra dans son cabinet.

Lorsque le prince Henri et Kaphensk allèrent en Russie, Kalckreuth fut obligé de faire manœuvrer son régiment devant eux. Le prince ne resta à cette manœuvre qu'un instant, pour n'avoir pas à parler au chef ; de sorte que celui-ci n'eut, en quelque sorte, à rendre les honneurs militaires qu'à Kaphensk, son cadet, et qu'il regardait comme son ennemi.

L'article de ce dernier ne sera point aussi sérieux que celui de Kalckreuth. Doué d'une force prodigieuse, ayant de l'esprit, de la franchise, de la bravoure et de la gaieté, homme de plaisir et de bonne société, sa jeunesse tumultueuse a fait citer de lui des aventures singulières et rares dans plus d'un genre, comme déjeuner à Rheinsberg, faire les dix milles qu'il y a de ce château à Berlin, dîner dans cette ville, y répéter les exploits des neveux de Charlemagne, et se retrouver à Rheinsberg pour l'heure du souper ; monter à cheval à un premier étage, où on célébrait une noce, y dan-

ser sur son cheval, et redescendre l'escalier de la même manière; enfoncer des portes très fortes d'un seul coup de poing, etc.

A souper chez madame du Troussel, et me trouvant son voisin, il me cita les vers où Voltaire dit que si l'on veut se damner, il faut au moins le faire pour des péchés aimables... « J'entends, lui répondis-je : si vous allez en » enfer, vous voulez du moins y aller par un » chemin *fleuri*. — Monseigneur, s'écria-t-il, » écoutez l'épigramme de M. Thiebault; » et il répéta ce mot, qui n'avait le caractère d'une épigramme que parcequ'il venait de conclure un marché avec une fort belle actrice, nommée mademoiselle Fleury.

Un autre jour que nous avions soupé chez le prince Frédéric de Brunswick, il dit au grand écuyer, comte de Schafgotsch, qui chancelait au haut de l'escalier que nous avions à descendre pour nous retirer : « Donnez-moi le bras, mon » cher oncle. — M. de Kaphensk, dis-je à ma- » dame du Troussel avec qui je descendais, est » plus exact qu'il ne le pense, lorsqu'il appelle » M. de Schafgotsch son oncle : car il en hé- » ritera les infirmités prématurées. — Kap- » hensk, lui dit cette dame, savez-vous ce que

» M. Thiébault dit de vous? » Et elle lui répéta ma phrase. « Cela peut bien être, » répliqua-t-il à voix basse; « mais je vous jure que je ne les » supporterai pas long-temps. »

Pendant un grand souper qu'il fit à Prague, il plaisanta beaucoup les Bohémiens sur leur patron, saint Jean-Népomucène, qui avait eu la langue coupée, et était mort martyr, pour n'avoir pas voulu révéler la confession de la reine. Vers une heure après minuit, il se retira. Il avait à traverser la ville et le pont de l'Elbe. C'était en hiver : la terre était couverte de neige, le ciel serein, et l'atmosphère agitée par un vent aussi violent que froid.—Quand il approcha du pont, au milieu duquel se trouve la statue du saint, il fut très étonné de voir ce saint lui tirer une langue couleur de sang, et de sept ou huit pouces de long! La première pensée folle qui lui vint, fut que saint Jean-Népomucène à son tour se moquait de lui : mais la même grimace lui fut si constamment répétée; à mesure qu'il approchait, le fait devenait si évidemment incontestable; cette langue était si remuante, qu'il finit par délibérer s'il ne retournerait pas demander un gîte où il avait soupé. Bientôt, cependant, rougissant de cette

faiblesse, il marcha droit au saint, devant lequel il s'arrêta, et vit enfin que c'étaient les bouts d'un ruban rouge, dont on avait fait une cocarde, que le vent agitait ainsi.

Madame du Troussel avait, entre autres faiblesses, celle de se faire dire la bonne aventure, et de la faire dire à toutes les personnes de sa connaissance ; un sorcier, qu'elle nommait *le planétaire*, lui paraissait surtout un homme merveilleux : il ne fallait que lui révéler le jour, le mois, l'année où l'on était né, et spécifier si c'était avant ou après midi. Kaphensk, tout en se moquant du planétaire et de cette dame, ne put éviter de lui donner les renseignements requis. L'écrit remis quelques jours après par ce devin, qui ne se laissait pas voir et ne répondait que par de longues feuilles de papier bien remplies, n'eut rien d'assez piquant pour nous satisfaire : c'est pourquoi nous résolûmes d'y substituer une bonne aventure faite à notre gré. Quand on lui en fit la lecture, il y trouva entre autres évènements merveilleux : 1° qu'il épouserait une femme qui aurait déjà subi d'autres lois ; 2° qu'elle ne lui serait nullement fidèle ; et 3° qu'elle serait la maîtresse au logis et le conduirait comme un

petit garçon. Il répondit, quant au premier point, qu'il ne demandait pas mieux, les novices n'ayant jamais été de son goût ; quant au second, que s'il y avait un Dieu en ce monde, le sort qu'on lui annonçait était une justice due à beaucoup de maris ; et, pour le dernier article, il se retourna vers M. du Troussel et lui dit : « Mon cher ami, je vous en fais mon » compliment de condoléance ; mais pour que » ce point se vérifie, il faut que vous mouriez » et que j'épouse madame, car il n'y a qu'elle » sur la terre qui puisse être maîtresse chez » moi. »

Quelque attaché que M. de Kaphensk fût au prince Henri, il refusa néanmoins de le suivre dans le second voyage que ce prince fit en Russie. « Je ne crois pas, lui dit-il, vous » être assez nécessaire pour reparaître en ce » pays-là sous mon grade de major ; grade qui, » fort honorable chez nous, ne me place guère » à Pétersbourg que dans la catégorie des va- » lets-de-chambre. Je souffre trop d'y voir de » mes camarades chargés de m'annoncer aux » généraux en chef, etc. Je n'ai point oublié » toutes les prévenances qu'on y a eues pour » moi, à cause de votre altesse royale : je me

» rappelle fort bien les bontés de l'impératrice, » qui, par une sorte de distinction, me donnait » son jeu à tenir, et me faisait mille politesses » semblables, pour me dédommager des dés- » agréments de l'étiquette. Mais cette étiquette » subsistait et subsiste encore. Cette impératrice » ne pouvait pas m'admettre à sa table; je n'au- » rais pas même dû être admis dans son cercle; » et voilà ce qu'on ne doit pas aller chercher » si loin, quand on est un peu fier. Ma con- » clusion est qu'un militaire ne doit pas se » montrer là-bas, s'il n'est pas général. »

On conçoit que Kaphensk dépensait beaucoup; mais comme il avait eu peu de fortune et qu'il l'avait bien vite dissipée, le prince venait à son secours, et lui payait de temps en temps ses dettes; il fit plus, il lui acheta la terre de Moesberg, à quelques lieues de Rheinsberg. Cette terre coûta au prince cinquante mille écus de France; Kaphensk y trouva un château suffisant, de quoi vivre, et des chasses. Peu après, il épousa la fille aînée de feu M. Toussaint, ou Panage, l'auteur *des Mœurs*; jeune personne petite, mais spirituelle, fine et gaie, qui avait précédemment épousé un M. Bilger, fils d'un chirurgien de

Berlin, et valet-de-chambre du prince Henri. Comme le jeune Bilger était un assez mauvais sujet, elle divorça, et devint l'épouse de Kaphensk; puis l'engagea à quitter la cour et le service militaire, et à vivre chez lui en cultivateur, du reste assez solitaire, et vraiment subjugué par elle, selon notre prophétie[1]. Au bout de quelques années de retraite, il est mort, jeune encore, d'une fièvre chaude, à Moesberg, et a laissé à sa femme six ou sept enfants, avec lesquels elle est venue vivre à Berlin.

L'homme que nous appelions l'abbé de Francheville était fils aîné de M. Dufresne de Francheville, qui prétendait appartenir à la famille

[1] Mon père n'échappa pas non plus aux prédictions de ce planétaire, et le hasard fit que ces prédictions, demandées à son insu, se vérifièrent. Elles annoncèrent, en effet, qu'il survivrait à un de ses enfants et à sa femme; ma jeune sœur mourut dans l'année, et ma mère quatorze ans avant lui; qu'il vivrait dans un état plus grand qu'un royaume: et l'empire nous sembla un accomplissement de cette prophétie; enfin, qu'il mourrait dans un bâtiment élevé par des mains royales: et il est mort au lycée de Versailles, construit par la reine, femme de Louis XV; lycée dont mon père était proviseur.

Bon THIÉBAULT.

des Dufresne-d'Aguesseau ; du reste, homme savant, connu par plusieurs ouvrages assez considérables, tant sur l'histoire que sur les finances, et d'ailleurs bon et brave homme, que nous aimions tous. Il était le doyen de l'académie, où il avait été reçu à l'époque où il avait quitté la France. C'est chez ce M. de Francheville que Voltaire logeait, lorsqu'il ne voulait pas occuper son appartement au château ; il fut l'éditeur de la première édition du *Siècle de Louis XIV*. Frédéric avait d'abord voulu beaucoup de bien à M. de Francheville; mais cette bonne disposition dura peu et n'eut aucun effet, parcequ'il avait une sorte de bonhomie trop simple pour plaire long-temps à ce monarque, qui, naturellement fin, critique et malin, voulait plus de traits dans la conversation; outre que, par son activité d'esprit, il lui fallait des hommes plus féconds en idées neuves que savants. De plus, cet académicien eut le malheur de faire un assez long poëme sur les vers à soie, ou le *bombix*, poëme que Frédéric jugea trop médiocre pour conserver quelque estime à l'auteur. Francheville avait entrepris ce poëme dans l'espérance de plaire au roi, qui protégeait sin-

gulièrement la culture des vers à soie ; et c'est ce poëme qui le perdit. Enfin, Frédéric lui en voulait de ce que, même dans le temps de ses grandes querelles avec Voltaire, Francheville continua à recevoir et à loger ce dernier chez lui. Du reste, le papa Francheville, ainsi que nous l'appelions, eut toujours des amis qui, par leur estime, cherchèrent à le consoler des dédains du roi. Je citerai en particulier le prince Dolgorouky, qui a été pendant trente-trois ans ministre de Russie à Berlin, et M. le chevalier Mitchel, qui n'a pas moins demeuré dans la même ville, comme ministre d'Angleterre, et qui y est mort. A l'époque où Voltaire arriva à Berlin et logea chez M. de Francheville, le fils aîné de celui-ci achevait ses études. Ce fils était un joli garçon, d'un esprit vif et facile, et d'un caractère honnête et aimable : Voltaire désira l'avoir pour secrétaire, et le père s'empressa de le lui donner. Ainsi le jeune Francheville n'a pas quitté Voltaire durant tout le temps que ce dernier est resté en Prusse. Personne n'a mieux su que lui les anecdotes qui tiennent à cette partie de la vie du premier poëte et philosophe du dernier siècle. Lorsque M. de Voltaire quitta la

Prusse pour revenir en France, le prince royal, l'aîné des frères de Frédéric, et grand-père du roi actuel (1804), s'attacha le jeune Francheville en qualité de secrétaire particulier, ainsi que je l'ai dit précédemment, et ce fut à la mort de ce prince que le même Francheville passa au service du prince Henri.

Ce jeune homme avait pris auprès de Voltaire le goût de la poésie : aussi a-t-il fait quelques petites pièces de société, où l'on retrouvait de l'élégance, de la facilité, de la délicatesse. J'ai vu de lui un conte intitulé *La rose et l'Amour*, dont la lecture me fit plaisir. En faisant des vers, il en inspira le goût à quelques autres personnes, et notamment à une demoiselle, qui, par ses premiers essais, et surtout par un *Songe*, pièce remplie de grâce et de facilité, acquit un commencement de réputation. Cette écolière était la fille d'un M. Stoss, pasteur à deux lieues de Rheinsberg, et fut depuis l'épouse de M. Réclam, pasteur à Berlin. Devenue mère de famille, tous ses amis l'ont vue avec regret négliger un talent qui aurait pu la rendre célèbre. Je me souviens de lui avoir proposé un poëme qui aurait pu fournir des tableaux aussi variés

qu'agréables, *la Pancke*, petite rivière qui a sa source près des eaux minérales de Freinwald, qui de là passe sur la terre et dans les jardins d'un seigneur uniquement adonné aux travaux champêtres ; ensuite arrose et décore les jardins de Schœnhausen, résidence de la reine pendant l'été; après quoi elle va traverser le terrain des invalides près de Berlin, et finit par servir aux décorations et embellissements des fastueux jardins du comte de Reuss, d'où la honte et la douleur l'engagent à se précipiter dans la Sprée.

M. de Francheville fils était de mon âge : il avait passé la première jeunesse, et n'avait point une perspective satisfaisante pour l'avenir. Le prince Henri, qui le sentait bien, lui dit un jour : « Mon cher Francheville, je suis » tourmenté de l'idée que vous seriez dans de » cruels embarras si je venais à mourir; j'ai » cherché le moyen de vous en sauver, et je » n'en ai trouvé qu'un. Vous êtes garçon et » catholique; faites-vous prêtre, cela m'offrira » la possibilité de vous procurer quelque bon » bénéfice en Silésie. » M. de Francheville y consentit; il alla passer un an au séminaire de Breslaw, et en revint avec la prêtrise. Le

prince, enchanté de le revoir, et toujours occupé de son théâtre de Rheinsberg, lui parla de plusieurs rôles de héros, pour lesquels il n'avait que lui. L'abbé répliqua qu'il ne pouvait plus s'en charger, à moins qu'il n'y fût autorisé par une permission de l'évêque : il observa, de plus, qu'il ne pouvait pas décemment demander cette permission lui-même. Il fallut donc que le prince fît écrire à l'évêque par un tiers et en son nom, ce qui lui déplaisait. La permission vint ; mais ce n'était pas là le bénéfice qu'il s'agissait d'obtenir. Le prince, ne sachant quelle voie prendre pour y arriver, imagina enfin un plan heureux, et en conséquence il dit à l'abbé : « Si je demandais pour » vous un bénéfice au roi, il n'aurait peut-être » aucun égard à ma demande; faisons en sorte » que, de lui-même, la pensée lui en vienne ; » pour cela, il faut faire un ouvrage qui lui soit » agréable, et voici celui qui me paraît devoir » plus sûrement produire cet effet. On a publié, » en langue italienne, l'*Histoire des deux der-* » *nières campagnes de Gustave-Adolphe*, qui » sont, sans contredit, ses campagnes les plus » savantes et les plus instructives : faites-en une » traduction française qui soit bien fidèle et

» bien élégante. Cela fera un volume in-4°, que » nous enrichirons des plans les plus convenables, plans que je ferai lever sur les lieux » par mon premier ingénieur. Je suis persuadé » que tout cela fera plaisir à mon frère; et » dès lors votre sort est assuré. » L'ouvrage fut fait et dédié au roi, qui en fut si content, que peu de temps après il nomma l'abbé de Francheville chanoine et curé de Glogaw tout à la fois, ce qui mit cet abbé dans une très belle aisance. Ce fut ainsi que l'art militaire fit, pour la fortune de ce prêtre, ce que n'auraient pas fait tous les sermons du monde. Nous perdîmes donc cet abbé. Je ne l'ai revu qu'une fois depuis, ses fonctions le retenant dans sa paroisse, où il est mort il y a long-temps.

M. Richer de Louvain, bibliothécaire du prince, était loin de valoir de Francheville : ce n'était qu'un bon homme, bien pédant et bien vain, et qui servait de plastron dans cette cour.

La place de lecteur fut ensuite donnée au fils de feu M. Toussaint. Ce fils avait environ seize ans à la mort de son père; et comme il n'avait aucune fortune, non plus que sa mère et ses sœurs, le prince se les attacha tous à différents titres.

Le prince Henri a rarement été bien avec Frédéric, son frère : je les ai vus passer des années entières sans se voir ; et toutes les fois qu'ils se sont raccommodés, c'est toujours le roi qui a fait les avances. « Ils sont aussi fiers » l'un que l'autre, disais-je souvent à mes amis : » si le prince était le roi, je suis sûr que ce se- » rait lui qui ferait les premiers pas, vu que » de la part du maître ce sont toujours des dé- » marches nobles, généreuses, et qui indiquent » de la bonté. Je suis également certain que » Frédéric, au second rang, ferait comme fait » actuellement le prince Henri, parcequ'une » avance de la part d'un subalterne fait tou- » jours soupçonner quelque vue intéressée ou » quelque autre faiblesse. Ainsi je trouve qu'ils » font tous deux ce qu'ils doivent. »

Ce qui rendait les brouilleries si faciles entre eux, c'est qu'indépendamment des causes ou des prétextes qui pouvaient les faire éclater, le prince se ressouvenait trop des arrêts qu'il avait eus avant son mariage : il avait peine d'ailleurs à pardonner à son frère de l'avoir contraint de se marier pour être libre : il n'oubliait pas comment ce frère-roi s'était conduit avec sa famille à l'occasion des démarches

qu'elle fit, durant la guerre de sept ans, pour l'engager à faire la paix; et comment, à cette occasion, il avait traité le prince de Prusse, l'aîné de ses frères. De ces diverses causes il résultait chez le prince peu de disposition à l'indulgence envers le roi. Avant les voyages du premier en Russie, ils furent deux ans sans se voir, parceque Frédéric lui avait dit dans la conversation : « Mon cher, vous n'entendez pas » cela! » Mot auquel le prince tourna le dos, et s'en alla, en répliquant : « Je suis d'âge à en- » tendre ce que je dis. » Un jour, à propos de ce fait, je dis au prince, que ce mot, très fa- milier au roi, n'était qu'un tic insignifiant, et il me répondit avec vivacité : « Je ne veux pas » qu'il ait des tics malhonnêtes envers moi. » On voit en ceci l'aigreur et la fierté. D'ailleurs, ils n'avaient pas l'un et l'autre les mêmes prin- cipes de politique. Le prince aimait et estimait les Français : il regardait la France comme la première et la plus sûre alliée de la Prusse : il a toujours désiré une étroite alliance entre elle et son pays, et il aurait été heureux de pouvoir contribuer à la former; au lieu que Frédéric pensait que les Français, destinés à devenir les alliés de ses successeurs, lorsque

son royaume serait suffisamment arrondi, ne pouvaient qu'être ses ennemis, tant qu'il aurait à faire des conquêtes. Du reste, l'un n'était pas moins dévoué à l'état que l'autre.

Ce fut par des vues politiques très importantes et très secrètes alors, que le prince fit deux fois le voyage de Saint-Pétersbourg : son but était d'obtenir, pour la Prusse, la Poméranie suédoise, contre un équivalent en Finlande; le Mecklenbourg, contre la Westphalie et la Gueldre; l'échange de la Lusace contre Anspach et Bareith; la petite partie de la Bohême qui est à la droite de l'Elbe, contre une partie de la Pologne; et enfin les villes de Dantzick, Thorn et Elbing avec leur territoire. On voit que le premier partage de la Pologne a été de son invention : mais il ne voulait pas anéantir ce royaume; aussi a-t-il hautement blâmé le dernier, et même le second partage qui en a été fait. Je lui contais un jour, en riant, le partage que j'avais imaginé devoir se faire de l'Europe, pour établir la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre; partage dont l'objet direct était de donner à chaque nation des limites naturelles difficiles et inutiles à franchir, comme à la France, les deux mers, le Rhin,

les Alpes et les Pyrénées; à la Prusse, la Wistule et l'Elbe, depuis les monts Krapacks et les montagnes de la Bohême, jusqu'à la mer, etc. Il m'arrêta pour m'observer que j'avais raison d'aller jusqu'à la mer, mais que les montagnes de Bohême n'étant pas un assez grand obstacle du côté de la Lusace et de la Silésie, il fallait partager ce royaume, et le couper, en remontant la rive droite de l'Elbe jusqu'à sa source. Son idée était alors qu'il aurait fallu, en faveur de la maison de Mecklenbourg, ériger la Westphalie en électorat.

Les raisons politiques pour lesquelles il ne voulait pas l'anéantissement total de la Pologne lui avaient fait concevoir un plan d'après lequel il était persuadé qu'il aurait mis ce pays en état d'opposer une digue respectable à la Russie, à la Turquie et à l'Autriche, en cas de besoin. Il voyait donc dans la Pologne un très utile allié de la Prusse, de la Suède et du Danemarck. Tels sont les motifs secrets pour lesquels il n'a jamais pardonné à son frère d'avoir empêché sa nomination au trône polonais, et à son neveu d'avoir fait le dernier partage de ce pays. Avait-il tort? grande question que l'avenir seul résoudra.

Ces dispositions réciproques des deux frères étaient cause que le roi a toujours rangé dans la classe des gens voués à une véritable disgrâce ceux qui étaient attachés à son frère, ou qui cherchaient à l'approcher : il les regardait comme des personnes disposées à mal parler de lui. Il n'a généralement fait pour chacun d'eux que le moins qu'il a pu. C'est pour cela que je n'ai jamais voulu aller à Rheinsberg, quoique le prince ait eu la bonté de me le proposer plusieurs fois. J'alléguais pour excuse le peu d'amitié du général Buddenbrock, la nécessité où je serais de demander un congé à ce général, et la crainte que j'avais d'un refus ; mais c'est qu'au fond je ne voulais pas me rendre suspect au roi, dont les bontés étaient encore plus précieuses pour moi que celles d'un prince que néanmoins je respectais infiniment.

J'ai dit que le prince Henri était très fier : mais cette fierté était plus philosophique que vaniteuse ; elle tenait à l'estime qu'il voulait avoir le droit de concevoir de lui-même : aussi ne se manifestait-elle qu'envers son frère, ou envers ceux qui auraient paru lui manquer. Dans la société, c'était l'homme le plus poli, le plus attentif, le plus simple, le plus uni et

le plus indulgent. Rien n'était naturel comme le ton de sa conversation ; et il était impossible qu'on ne fût pas à son aise avec lui. A cet égard, il ne ressemblait point à son frère : le roi était vif, gai et fécond en saillies ou en épigrammes ; au lieu que le prince avait ce qu'on peut appeler l'*esprit raisonneur*, souvent sérieux, et toujours suivi et de bonne foi. Je dois lui rendre cette justice, que jamais je ne l'ai vu donner un sophisme pour une bonne raison, ni entendre une mauvaise raison sans en démêler et en repousser le sophisme : j'ajouterai qu'il est peut-être le seul grand seigneur qui ait mérité de ma part ce témoignage, infiniment plus rare qu'on ne pense. Un soir, à souper, mon collègue Borelly parut très scandalisé de ce que le baron de Poëllnitz, qui certes n'était pas alors plus chrétien qu'il ne l'avait été toute sa vie, venait de faire publiquement ses pâques. Cette action paraissait à Borelly le comble de l'hypocrisie et de la bassesse, lorsqu'elle n'était pas d'accord avec les sentiments. « Mon cher, lui répondit le prince Henri, » je suis persuadé que vous avez raison en ce » qui concerne personnellement le baron. Mais » considérons les choses sous un point de vue

» général, et supposons qu'il s'agisse d'un tout
» autre homme. Si, par exemple, cet homme,
» ne croyant absolument point à la religion, est
» persuadé qu'en se déterminant à faire la dé-
» marche dont vous parlez, il édifiera le public,
» consolera les esprits faibles, et fera une œuvre
» utile et édifiante, et que ce soit d'après ces
» considérations qu'il se prête à cette sorte de
» cérémonie, je vous déclare que je ne verrai
» dans sa conduite qu'un juste motif de l'esti-
» mer. Je sais que ceci ne ressemble point au
» baron, qui ne peut avoir eu d'autre mobile
» qu'un véritable persiflage ou une odieuse
» hypocrisie : mais vous conviendrez qu'en le
» blâmant, nous aurions tort de nous exprimer
» d'une manière trop générale. »

Le prince ayant ouï parler de deux belles statues, ou plutôt de deux groupes que Tassaert venait d'achever, l'un Deucalion et Pyrrha, pour M. l'abbé Terrai, et l'autre, le sacrifice des flèches de l'Amour sur l'autel de l'Amitié, pour Monsieur, frère de Louis XVI, vint à l'atelier du sculpteur pour voir ces deux morceaux, qu'il admira beaucoup. M. Tassaert, cet habile artiste, de qui M. de Launay avait coutume de dire, « Le brave père

» Tassaert, qui manie la pensée comme le » marbre, à grands coups de maillet, et qui » dit toujours de bonnes choses, comme il » fait toujours de belles statues; » M. Tassaert, dis-je, ne put s'empêcher de se plaindre du roi. « Monseigneur, dit-il au prince, j'ai fait, » avant de quitter Paris, mon marché par écrit » avec *M. votre frère*. Dans ce marché, *M. votre* » *frère* s'est engagé à me fournir un atelier tout » monté. Depuis mon arrivée, il m'a marqué » de le garnir moi-même, et qu'il m'en rem- » bourserait les frais; et ne voilà-t-il pas que » *M. votre frère* me renvoie aujourd'hui le mé- » moire que j'ai fourni d'après ses ordres, et » qu'il me dit que c'est *un mémoire d'apothi-* » *caire !* Vous voyez pourtant, monseigneur, » qu'il n'y a dans mon atelier que ce qu'il faut. » Mais *M. votre frère* a une singulière façon de » payer les gens! » Le prince s'amusa beaucoup de cette complainte : il pria Tassaert de lui refaire ses deux groupes pour un appartement, et sur trois à quatre pieds de haut : il lui demanda quel en serait le prix, et lui déclara bien positivement qu'il le paierait sur-le-champ, sans aucune sorte de chicane, et qu'en un mot il ne ferait pas comme *M. son frère*.

Quand M. de Launay m'eut donné, dans l'administration des accises, la place de directeur des fournitures, impressions, etc., place où j'avais entre autres à faire imprimer par an pour plus de deux cent mille francs, sans compter les ouvriers, les graveurs ou autres gens d'art que j'employais, M. du Troussel alla à Spandaw, pour l'annoncer, comme une bonne nouvelle, au prince Henri, qui y était à exercer son régiment. « Je suis bien aise, répondit le prince, » que M. Thiébault ait ce degré d'aisance de » plus : mais je voudrais que cela lui vînt d'autre » source que de celle des finances. — Je le » crois bien, reprit M. du Troussel ; il le vou- » drait aussi, mais dans ce pays c'est une chose » à peu près impossible. — Eh bien, nous n'en » aimerons pas moins M. Thiébault, que j'es- » time beaucoup, et qui est père de famille ; » mais je ne lui parlerai point de cette nouvelle » place. » Le prince se conduisit à cet égard envers moi comme Frédéric, qui sut très bien ce qui s'était fait, mais ne parut jamais en être instruit. « Il faut, me disaient mes amis à cette » occasion, que le roi vous aime bien pour en » agir ainsi, lui qui ne veut pas qu'on cumule » plusieurs emplois. » Un historien a dit que

cette place ne m'avait été donnée que pour corriger les écrits que les régisseurs adressaient au roi. Jamais ces messieurs ne m'ont consulté sur aucun de leurs écrits ; un jour seulement le roi m'annonça que son administrateur-général, ayant une pièce importante à rédiger et à faire insérer dans les papiers publics, me la communiquerait, ainsi que lui-même l'avait recommandé. Je fis part de cette annonce à l'administrateur, qui oublia de me montrer cet écrit, et à qui je n'en parlai plus.

Le prince Henri conservait une franche et sincère amitié à ceux avec qui il avait été lié étant jeune. Madame du Troussel était du nombre : elle avait été en pension à Berlin, dans le temps que M. de Creutzen, son oncle, était gouverneur des princes Henri et Ferdinand, lesquels étaient à peu près de son âge. Au sortir de sa pension, et à treize ans, elle avait été dame d'honneur de la reine mère : ainsi ses liaisons avec les princes dataient presque de l'enfance des uns et des autres. Étant devenue, par son second mariage, épouse de M. du Troussel, colonel d'artillerie fort estimé de la cour ainsi que de l'armée, elle obtint du prince Henri qu'il vien-

drait souper chez elle, le premier jour qu'il aurait de libre après son jour de naissance. « Je sais, lui dit-il, que M. et madame Thié-» bault forment votre société ordinaire : donnez-» les-moi pour compagnie ; je n'en veux pas » davantage. J'aurai avec moi Kaphensk : cela » et votre famille nous suffira. Joignez-y en-» core, si vous le voulez, mon neveu le prince » Frédéric de Brunswick que vous voyez sou-» vent, et votre ancienne connaissance le grand » écuyer comte de Schafgotsch; mais pas une » âme de plus. — Monseigneur, je vous de-» mande bien pardon; mais il faut que j'ob-» tienne de votre altesse royale la permission » d'y joindre encore deux femmes de la cour, » trompettes nécessaires pour convaincre tout » le monde que ce souper ne tient à aucune » intrigue ; et je vous proposerai madame de » Werels que vous estimez beaucoup, et la » bonne et toute bavarde demoiselle de Knese-» beck. — Je le veux bien, » répliqua le prince en riant.

En 1772, on désira que je fisse quelques vers pour célébrer le jour de naissance du prince. Il m'en coûta de me remettre à courir après la rime, mais je ne pouvais le refuser.

Quand le prince fut arrivé et qu'on lui présenta le thé, selon l'usage du pays, on plaça sur le cabaret, en avant de la tasse, un bouquet auquel était attaché un papier contenant un compliment en vers. Lorsque ensuite on lui offrit à tirer une carte pour le jeu, il trouva un autre compliment sur sa carte. Il en trouva encore un sous sa serviette en se mettant à table. Enfin, vers le dessert, madame du Troussel lui ayant vanté la voix de ma femme, qui, en effet, était une des plus agréables que l'on pût entendre, il témoigna combien elle lui ferait de plaisir si elle pouvait chanter sans en être incommodée; et ce furent encore des vers à sa louange qu'elle chanta. « Eh » bien, dit-il, vous m'avez attrapé durant toute » la soirée : cela est très joli de votre part, et je » ne puis que vous en remercier. » Il loua beaucoup la voix de ma femme, qui chanta encore quelques ariettes, après lui avoir promis qu'il n'y aurait plus d'attrapes.

L'année suivante, il fallut se faire un autre plan; mais une chose m'embarrassait, en ce que M. du Troussel, craignant de déplaire au roi, ne voulait chez lui ni théâtre ni aucune sorte d'apprêt. Ce fut pour me conformer à

ses vues que je ne demandai que l'apparence d'un cabinet d'homme de lettres, au fond d'une très grande salle qui suivait le salon. La pièce que je fis, intitulée *le Projet*, fut exécutée après qu'on eut pris le thé. J'y présentais une dame venant, de la part de sa société, demander à un auteur une sorte de fête pour un grand prince : l'auteur propose des dieux ; la dame n'en veut point, parceque c'est un moyen usé. L'auteur propose des divinités toutes neuves, et fait paraître l'Illusion et la Réalité, la Gazette et la Loterie, qui toutes célèbrent le prince à leur manière. Le Goût vient applaudir à leurs éloges, et terminer la pièce. « Vous êtes le premier, me dit ensuite » le prince, qui m'ayez loué en face sans me » faire rougir ; c'est une délicatesse dont je vous » sais bon gré. » C'est que je ne l'avais nommé nulle part. Il ajouta : « Mais vous êtes trop » sévère envers l'Illusion ; elle a bien son mé- » rite, et la Réalité est bien pauvre à côté » d'elle. »

Le lendemain de cette petite fête, on apporta à ma femme une tabatière en or très élégante, et remplie de bonbons, au-dessus desquels était un papier contenant quatre vers, où le

prince lui disait que, pour ménager et conserver sa belle voix, il fallait, dans ce climat si rude, faire souvent usage de ces bonbons. Elle y répondit sur les mêmes rimes.

Pour l'année 1774, j'avais formé un plan que je n'exécutai pas, parceque, dans le temps que je m'en occupais, madame du Troussel conçut l'idée de mettre en scène un jeune homme auquel elle désirait que les princes s'intéressassent : je donnai d'autant plus vite mon assentiment à cette idée, que cela me débarrassait d'un genre d'ouvrage que je n'aimais pas, et que, dès cette époque, je formais le dessein de me retirer d'une maison où, comme je dirai ailleurs, je prévoyais ne plus devoir aller long-temps.

On donna donc aux princes Henri et Frédéric de Brunswick une petite fête intitulée *le Bouquet*, bouquet malheureusement stérile pour l'auteur. J'ai été quitte depuis de cette sorte de corvée, qui me donnait plus de soucis que je n'en voulais avoir. En effet, ce fut à dater de cette époque, et peu à peu, que deux ans environ de refroidissements successifs amenèrent enfin une brouillerie complète entre madame du Troussel, et même ensuite entre le prince

Henri et moi. Je ne fis aucune sorte de démarche auprès du prince, ni par moi ni par aucune autre personne. Tout se réduisit à deux points : je n'allai plus à son palais, et il ne me vint plus d'invitation de lui. Je fus plus surpris qu'affligé de ce que le prince paraissait ainsi me condamner sans m'entendre. Du reste, sa conduite envers moi fut remarquable, en ce qu'il continuait de me saluer amicalement quand je le rencontrais, et en ce que jamais il n'a dit un mot contre moi. J'ai eu à Berlin à lui parler en deux rencontres, et à chaque fois il s'est montré tel qu'il avait été auparavant.

La première de ces entrevues eut lieu en 1776. « J'ai appris, me dit-il, que vous allez » faire un voyage à Lyon. Vous irez sans doute » à Ferney, voir le patriarche de la littérature; » et en ce cas je vous donnerai un paquet que » je vous prierai de remettre de ma part à M. de » Voltaire. » J'avais prévu que, de part ou d'autre, on pourrait me donner de pareilles commissions, et je m'étais décidé à ne point aller à Ferney, à cause du danger dont m'avait prévenu M. Sulzer. « Si vous voyez M. de Vol» taire dans un de ses moments de belle humeur,

» m'avait-il dit, il ne vous parlera qu'avec éloge » du roi, de sa famille et du pays; et vous pouvez être sûr qu'en vous quittant il se dira » en lui-même : *Cet homme va répéter ce qu'il* » *a entendu; de sorte que je n'ai qu'à augmen-* » *ter son crédit pour qu'on le croie plus sûre-* » *ment.* Ainsi il écrira à Berlin qu'il vous a vu, » et dira beaucoup de bien de vous. Si, au contraire, vous arrivez dans un de ses moments » de mauvaise humeur, il se déchaînera contre » le roi; et après votre départ, dans l'inquiétude qu'il en aura, et pour détruire l'effet de » ce que vous pourriez raconter, il vous déchirera, ou vous couvrira de ridicules dans des » lettres qui arriveront avant vous. » C'est pour cette considération que deux ans auparavant, Sulzer, qui avait tant vécu avec Voltaire à Berlin, s'était donné un nom supposé, et n'avait pas voulu entrer au château lorsqu'il avait passé par Ferney. Le parti pris par M. Sulzer m'avait paru le plus sage; et c'est ce qui me fit répondre au prince que s'il m'honorait de quelque commission je mettrais le plus grand zèle à m'en acquitter; mais que n'ayant qu'un temps assez court à passer à Lyon, chez un oncle déjà âgé, qui pourtant était encore

très vif, je ne pouvais pas perdre deux ou trois jours que cet oncle ne me pardonnerait pas de lui avoir dérobés; qu'il fallait que j'allasse droit à Lyon, et qu'en revenant à Berlin, je serais obligé de passer par Paris; que de cette sorte je ne pourrais avoir la satisfaction de voir M. de Voltaire dans ce voyage, ce qui me causait de très grands regrets. Il résulta de cet exposé que le prince garda son paquet ou l'envoya par un autre.

Après la guerre de la succession de Bavière, le prince eut une maladie grave qui l'arrêta assez long-temps à Leipsick. Lorsqu'enfin il rentra à Berlin, il se trouva que le roi y était, et m'avait fait appeler pour le soir. J'étais dans la première grande salle à attendre, lorsque ce prince, que je croyais en Saxe, sortit de l'appartement de son frère. J'oserai dire la vérité : il parut plus embarrassé que moi. Je m'approchai de lui, et lui dis que c'était une occasion bien précieuse que celle que la fortune me procurait, de lui témoigner combien j'avais de joie du rétablissement de sa santé et de son heureux retour, après deux campagnes aussi glorieuses pour la Prusse, le roi, et son altesse royale. Il me prit et me serra la

main, me remercia, et me dit qu'il espérait qu'au premier jour nous dînerions ensemble. Ce dîner n'est pas venu, et à la fin de 1784 je suis rentré en France sans avoir eu l'honneur de le revoir.

Lorsque lui-même vint à Paris, quelques années après, je crus qu'il était de mon devoir d'aller me présenter chez lui. J'y allai, et j'en fus reçu avec autant d'aisance, d'honnêteté et de bienveillance que si jamais il n'eût été refroidi à mon égard; et plusieurs fois je l'ai revu pendant son séjour à Paris. Il est même arrivé depuis que c'est à moi qu'il a adressé des engagements signés de lui, pour quelques personnes qu'il voulait avoir pour son théâtre; c'est à moi aussi que, dans une occasion semblable, il adressa M. de Lafayette, qui à Rheinsberg lui avait promis de s'employer pour hâter un de ces engagements.

Je me trouvais chez lui, rue et hôtel de l'Université, avec mon ancien collègue et ami M. Bitaubé, à l'époque où l'on venait de mettre en vente l'*Histoire secrète* du comte de Mirabeau, ouvrage où ce prince est si maltraité. « Je vais, » me dit-il à ce sujet, vous raconter comment j'ai » encouru la disgrâce de M. de Mirabeau.... Vous

» aviez déjà dû vous apercevoir, avant votre » départ de Berlin, que mon frère déclinait » réellement : ce déclin est toujours devenu plus » sensible ; et enfin je me suis convaincu que » nous allions perdre un homme prépondérant » dans la balance de l'Europe. J'ai pensé que » sa mort pourrait donner lieu à diverses in- » trigues fort dangereuses, surtout à Berlin. » J'ai cru que la France seule pourrait les pré- » venir ou les déjouer ; mais le brave et digne » comte d'Esterno ne me paraissait avoir ni assez » de caractère, ni assez d'activité pour une cir- » constance semblable ; et, malgré mon estime » et mon attachement pour lui, j'écrivis à » quelques amis en France qu'il serait impor- » tant d'envoyer un homme qui, dans un mo- » ment critique, pût déployer ou plus de res- » sources, ou plus d'énergie. Ma lettre passa » du conseil à M. de Calonne, et M. de Calonne » fit nommer M. de Mirabeau, qui me fut parti- » culièrement adressé, et eut défense de ne rien » faire que de concert avec moi. Je connaissais » les talents de M. de Mirabeau, mais je con- » naissais aussi sa moralité. Ce choix ne me plut » pas, et je résolus de ne point m'exposer à » ses indiscrétions. Il venait me voir autant

» qu'il le pouvait, et je ne le recevais que poli-
» ment : il m'envoyait ses nouvelles avec des
» billets très galants, et je les lui faisais repor-
» ter avec des compliments, mais sans billet;
» il n'a jamais pu avoir ni ma signature, ni un
» mot de ma main. Il a beaucoup trop d'esprit
» pour ne s'être pas aperçu qu'il n'avait pas ma
» confiance; et moi, de mon côté, j'étais trop
» attentif à toutes ses démarches pour ne pas
» être assuré qu'il avait surtout à cœur d'ob-
» tenir quelques lettres ou billets de ma part,
» quoique j'ignorasse l'usage qu'il projetait d'en
» faire ; et c'est pour avoir échoué dans ce des-
» sein qu'il s'est livré à une si violente colère
» contre moi, et qu'il m'a si maltraité dans son
» *Histoire secrète.* » En effet, le comte de Mirabeau, qui avait dit du prince royal neveu de Frédéric, *ma hure l'embarrasse et l'interdit*, avait imprimé sur le compte du prince Henri, *petits moyens, petits conseils, petites passions, petites vues..... haut comme un parvenu, vaniteux comme un homme qui n'aurait aucun droit à la considération*, etc. Le marquis de Luchet, alors attaché à ce prince, était entré ce même matin avec l'air troublé, avait annoncé la mise en vente de cette *His-*

toire secrète, et prévenu que cet ouvrage contenait des articles insolents contre son altesse royale. Le prince, supérieur à de semblables attaques, avait répondu au marquis, avec le calme d'un philosophe: « Pourquoi s'en affliger! Je suis heureusement ou malheureusement né dans un rang qui me dévoue tout » entier à la vérité historique. Si ce que M. de » Mirabeau dit de moi est vrai, il ne fait que » devancer l'histoire d'un jour, et il n'y a pas » là de quoi se fâcher: si ce qu'il dit est faux, » je ne dois pas m'en mettre en peine, l'histoire » me vengera. Faites-moi le plaisir d'envoyer » acheter seize exemplaires de cet ouvrage, » et qu'on me les apporte de suite. » Quand ces exemplaires lui furent remis, il en garda un pour le lire, et partit avec les quinze autres, qu'il alla distribuer à ses amis, en leur disant: « Voilà un ouvrage où je suis fort maltraité: » faites-moi le plaisir de le lire, et de bien examiner si je ressemble au portrait qu'on y fait » de moi. » Le lendemain, entrant dans les appartements du roi à Versailles, il rencontra M. de Ségnier, avocat-général, qui lui dit en lui en montrant un exemplaire: « Voilà un » criminel à qui je viens de recevoir ordre de

» faire faire le procès. — Je suis bien reconnais-
» sant et fâché de la sollicitude qu'on daigne
» avoir à ce sujet, répondit le prince : mais
» n'est-ce pas faire au coupable plus d'honneur
» qu'il ne mérite ? » Je ne pense pas qu'on pût mieux réfuter Mirabeau, et lui prouver que le prince Henri n'était pas si petit.

Je ne dois pas oublier d'observer combien l'on était à son aise à la table de ce prince : les domestiques ne se présentaient point qu'on ne sonnât pour les faire entrer ; et dès qu'ils avaient fait le service qu'on avait à leur demander, tous disparaissaient ; de sorte qu'on n'avait à craindre ni espionnage, ni propos. Les meubles qu'on appelle *servantes*, et qui se trouvaient aux deux bouts de la table, suppléaient à tout, grâce à l'extrême attention et politesse des cavaliers et aides-de-camp qui les avaient à leur portée. Aussi peut-on dire que la conversation n'était nulle part moins gênée que chez lui.... « Monseigneur, » lui dit un jour M. Formey au moment du dessert, « il fut un » temps (et puis-je l'oublier ?) où votre altesse » royale daignait se souvenir que je suis Cham- » penois d'origine. — Ah ! l'on a oublié le vin » de Champagne. Sonnez, messieurs, et qu'on

» en apporte. M. Formey, je vous demande par-
» don de cette distraction. »

Je ne sais à quel propos on parla un jour de l'esprit de domination, si ordinaire chez les prêtres en général : je dis que cela était d'autant plus facile à concevoir, qu'accoutumés à parler au nom de la Divinité, il leur semble qu'on ne puisse leur résister sans se révolter contre le ciel. « Cela est vrai chez les » prêtres catholiques, dit M. de Gualtiéry : » mais on ne trouve point cette maladie chez » nos prêtres protestants. — Je ne saurais être » de votre avis, reprit le prince : si, dans notre » pays, les prêtres protestants sont plus rete- » nus, c'est parcequ'ils savent bien qu'il ne ga- » gneraient rien, et qu'ils risqueraient tout à » montrer plus d'ambition; aussi voyez-vous » que chez nous les prêtres catholiques sont » aussi modestes que les autres; mais si le gou- » vernement les surveillait avec moins d'atten- » tion et de fermeté, tous seraient bientôt très » différents de ce qu'ils vous paraissent. Jugez- » en par MM. Sack et Spalding, qui sont prédi- » cateurs de la cour. Nierez-vous que, malgré la » sévérité de nos lois, l'orgueil et l'esprit de do- » mination ne se manifestent jusque dans leur

» maintien et leurs regards? Nous ne convien-
» drons donc nullement de votre distinction,
» à moins que vous ne la restreigniez aux belles
» âmes, que l'on peut rencontrer partout, mais
» qui partout sont très rares. »

Depuis son dernier voyage en France, j'ai pris la liberté de lui envoyer les ouvrages que j'ai fait imprimer, et j'en ai toujours reçu les réponses les plus flatteuses. Mon fils lui a également adressé son *Manuel des adjudants-généraux* et son *Blocus de Gênes*, et le prince, en lui répondant, l'a chargé de m'assurer de son estime : mais on voit en même temps dans ces dernières lettres combien il était attaché à la France[1]...

[1] Relativement au premier de ces deux ouvrages, il me marqua :

Rheinsberg, ce jeudi 27 février 1800.

Monsieur, je ne puis trop vous remercier de l'ouvrage que vous avez bien voulu m'adresser. Sa clarté et sa brièveté le rendent livre élémentaire, pour cette partie de l'art militaire, qui ne peut être assez étudiée.

Il appartenait aux Français de donner des principes et de perfectionner sous tous les points un art qu'ils ont cultivé avec de si brillants succès. C'est toujours avec le plus vif intérêt que j'ai suivi les armées françaises au milieu des travaux de leurs campagnes. Leur valeur, la ma-

Le prince Henri a passé les derniers temps de sa vie dans le sein du repos et des muses ; il a concentré, pour ainsi dire, son âme dans deux objets, la bienfaisance et la philosophie. Il a fait tout le bien qu'il a pu à un grand nombre de Français émigrés ou autres; et il s'est vu vieillir et mourir sans pusillanimité, sans fluctuation et sans faiblesse. On a diversement jugé ce qui a été connu de son testa-

nière glorieuse dont elles ont exécuté les opérations les plus difficiles, enduré les plus grandes fatigues, leur assurent l'estime et l'admiration de tous les êtres pensants.

M. votre père trouve ici une nouvelle assurance de l'estime que je lui ai vouée. Son ouvrage (*De l'Esprit public*) fait également honneur à son esprit et à son cœur.

Je suis, avec les sentiments distingués qui vous sont dus,

Votre très affectionné, HENRI.

Relativement au second il m'écrivit :

Berlin, ce samedi 28 février 1801.

Monsieur, j'ai reçu avec reconnaissance le livre que vous m'avez adressé. L'intérêt sincère que je n'ai cessé de prendre à la France et à ses braves défenseurs me rendait digne de votre souvenir. J'ai lu avec attendrissement et enthousiasme le tableau des maux endurés par la valeureuse armée d'Italie. Que ne puis-je connaître et témoigner personnellement à tous les héros qui la composaient la reconnaissance que leur doit tout ami de l'hu-

ment : pour moi, je n'y ai retrouvé que lui. Il a parlé en mourant comme il avait pensé toute sa vie. S'il est entré dans quelques détails, c'est que son esprit a toujours été tourné vers le raisonnement ; il n'a fait que suivre avec simplicité et franchise sa pente naturelle ; il n'y a eu en cela ni vanité, ni prétention : tout ce que l'on peut y voir, c'est le désir d'être encore utile en donnant un bel exemple, et en

manité. C'est à leurs souffrances, à leur patience héroïque, à leur patriotisme au-dessus de tout éloge, que la France doit ses nouveaux triomphes et ses succès, que l'Europe doit la fin d'une guerre si désastreuse. Le général Massena, plus heureux que Léonidas, a deux fois défendu et sauvé sa patrie. La Suisse et la Ligurie ont été alternativement le théâtre de sa fortune et de son patriotisme. Deux fois il a arrêté, avec des forces inférieures, les nombreuses armées ennemies, qui, fières de leur supériorité, ne comptaient que sur la victoire. La France ne peut jamais oublier son dévouement : les hommes éclairés de tous les pays rendent à ses talents l'hommage qu'ils méritent. Quoi que je n'aie pas le plaisir de vous connaître personnellement, la modestie avec laquelle vous avez rédigé l'histoire d'évènements auxquels vous avez pris une part active ne peut qu'ajouter à la bonne opinion que j'ai de vos talents.

Je suis, avec les sentiments d'estime qui vous sont dus,

Votre affectionné, HENRI.

disant ce qu'il pensait être vrai. Il avait encore l'espérance de contribuer au bien, et la persuasion que les hommes méritaient ou mériteraient que l'on fût ainsi disposé en leur faveur. On lui a reproché de n'avoir fait aucune mention de la princesse Henri dans son testament. Il ne me convient pas de prononcer sur la cause du refroidissement qui a eu lieu entre eux depuis 1765 : le prince a cru avoir un motif suffisant pour rompre, et il l'a fait conformément à son caractère. A-t-il eu raison? il faudrait ne l'avoir jamais vu pour penser qu'il eût cru et voulu avoir tort. Mais il peut avoir été trompé : j'ai observé que ceux qui étaient le plus attachés à ce prince, je parle surtout de ceux qui avaient plus d'honnêteté dans les sentiments que de politique, comme l'abbé de Francheville et plusieurs autres, ne manquaient aucune occasion, ne négligeaient aucun moyen, de témoigner publiquement et en particulier leur dévouement et leur respect à cette princesse ; et le prince ne les en aimait pas moins.

On m'a demandé cent fois lequel m'avait paru l'emporter sur l'autre, de Frédéric ou du prince Henri, par toutes les qualités qui con-

stituent le grand homme. Il est hors de doute qu'ils ont été tous les deux de ce petit nombre d'hommes rares qui méritent le plus de servir de modèles, et qui pourtant ont le moins d'imitateurs, mais jamais deux hommes ne se sont moins ressemblé.

Frédéric étoit constitué d'une manière plus robuste, et c'est celui qui a le moins vécu[1]. La physionomie de tous les deux était très marquée et bien caractéristique; mais le roi avait une très belle tête, ce qui n'empêchait pas sa physionomie d'être dure quand il le voulait; et le prince, qui était bien éloigné d'être beau, ne tardait jamais à paraître très aimable. Personne peut-être n'avait les yeux plus vifs et plus spirituels, et le regard plus pénétrant et plus agréable que le premier, chez qui pourtant le coup d'œil devenait si facilement terrible et foudroyant: le second avait des yeux presque déplacés, et durs au premier aspect, et néanmoins on ne l'avait pas entendu deux minutes, que l'on oubliait entièrement ce défaut. Le frère aîné avait l'esprit facile, sémil-

[1] Le roi a vécu soixante-quinze ans, et le prince soixante-dix-sept.

lant, plein de saillies et d'épigrammes, naturellement porté à la gaieté et au persiflage, mais pénétrant, et pour ainsi dire prophétique, ayant ce degré de finesse qui circonvient les autres, et qui tient à la ruse ; le prince Henri avait l'esprit sérieux sans lourdeur, raisonneur sans pédantisme, sévère sans méchanceté, délicat et subtil sans fausseté, droit et juste sans rudesse. La finesse chez lui était de la prudence, et se bornait à découvrir celle d'autrui pour y échapper. Tout homme bon observateur aurait été enchanté d'approcher et d'entendre quelquefois le roi ; il l'aurait admiré : tout homme honnête et sensible aurait voulu vivre avec le prince ; il l'aurait aimé. Celui-là jetait dans la société l'agrément avec une sorte de profusion ; celui-ci ne manquait jamais d'y porter les attentions les plus délicates et les prévenances les plus obligeantes. Tous les deux étaient plus qu'instruits ; ils étaient savants : tous les deux avaient également la profondeur, l'étendue et la fécondité du génie. Ils ont fait tous deux de grandes choses dans la guerre et dans la politique ; mais l'un comme par inspiration, et l'autre avec réflexion et calcul : aussi est-

il arrivé que celui-là a fait des fautes, mais a beaucoup plus fait de choses; et que celui-ci, qui pourtant a beaucoup fait, n'a point eu de fautes à se reprocher. Quant aux défauts, on pourrait surtout reprocher au roi trop de méfiance, et au prince trop de confiance. Je ne parle pas de la discrétion : le roi a quelquefois dévoilé ses opinions politiques par passion, le prince n'a jamais été indiscret que pour ce qui le concernait personnellement; parceque le premier était plus naturellement vif, et le second était plus naturellement franc. Tous les deux étaient très fiers en de certaines occasions; c'est-à-dire, le roi, quand il pensait qu'on voulait lui manquer, et le prince, quand il jugeait qu'on lui avait manqué. Sous le rapport des opérations militaires, le roi était hardi par caractère, et le prince par principes; tandis que, d'autre part, celui-là était indulgent et bon par système, et celui-ci par caractère. Je comparerais Frédéric à Annibal pour la ruse et à Condé pour la valeur, et le prince Henri à Turenne et à Gustave-Adolphe. Tous deux se partageaient, pour ainsi dire, Alexandre et César.

LE PRINCE FERDINAND,

TROISIÈME FRÈRE DE FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

Le prince Ferdinand, le plus jeune des fils de Guillaume Ier, a aussi été celui dont la santé a paru toujours la plus chancelante : il a cependant fait, comme les autres, les pénibles campagnes de la guerre de sept ans; mais il n'a fait ni les premières guerres, durant lesquelles il était encore trop jeune, ni celle de la succession de la Bavière, époque où il était beaucoup trop faible pour supporter tant de fatigues. Si même il a résisté aux campagnes de la guerre de sept ans, ce n'a pas été sans y altérer sensiblement sa santé. Il avait échappé aux armes de l'ennemi, et non aux peines du corps. Ce prince qui combattit tant de fois à la tête des plus braves, comme ses frères, et de qui Frédéric disait, ainsi que du prince Henri, « Mes freres s'exposent trop; ils se couvrent » de gloire partout où ils ont à combattre : » leur courage, que j'admire, me fait trembler, » ce prince, dis-je, a eu le bonheur de n'être

blessé dans aucune occasion ; mais il n'en a pas moins rapporté une constitution affaiblie et beaucoup plus délicate qu'elle ne l'avait été précédemment.

Il avait épousé une princesse de la maison royale de Prusse, sa cousine, fille du margraff de Schwedt, belle, très bien faite, vive, spirituelle et aimable. Il en a eu plusieurs enfants, qui vivent, et sont aujourd'hui l'un des principaux ornements de la cour. Je les ai vus qu'ils étaient bien jeunes encore, et ne pouvaient donner que des espérances.

Le prince Ferdinand, ne jouissant pas d'une forte santé, n'a pu que se tracer un genre de vie modéré et tranquille. On retrouve ce caractère dans tout le cours de sa vie et dans toute sa conduite. Sa correspondance a toujours été également régulière et polie. Devenu grand-maître de l'ordre teutonique protestant, il passait ses hivers à Berlin, et ses étés au château de Frédérichs-Feld, à quatre milles de cette capitale. Dans l'une et dans l'autre de ces deux résidences, tout était paisible et heureux autour de lui. Il a donné quelques fêtes. Je me souviens qu'il m'a demandé des couplets pour une occasion semblable, en m'indiquant la

pensée qui devait en être le sujet, et la mesure ainsi que le nombre des vers. Ses jardins de Frédérichs-Feld avaient reçu de lui quelques embellissements.

Malgré ce genre de vie toujours égale et si réglée, il a eu des maladies graves : je citerai surtout une fluxion de poitrine dont il fut attaqué de mon temps à Frédérichs-Feld, et dont le docteur Musselius eut beaucoup de peine à le sauver. Ce médecin m'a conté, quelque temps après, que pendant plusieurs jours il avait presque désespéré de l'efficacité de ses remèdes. « Je passais, me disait-il, les jours et » les nuits près de lui à consulter son pouls et » les autres symptômes de sa maladie ; mais ce » qui m'embarrassait singulièrement, c'était la » crainte où j'étais que le prince ne s'aperçût de » mes inquiétudes, vu que cette découverte » n'aurait pu que lui faire beaucoup de mal. » Je feignais d'être fort tranquille sur son état, » et même de m'en occuper avec l'apparence » de la plus grande sécurité ; et lorsque mes » craintes étaient trop vives, je m'en allais, la lor- » gnette en main, me placer successivement de- » vant les différents tableaux dont sa chambre » à coucher était garnie, et j'y restais des heures

» entières, non à les regarder, comme j'en » faisais le semblant, car je ne sais pas encore ce qu'ils représentent, mais à méditer » sur l'état de mon malade, et sur ce que je » pourrais faire pour le sauver. Or, monsieur, » mes soins, quels qu'ils fussent, ne me garantirent pas du danger que je craignais; » car lorsque la crise fut passée, et que je » pus annoncer au prince qu'il était en convalescence, il me dit: *Eh bien! avouez à » présent que j'ai été en très grand danger. » Vous avez tout fait pour me le cacher, surtout lorsque vous alliez tant admirer mes » tableaux, qui vous occupaient moins que le » désir de me dérober votre visage....* Voilà, » ajoutait Musselius, un fait qui prouve que » nos malades ont une attention et une sagacité » singulières à nous deviner. Pour moi, je regarde toujours les miens comme étant à cet » égard mes plus grands ennemis. Je ne puis » pas vous dire combien je me méfie d'eux: » aussi n'est-il point de précaution que je ne » prenne pour leur cacher ce que je pense de » leur état. »

De quelque ménagement que le prince eût besoin pour sa santé, il n'en remplissait pas

ses devoirs militaires avec moins d'exactitude : il allait tous les printemps exercer son régiment à Ruppin où il était en garnison, de même que le prince Henri allait exercer le sien à Spandaw ; et au jour des grandes revues, j'ai vu également ces deux princes en supporter la fatigue, à la tête de leurs régiments, et à pied[1].

[1] Je place ici une anecdote relative à ce prince, et qui appartient aux souvenirs de mon père autant qu'aux miens.

Mon père m'ayant écrit qu'il désirait qu'à mon retour de Tilsit (1807) j'allasse offrir l'hommage de ses respects et des miens au prince Ferdinand de Prusse, je me rendis le lendemain de mon arrivée à Berlin, au palais de son altesse royale, pour savoir quand je pourrois avoir l'honneur de lui être présenté. On m'annonça à l'aide-de-camp de service : je dis à cet officier quel était le sujet qui m'amenait ; je le priai d'en rendre compte au prince ; mais de lui observer, si cela devenait nécessaire, qu'étant dans le plus grand négligé, il était impossible qu'en ce moment je parusse devant son altesse royale ; et que je n'étais venu que pour prendre moi-même ses ordres sur le jour et l'heure auxquels j'aurais à revenir, si elle daignait me recevoir.

L'aide-de-camp me quitta, et au bout d'une minute vint me dire que son altesse allait paraître.

Je lui observai que j'étais à cheval ; qu'au gré des souvenirs de mon enfance, je venais de parcourir tout le

Le prince Ferdinand a toujours eu pour premier aide-de-camp M. le comte de Schmettaw, fils du feld-maréchal de ce nom, homme de mérite, ayant des connaissances étendues, principalement en ce qui concerne l'art militaire, et autant de fermeté dans le caractère que de justesse dans l'esprit.

pare; qu'il pouvait en juger lui-même par mon costume et l'état dans lequel je me trouvais; que d'après cela je le priais de rentrer chez le prince, et que j'espérais devoir à sa complaisance et aux bontés de son altesse royale la permission d'aller m'habiller. Il le fit, mais ne reparut que pour m'annoncer le prince, qui en effet le suivait immédiatement, en complet uniforme, décoré de tous ses ordres, l'épée au côté, les éperons aux bottes, le chapeau à plumet blanc sous le bras, et les gands et la canne à la main.

Qu'on juge de l'étonnement, je pourrais dire de la confusion, que ne pouvait manquer de me causer le contraste de nos costumes, et la circonstance tout-à-fait extraordinaire de me trouver jeune encore, en frac du matin, en chapeau rond, en bottes anglaises, la cravache à la main et couvert de poussière, devant le dernier des frères de Frédéric, chez ce prince septuagénaire, et alors qu'il était dans la plus rigoureuse tenue. Je n'avais, au reste, à imputer ce fait qu'à mon profond respect pour ses ordres, et je le fis; mais à peine voulut-il recevoir mes excuses.

Après quelques mots relatifs au plaisir de me voir et

Je parle ailleurs de madame la princesse Ferdinand, et surtout aux articles de la reine de Suède et de l'abbé Raynal ; je me bornerai donc à répéter ici que jamais je n'ai vu chez elle que bonté, modération, aménité et franchise. Un jour que M. Borelly avait l'honneur de dîner à sa table, elle lui parla de l'histoire de

de faire ma connaissance, à mon grade dans l'armée, et au fait pour lequel j'avais été fait officier général, il n'eut plus à m'entretenir que de mon père, et il le fit avec une bonté qui me toucha jusqu'aux larmes. Il me parla de son âge, de sa santé, de l'attachement qu'il lui conservait, de l'estime générale qui avait été en Prusse et devait être partout son partage; des ouvrages qu'il avait publiés, et notamment de ses Souvenirs; me répétant combien il avait été content de ce monument élevé à la mémoire de son frère. Après être revenu sur ces objets avec une bienveillance inexprimable, il me demanda si je m'arrêterais quelque temps à Berlin; et sur ma réponse, qu'à moins d'ordres contraires de la part de son altesse royale, je partirais le lendemain, ce prince me témoigna regretter que la brièveté de mon séjour l'empêchât de me revoir; me répéta de bien faire ses compliments à mon père, et me souhaita un bon voyage. Je revins à mes excuses, et je quittai ce prince pénétré d'autant de reconnaissance que de respect, et heureux d'avoir à rapporter à mon père ce nouveau et glorieux témoignage des honorables souvenirs qu'il avait laissés en Prusse. Bon THIÉBAULT.

la Bastille, par Linguet, qu'elle venait de lire... « Monsieur, dit-elle, votre Bastille est une » chose bien effrayante et bien cruelle! Il s'y » fait dans le silence et le secret des horreurs, » que l'on s'étonne de pouvoir reprocher à » une nation qui se met au premier rang des » nations civilisées : le despotisme n'a rien de » plus redoutable ailleurs; et vous convien- » drez que chez nous, qui sommes plus mo- » destes dans nos prétentions, on ne voit » rien de semblable!... — Et Spandaw, ma- » dame, est-il bien humain et bien doux? Les » lois y ont-elles quelque accès? Et savons-nous » tout ce qui s'y passe? Si l'on en faisait l'his- » toire, serait-elle plus consolante que celle de » la Bastille? — Ah! monsieur, reprit-elle avec » vivacité, je n'y pensais pas! Vous avez rai- » son! »

Madame la princesse Ferdinand a eu chez elle et auprès d'elle, jusqu'au jour de son mariage, sa sœur cadette, madame la princesse *Philippine*, qui, de mon temps, épousa le landgraff de Hesse-Cassel, et qui est aujourd'hui douairière; princesse qui était sans contredit la plus belle personne de la cour, tant par la perfection de ses traits et de sa taille, que

par l'éclat de la jeunesse et la dignité de sa personne.

Une chose qui nous montre combien, de notre temps, les anciens préjugés et surtout les préjugés haineux ont perdu de leur influence, au moins aux yeux de la politique, c'est que son altesse royale, épouse du grand-maître de l'ordre teutonique protestant, portait toujours la croix de Malte, que le grand-maître de cet ordre catholique lui avait envoyée. Il y a ici égale marque de considération, et égal esprit de tolérance de part et d'autre.

Cette cour, aujourd'hui que le prince Ferdinand est d'un âge très avancé, ne va plus, dit-on, à Frédérics-Feld, parceque cette résidence pouvait donner lieu à des courses trop fatigantes : elle passe les étés en un château situé au bout du parc de Berlin, sur le bord de la Sprée, et un peu au-dessous de ce qu'on appelle *les tentes*, terrain assez considérable qui avait appartenu au ministre de Horst, lequel y avait fait bâtir une jolie maison de campagne. Le prince Ferdinand, après en avoir fait l'acquisition, et l'avoir considérablement agrandi, y a fait élever un château que

je n'ai pas vu, mais que l'on m'assure être vaste et très beau. C'est de là que son altesse royale a daigné m'annoncer la mort du prince Henri, son frère, par une lettre toute de sa main[1], et qui m'a vivement rappelé combien l'un et l'autre de ces deux augustes frères avaient de droits à ma reconnaissance, à mes hommages et à mes respects.

[1] Je n'ai retrouvé dans les papiers de mon père aucune lettre ou billet de Frédéric, du prince Henri, du prince Ferdinand, des princes de Brunswick, ou de quelque autre personnage marquant que ce puisse être, quoiqu'à différentes reprises j'aie réuni et classé ces lettres, afin d'assurer leur conservation; mais ce moyen a été infructueux. Au reste, que mon père ait brûlé, pendant la terreur, tout ce qu'il avait de pièces de cette nature, les billets de Frédéric y compris, on le conçoit à la rigueur, tandis que je n'ai pas pu comprendre pourquoi il n'a conservé aucune des lettres de ces princes reçues depuis cette époque. Sa mémoire, à cet égard, suffisait-elle à ses souvenirs? et détruisait-elle pour lui l'intérêt que de telles pièces auraient eu pour tant d'autres? Il faut le croire!

Bon THIÉBAULT.

ULRIQUE,

REINE DOUAIRIÈRE DE SUÈDE.

Lorsque M. de Vergennes, ambassadeur de France à Stockholm, eut décidé Gustave à retirer l'autorité royale de la tutelle du sénat, on crut qu'une des premières précautions que la prudence devait faire prendre, était d'éloigner la reine douairière, mère du roi, cette célèbre Ulrique dont Voltaire avait vanté l'esprit et les charmes; et l'on parvint à lui faire concevoir à elle-même et comme d'elle-même le désir de venir passer quelque temps à Berlin, afin d'y revoir sa famille, et de rafraîchir ainsi les souvenirs de son enfance. L'affaire fut donc négociée par elle: la cour de Suède ne parut s'en mêler que par une juste condescendance pour une personne si respectable et si respectée: la cour de Prusse ne put que témoigner un vif désir de posséder bientôt et long-temps une sœur du roi, toujours si chérie; ainsi elle passa la Baltique, accompagnée de son altesse royale sa fille, aujourd'hui abbesse de Qued-

linbourg, âgée alors d'environ dix-huit ans. On voyait à leur suite, comme maréchal de cour, M. le comte de Schwerin, sénateur; comme cavaliers, MM. de la Gardie, mari et beau-frère de la gouvernante de la princesse de Suède, tous deux issus d'une famille française fixée à Stockholm; comme chambellan, un jeune M. de Schwerin; outre plusieurs dames d'honneur, au nombre desquelles je ne citerai que mademoiselle d'Ehrenschwert, et deux pages, dont un était un Spaar. Le roi de Prusse plaça de plus auprès d'elle M. le baron de Poëllnitz, comme maréchal de cour, et M. le baron de Schack, comme chambellan. Elle eut un appartement marqué à Potsdam, et un à Berlin, où elle resta pendant neuf mois, n'ayant été retenue à Potsdam que deux ou trois jours à son arrivée, et un jour ou deux à son départ.

Voir l'académie, et assister à une de ses séances, fut une des choses que la reine Ulrique désira le plus vivement, et que Frédéric lui accorda le plus volontiers. Mais ce roi voulut que la séance fût publique, et eût un éclat convenable. Il jugea même devoir composer un discours pour cette séance, prit pour su-

jet : *De l'utilité des sciences et des arts dans un état*, et me chargea de lire ce discours, ainsi que je l'ai dit.

Au jour et à l'heure fixés, la reine se rendit à l'académie : les quatre directeurs, le secrétaire, le bibliothécaire et le gardien du cabinet d'histoire naturelle, allèrent recevoir sa majesté au bas de l'escalier : on la plaça, ainsi que la princesse de Suède, dans l'enceinte occupée par les académiciens, et au haut bout de la table qui forme au milieu de la salle un quadrilatère assez étendu pour quarante académiciens au moins. On introduisit à sa suite et dans la même enceinte le prince Henri, son frère, la princesse Ferdinand, la princesse et le prince Frédéric de Brunswick, et les gouvernantes et dames d'honneur : les maréchaux de cour, chambellans, cavaliers, généraux, ministres d'état, et ministres étrangers, de même que les curieux de toutes conditions, trouvèrent des siéges derrière les académiciens, et dans le reste de la salle. M. Formey, secrétaire perpétuel, commença la séance par un discours de près de trois quarts d'heure, qui ne fut qu'un compliment adapté à la circonstance, et un thème au moyen duquel il parla de la fa-

mille royale, de la Suède, des premières années de la reine, et des sciences et des arts. Quand il eut fini, je fis la lecture du discours du roi, sans aucun préambule, et sans autre annonce que le titre, et ensuite le mot de *madame* que je prononçai debout, par forme d'apostrophe, après quoi je m'assis. Comme il ne convenait pas que l'on entretînt sa majesté d'aucun autre objet après le discours du roi, la séance se termina lorsque je cessai de parler, et tout le monde se leva pour se retirer. La reine, avant de partir, s'approcha de M. Formey, à la gauche duquel j'étais placé, et lui dit : « M. Formey, » vous m'avez fait rougir à l'âge de plus de cin- » quante ans : cela n'est pas trop bien de votre » part; cependant je vous remercie. » Après ces deux mots, elle accorda un salut général à l'académie, et s'en alla sans me dire un mot, quoiqu'elle m'eût bien fixé à deux reprises successives. Je me hâtai de me retirer à mon tour, avec M. du Troussel, qui m'attendait pour me conduire chez lui, où nous devions rejoindre sa femme et la mienne. Ce brave homme, qui m'était sincèrement attaché, avait été frappé et attristé de l'indifférence que la reine paraissait avoir voulu afficher

envers moi : il n'osait m'en parler ; mais son silence me fit deviner ce qui se passait en son âme. « Je crois, en vérité, lui dis-je en riant, » que vous êtes affligé de ce que je n'ai pas » même eu un salut de la reine de Suède? — » J'en suis indigné, me répondit-il avec cha- » leur : mais il y a ici quelque infamie qu'il » faudra découvrir. — Je ne vois pas, répli- » quai-je, qu'il y ait rien en tout ceci qui doive » m'affecter. La reine de Suède ne m'a jamais » vu ; elle ne me connaît point ; elle sait que le » discours que j'ai lu est de son frère, et elle » doit penser que je n'y suis pour rien. Dans » cet état de choses, elle ne m'a rien dit, parce- » qu'elle n'avait rien à me dire. Il n'y a là ni in- » trigue, ni malveillance. Et, d'ailleurs, est-ce » par ses ordres que j'ai fait cette lecture? non ; » j'ai obéi au roi ; et s'il est satisfait, je dois être » content : le reste m'est tellement étranger, » que je ne crois pas devoir m'en occuper un » instant. La tranquillité est ma seule divinité, » et je lui sacrifierai toujours ce qui n'intéres- » sera ni ma conscience, ni mon honneur. »

M. du Troussel ne pensa point comme moi en entrant chez lui, il rendit compte à sa femme de ce qui s'était passé et de notre conver-

sation. Madame du Troussel pensa comme lui, et jura que le lendemain elle saurait ce qui en était. En effet, elle était invitée à souper le lendemain chez la reine de Suède : ainsi, il fut arrêté que nous viendrions souper chez elle pour y attendre son retour, et savoir ce qu'elle aurait découvert. Elle ne parla point des moyens qu'elle emploierait, parcequ'ils ne pouvaient être déterminés que sur les lieux, et selon les personnes et les circonstances. J'eus beau persister dans mon apathie, on ne daigna pas seulement m'écouter.

Tout se fit le lendemain comme cette dame l'avait projeté et résolu. Elle revint chez elle à onze heures et demie du soir, triomphante et se regardant comme bien instruite. Arrivée des premières chez la reine, elle avait pris à part le baron de Schack, qui était chargé d'arranger les parties: elle avait exigé de lui, sous peine de se brouiller, qu'il la plaçât à une table voisine de celle de la reine, et de manière que cette reine pût facilement la voir et en être vue, l'entendre et en être entendue. Lorsqu'on fut au jeu, madame du Troussel, qui avait prévenu ses partenaires qu'elle causerait beaucoup plus qu'elle ne jouerait, se mit à par-

ler de la séance de la veille, mais à en parler à haute voix, et de manière que la reine ne perdît pas un mot de tout ce qu'elle disait. Après avoir fait un tableau flatteur de la solennité de cette assemblée, et un très bel éloge du discours du roi, elle ajouta que, de l'aveu des assistants, j'avais lu ce discours comme il convenait de le lire : ici elle entra dans quelques détails, et observa que je réunissais ce qu'on pouvait désirer dans ces sortes de circonstances, et que parmi les académiciens mes confrères, le roi ne pouvait, quelque mérite qu'ils eussent à tant d'autres titres, en trouver un qui s'acquittât mieux que moi des missions de cette nature, et qu'avec raison il ne confiait qu'à moi. Elle passa en revue tout ce qu'il lui plut de m'attribuer de bonnes qualités, comme père de famille, homme de société, et académicien.

La reine, qui avait elle-même suspendu son jeu en l'écoutant, lui dit à la fin : « Mais, » madame, de qui parlez-vous donc ? — De » M. Thiébault, qui a eu l'honneur, hier, de lire » à votre majesté le discours du roi. — Mais ce » M. Thiébault n'est pas académicien. — Madame, » il l'est depuis le surlendemain de son arrivée » à Berlin, et de plus professeur à l'école civile

» et militaire, où il est logé : ce sont messieurs » d'Alembert et d'Olivet qui l'ont proposé au roi » à la fin de 1764; et depuis cette époque jus- » qu'à présent il est l'académicien que le roi » fait appeler le plus souvent auprès de lui quand » il vient à Berlin. Ce que j'ai l'honneur de dire » ici à votre majesté est de notoriété si publi- » que, qu'il n'y a personne en cette ville qui ne » le sache comme moi : du reste, madame, il n'y » a rien à ajouter à l'éloge de M. Thiébault, » quand on a dit comment le roi l'a toujours ac- » cueilli, et l'accueille encore. — Cela étant, » reprit la reine, j'ai eu grand tort hier envers » lui. Mais on m'avait assurée que ce n'était » qu'un Français inconnu, arrivé dans ce pays » depuis peu, qui d'ailleurs n'avait aucun titre » particulier, et dont mon frère ne se servait » pour ces sortes de lectures que parcequ'il » était assez satisfait de sa voix et de sa prononciation. Il est juste, d'après ce que vous me » dites, que je répare mon erreur. » A l'instant la reine donna ordre de m'inviter à dîner chez elle pour le lendemain.

Madame du Troussel ne s'en tint pas à ce premier succès; elle fit confirmer ce qu'elle avait dit par plusieurs personnes présentes : on

ne parla que de moi pendant quelque temps ; et lorsque le jeu eut fini, elle pressa tellement ceux qui entouraient la reine de plus près, qu'on lui dit enfin que c'était M. le marquis de Gualtiéry qui, l'avant-veille, à l'heure du dîner, avait si bien endoctriné la reine sur mon compte. Ce qu'il y eut de plus piquant, c'est que ce marquis, présent à cette explication, entendit une sortie très vigoureuse de madame du Troussel contre les calomniateurs et mes ennemis[1]. On peut facilement imaginer les réflexions et les commentaires que les uns et les autres eurent à ajouter à ce récit. On s'étonna que M. de Gualtiéry, connu pour un homme d'esprit, se fût flatté de pouvoir impunément tromper la reine sur des faits aussi notoires : on conclut qu'il fallait qu'une passion forte l'animât contre moi, et l'on me demanda en quoi j'avais pu le blesser si vivement. « Il me » serait difficile de le dire, répondis-je : je ne l'ai » jamais vu ni chez lui, ni chez moi : jamais

[1] Quelques personnes prétendent que j'ai mal à propos accusé M. Gualtiéry dans cet article! J'observe que je ne l'accuse pas; je ne fais que citer madame du Troussel, sans d'ailleurs garantir son récit, quoique je n'aie aucune raison pour douter qu'il ne soit entièrement exact.

» il n'y a eu entre lui, les siens et moi aucun » croisement d'intérêts ou de prétentions. Nous » ne nous sommes rencontrés qu'autant qu'il » l'a fallu pour dire que nous nous connaissions, » et nous ne nous sommes parlé que pour nous » dire de ces choses qui laissent aux hommes » leur indifférence mutuelle. Je ne puis donc » lui soupçonner d'autre motif que le désir de » servir les passions d'autrui, et notamment la » haine et la jalousie de Quintus Icilius, de » Bastiani, et de quelques autres qui me font » plus ou moins de caresses, et qui croient » échapper à mes regards, parceque je ne leur » dis pas combien ils m'inspirent de pitié. »

C'est ici l'occasion de faire connaître ce marquis de Gualtiéry. Son père, bon et brave pasteur de la colonie française, réunissait à quelques connaissances indigestes, un caractère honnête, mais tout le radotage de la vieillesse : malheur à qui se trouvait condamné à l'entendre, car ce vieillard était une espèce de sangsue insatiable qui ne lâchait jamais prise ! La femme de cet impitoyable bavard, alliée à la famille des Jordan, était estimée et chérie. Leur fils avait été pasteur à Rheinsberg : il avait beaucoup d'esprit, et surtout de celui qui

plaît dans le monde, le sarcasme sous la forme de la franchise, une imagination qui amusait par là même qu'elle était exagérée, et d'ailleurs assez de souplesse pour plaire. Il sut se rendre agréable au prince Henri, et se persuada qu'il était peu fait pour la simplicité évangélique; de sorte que M. de Gualtiéry ayant découvert ou imaginé qu'il descendait des Gualtiéry d'Italie, quitta le collet et la perruque sacerdotale, et vint à Berlin en séculier élégant, se faisant présenter aux différentes cours, sous le titre de marquis, et sous l'égide du prince Henri, qui lui fit toujours un accueil favorable, mais ne se l'attacha par aucun titre. Comme la fortune de madame de Gualtiéry était médiocre et que monsieur n'avait rien, on songea à lui procurer quelque sorte de pension. Après bien des recherches on le décida à demander une place d'académicien, et la lettre fut revue et corrigée par tous ses amis. Mais par quel art surprendre et séduire Frédéric?... Ce roi répondit donc au marquis qu'il fallait des titres pour être de son académie, et que comme il n'en avait pas de connu, il était nécessaire qu'il envoyât à ce corps de savants quelque ouvrage sur lequel on pût juger de son mérite. Cette réponse jeta le candidat et ses amis

dans un embarras extrême, car un long ouvrage prendrait bien des années, et pour un simple discours, quel sujet choisir, et que dire? Enfin, le baron de Kniphausen le décida à nous envoyer un discours sur l'*ennui*. On fut long-temps à faire ce discours, et plus long-temps à le polir : enfin il fut reçu, lu, imprimé, adressé au roi, répandu dans le public; et l'académie, le public et le roi jugèrent qu'il méritait d'autant moins de procurer une place ou une pension à son auteur, qu'il faisait beaucoup mieux connaître son sujet par l'effet qu'il produisait sur ses lecteurs, que par l'analyse qu'il renfermait. Ce pauvre marquis a laissé en mourant deux fils, tous deux placés dans le militaire: l'un d'eux, officier de hussards, était un charmant jeune homme que tout le monde aimait; l'autre servait dans l'infanterie.

Ce dernier me soutint un jour que rien n'était plus raisonnable, plus juste et plus utile, que de donner des coups de bâton aux soldats, prétendant que cela mettait le sang en mouvement, que les soldats s'en portaient mieux, et que d'ailleurs tous, et même les Français, s'y accoutumaient fort bien. Je ne parle au surplus de cette opinion, alors si répandue parmi

les militaires de ce pays, et qui ne passa point sans réplique, qu'à cause de la facilité avec laquelle on adopte parfois les maximes les moins raisonnables, lorsqu'elles tendent à justifier des pratiques inhumaines au fond, mais admises et usitées [1].

[1] Voici ce que l'éditeur de la troisième édition ajoute à cet article. Je le cite comme exemple de l'*importance* de ses rectifications. Bon THIÉBAULT.

« M. Thiébault a un peu étendu le portrait de Gualtiéry, personnage à la fois avantageux et ridicule, qui, fils d'un pasteur de la colonie française, affichait le ton et les airs d'un marquis de la cour de Versailles. Cet homme, peu propre à faire naître l'intérêt, a laissé deux fils, sur le compte desquels M. Thiébault avance de légères erreurs. L'aîné, doué d'un esprit agréable, ayant des connaissances, plein d'honneur, et d'une âme élevée, n'échappait pas au ridicule de prétentions excessives. Officier de hussards, d'une très jolie tournure, il fut au nombre des aides-de-camp de Frédéric-Guillaume, qui, dans ce choix, eut bien quelques égards aux sollicitations de la comtesse de Lichtenau. Cette circonstance lui fut défavorable à l'avènement au trône du roi actuel. Mis à la suite de l'armée avec le grade de major de cavalerie, il vécut à Berlin chéri et recherché : le goût des plaisirs et la passion du jeu ne le détournèrent pas de la culture des lettres. Ses pièces de vers et ses morceaux de prose accablaient souvent les lecteurs de société. Devenu Séide de

La reine de Suède m'accueillit avec beaucoup de bonté, et me témoigna être fort aise de faire ma connaissance, sans néanmoins me

Rivarol, à la mort de ce bel esprit si beau parleur, il consigna son admiration, son enthousiasme et ses regrets, qui tenaient du délire, dans une lettre que la *Décade philosophique* s'empressa de recueillir. L'amitié de Lombard fit entrer Gualtiéry dans la carrière diplomatique. Envoyé du roi de Prusse, d'abord à Lisbonne, ensuite à Madrid, il est mort en Espagne, victime du chagrin que le dérangement de ses affaires lui causait.

» Le Gualtiéry qui scandalisa M. Thiébault en soutenant « que rien n'était plus raisonnable, plus juste et plus utile » que de donner des coups de bâton aux soldats, » était le plus jeune des deux frères. D'une humeur sombre et presque farouche, il affichait une dureté bien éloignée de son cœur. Bon frère, il s'occupait uniquement de la fortune de son frère aîné. Peu d'hommes remplirent les devoirs de l'amitié avec autant d'énergie, avec autant de constance. Ses liaisons intimes avec la comtesse de Lichtenau ne furent interrompues ni par les malheurs ni par les outrages qui persécutèrent une femme, à laquelle l'honneur d'avoir possédé pendant vingt-huit années la confiance de son souverain aurait dû servir de défense et de sauvegarde. La misanthropie du cadet Gualtiéry rendait sa conversation neuve et piquante. Il est mort des suites d'une blessure qu'il avait reçue à la bataille d'Iéna. »

PR. ÉDIT.

rien dire ni de la séance publique, ni du discours du roi, ni de madame du Troussel.

Son usage était de paraître dans son salon long-temps avant le dîner, et d'y causer tête à tête avec celui qu'elle appelait, mais dans une embrasure assez éloignée pour ne pouvoir être entendue de personne. C'est de cette sorte que, pendant les neuf mois qu'elle passa à Berlin, elle me conta successivement toutes les anecdotes de son règne, et discuta avec moi une infinité de questions politiques auxquelles son goût naturel la ramenait sans cesse.

La jeune princesse sa fille ne la quittait pas: elle arrivait avec elle, partait avec elle, et était toujours à table entre elle et sa grande gouvernante, à moins qu'il n'y eût l'un des frères de sa majesté, ou quelques unes des princesses de la famille royale auquel cas, son altesse royale de Suède se trouvait placée après ses parents ou parentes, et toujours sa gouvernante ensuite. La reine occupait le milieu de la table, ayant les princes ou princesses à sa droite et à sa gauche, après quoi venaient les dames et ensuite les cavaliers, qui se trouvaient ainsi remplir les deux bouts de la table, et laissaient le côté long, en face de la reine, aux ma-

réchaux de cour et aux étrangers, qui étaient de cette sorte en face de sa majesté, et pouvaient plus facilement converser avec elle. Les cavaliers servaient; les domestiques offraient de chaque plat à tous les convives, à la ronde; et quand la reine se levait de table, tout le monde la suivait dans le salon, qu'elle ne faisait alors que traverser, avec sa fille et ses parents, pour passer dans une salle particulière, car l'étiquette, qui lui permettait de nous faire dîner avec elle, lui défendait de prendre le café avec nous. Ainsi, après ce départ, nous n'avions plus à la revoir le même jour, à moins de quelques circonstances extraordinaires : nous prenions donc le café entre nous, et chacun se retirait ensuite.

Il faut croire que la reine Ulrique voulut amplement réparer la sorte d'impolitesse qu'elle m'avait faite, car, depuis ce premier dîner, j'ai été prié chez elle au moins trois ou quatre fois par semaine, durant tout le reste de son séjour parmi nous : elle me mettait sur la liste d'invitation, et même les jours où elle avait ses frères, sœurs ou belles-sœurs, si bien que ceux-ci finirent par ne plus la prier sans me compter au nombre de ceux dont on croyait devoir lui

donner la société. Je vais rapporter quelques anecdotes relatives à ces neuf mois.

Dans les aparté, où elle me retenait au bout du salon, elle avait l'habitude de me parler de fort près : cette circonstance me rendait infiniment pénibles ces conférences ordinairement très longues : chaque mot de sa part renouvelait pour moi un véritable supplice, que, cependant, il fallait endurer sans témoigner le sentir : il m'est arrivé de craindre d'en tomber à la renverse; et l'on conçoit, d'après cela, combien sa conversation, et tout ce que cette reine me confiait, devait perdre de son intérêt pour moi.

Ce fut ainsi qu'elle me conta les intrigues des ministres étrangers à Stockholm, pendant son règne, et particulièrement des ministres d'Angleterre et de Russie, pour brouiller, diviser et énerver la Suède. Ce qui l'irritait le plus, ce n'était pas que ces ministres cherchassent à faire du mal : car enfin, me disait-elle, ils étaient envoyés pour cela; c'était pour eux comme un devoir : mais elle était indignée du choix des moyens qu'ils employaient, surtout l'envoyé de Russie. Celui d'Angleterre y mettait encore un peu de réserve : il est vrai qu'il calomniait, ou

répandait les calomnies des autres, mais au moins il respectait les formes, les usages et le ton de la société, au lieu que celui de Russie ne gardait aucune mesure, aucune décence, aucune pudeur : il cabalait jusque dans les dernières classes de la populace; il y faisait circuler les plus grossières absurdités, et courait lui-même les cabarets, pour y répandre des propos aussi odieux que dénués de vérité et de vraisemblance. On peut dire qu'elle portait une haine bien prononcée à ce Russe, dont j'ai oublié le nom, mais qui alors se trouvait déjà en Suède depuis bien des années.

Les cabales de la Russie et de l'Angleterre avaient engagé la cour de Stockholm à prendre plusieurs mesures secrètes pour la sûreté des personnes et le maintien de la tranquillité publique. Parmi ces mesures il y en eut une qui, en 1763 (si je ne me trompe), manqua de faire sauter en l'air toute cette capitale. En cas de sédition, on avait voulu avoir sous la main une quantité suffisante de poudre. On en avait très secrètement réuni je ne sais combien de milliers de livres dans une petite maison, habitée seulement par quelques vieux serviteurs,

qui même étaient loin de soupçonner ce qui était dans les pièces qu'ils n'occupaient pas. Cette maison d'ailleurs était solidement bâtie et toute en pierre : elle était assez isolée, et dans un endroit peu propre à attirer l'attention : mais par malheur, placée derrière le théâtre, elle n'en était séparée que par une rue assez étroite. Tel était l'état des choses, lorsqu'un soir le feu prit au spectacle, le roi et la reine y étant. A l'instant où l'on cria au feu, tout le monde se précipita vers les issues pour fuir plus vite : mais d'un autre côté les cris *sauve le roi! sauve la reine!* se répétèrent de toutes parts, et les gardes qui se trouvaient hors de la salle s'emparèrent des portes, et voulurent entrer à quelque prix que ce fût : il résulta de ce conflit une bagarre effroyable, dans laquelle il y eut environ trois cent soixante personnes qui périrent, les unes étouffées, et les autres tuées à coups de sabres, d'épées ou de baïonnettes.

Pendant ce tumulte, ces massacres, ces cris, et au milieu d'un incendie dont les progrès étaient très rapides, la reine se ressouvint des barils de poudre; alors ne songeant plus à elle-même, « Sire, dit-elle à voix basse au roi, et cette

» maison où est la poudre ? Tout est perdu si » on ne la sauve pas ! Mais à qui confier ce secret » et un soin si urgent ? » En ce moment elle aperçut l'ambassadeur de France, M. le comte de Modène, dans une loge en face : on le fit prier de venir de suite, et on lui confia le secret fatal. L'ambassadeur ne balança point à offrir ses services, et du moment où le roi, la reine et leur suite furent sortis, cet ambassadeur se jeta à la tête de ceux qui cherchaient à donner du secours ; et là, l'épée à la main, déterminé à tout, il s'empara d'une autorité absolue et générale : on le voyait, sous ses habits de grand gala, prendre toutes les pompes, à mesure qu'elles arrivaient, et les diriger sur cette seule maison, ordonnant le silence et l'obéissance à quiconque voulait lui faire quelque objection, et soutenant que la salle étant enflammée, ne pouvait plus être conservée ; que c'était à cette maison qu'il fallait donner tous ses soins, puisque c'était par là que le feu pouvait plus facilement se communiquer à la ville. Ainsi la nuit se passa à inonder cette maison, qui ne recélait pas une étincelle, et à laisser brûler la salle, ou à n'y porter que les secours qu'on ne pouvait pas appliquer à

l'unique objet des soucis de M. l'ambassadeur.

Le lendemain, lorsqu'il reparut à la cour, tout le monde l'entoura pour le remercier de son zèle, mais en même temps pour lui témoigner la surprise extrême où l'on était de la conduite qu'il avait tenue : quant à lui, il répondait à tout le monde, et en riant : « Que vous dirai-je? » Au sortir du spectacle, cette maison, que d'ailleurs je ne connais pas, m'a paru la plus » exposée : je me suis imaginé que l'incendie » pouvait gagner la ville par là, et que la salle » était perdue quelques soins qu'on y portât; » ainsi, pour sauver votre capitale, je n'ai vu » qu'un seul moyen, je n'ai été frappé que d'une » seule idée, et mon zèle a fait le reste. Quelle » que soit mon erreur, vous devez au moins me » savoir gré de l'intention. — Mais, monsieur » l'ambassadeur, vous vous exposiez beaucoup; » car, enfin, si on avait refusé de vous obéir? » — Dans l'effervescence où j'étais, je ne sais » de quoi j'aurais été capable vis-à-vis de quiconque m'eût opposé la moindre résistance. » Par bonheur, si tout le monde aujourd'hui » observe que je n'avais aucune autorité, nul ne » s'est arrêté hier à cette pensée. Je crois bien » que quelques personnes ont été retenues par

» l'idée que je suis, chez vous, le ministre de » votre allié le plus zélé et le plus fidèle. Il » n'en est pas moins vrai cependant que si je » me suis arrogé des droits que je n'avais pas, » et si vos concitoyens l'ont souffert, c'est que » nous avions tous également perdu la tête. » Ce fut ainsi que, se livrant galamment et de lui-même aux reproches qu'on pouvait lui faire, il achevait de sauver même de tout soupçon le secret important qui lui était confié, et le vrai motif qui avait déterminé sa conduite. Ce fut aussi dans cette dernière intention que le roi et la reine, tout en le remerciant en particulier et si vivement du service qu'il leur avait rendu, se joignaient aux autres en public pour le badiner sur les inspirations merveilleuses de son zèle.

Je n'entrerai point dans les détails où cette reine m'a tant de fois ramené, concernant les états de la Suède, les ordres dont ces états sont composés, les efforts que ces ordres font pour y dominer, la lutte que d'un autre côté le sénat cherche à soutenir contre l'autorité, et toutes les intrigues où descendent tous les jours des nobles naturellement fiers, mais beaucoup trop pauvres pour satisfaire ou la

vanité ou l'ambition. Nous avons un grand nombre d'ouvrages historiques, où l'on voit combien la fierté peut devenir active, hardie et dangereuse, lorsqu'elle a trop à souffrir d'une pauvreté qui la contraint et l'humilie. Je ne vais donc m'occuper que des discussions politiques de la reine, et des anecdotes qui ont été publiques à sa cour, pendant le séjour qu'elle a fait à Berlin.

Le premier de ces deux points tenait à une idée qui, depuis sa première jeunesse, et surtout depuis son avènement au trône de Suède, était dominante chez elle; idée favorite, habituelle, et que sans cesse elle cherchait à fortifier et à justifier par toutes les considérations plausibles dont elle pouvait l'entourer : or, cette idée était la convenance et la nécessité d'une autorité souveraine et absolue dans un état. Combien d'heures n'a-t-elle pas employées à me répéter les raisons qu'elle avait à alléguer à ce sujet! C'est elle, au reste, et j'en dois ici l'aveu, c'est elle qui m'a donné les premiers doutes sur cette doctrine si chère aux souverains; et elle me les a donnés en me forçant à en occuper mon esprit, et en m'offrant comme décisifs quelques arguments qui

me parurent d'abord suspects, et ensuite faux et dangereux. Si donc l'on peut dire que, par mon attention à l'écouter, *tous ces paquets parvenaient à leur adresse*, il faut ajouter que ce n'était pas toujours pour y produire l'effet qu'elle s'en était promis.

Ce fut à la suite d'un grand nombre de conversations semblables qu'elle me pria d'entreprendre un ouvrage qui lui semblait devoir être d'une très grande utilité en Suède, et qu'elle me crut capable de rédiger selon ses vues : il s'agissait de réunir en un volume ordinaire les preuves les plus convaincantes de la supériorité du gouvernement monarchique sur tous les autres gouvernements. « Je ne vous » demande pas, me disait-elle, un ouvrage sa- » vant et volumineux : les gens du monde n'en » lisent guère de cette sorte. Mais je voudrais » que dans un volume portatif, et pouvant aller » sur les toilettes, vous établissiez sommaire- » ment et avec clarté les grandes vérités fon- » damentales que nous avons parcourues. Je » voudrais que votre ouvrage, solide quant au » fond, fût agréable par la forme. Songez qu'il » importe plus encore de persuader les gens » du monde que de les convaincre; et que quand

» on a une bonne cause, on est sûr de les » persuader et de les convaincre, si on parvient » à leur plaire. » Elle ne voulait pas non plus que la Suède parût être l'objet de ce travail; cela jetterait de la méfiance dans les esprits, et les aliènerait, au lieu de ramener.

Je promis à la reine le secret qu'elle me demandait, et m'engageai à faire tout ce que je pourrais pour remplir ses vues. Je ne rêvai plus que politique et formes de gouvernement : mais j'avais à m'occuper en même temps de trois objets : le fond de la doctrine, le plan et le style. Quant au premier, je résolus de ne prêcher le gouvernement monarchique que de manière à ne pas fournir des armes au despotisme : je cherchai comment on pourrait assurer au monarque une autorité absolue pour faire le bien, mais en y joignant des lois fondamentales, des institutions et des opinions ou mœurs publiques qui pussent le mettre dans une espèce d'impossibilité de faire le mal, au moins impunément. D'un autre côté, je n'étais pas fâché d'attaquer avec force le sénat de Suède sous le nom des parlements de France, qui, d'après leur propre histoire, me paraissaient être des corps ambitieux, usurpateurs et factieux.

Je ne fus pas long-temps indécis sur le second objet : il se présenta d'abord à mon esprit un plan qui me parut répondre à toutes les vues de la reine de Suède, et que je crus propre à inspirer un véritable intérêt. Quant au style, je ne pouvais y mettre plus d'agrément que mes talents ne le comportaient, ainsi je ne pus que me résoudre à y donner la plus grande attention.

Il y avait environ un mois que je consacrais tous mes moments à recueillir mes matériaux : j'étais à la veille de rédiger l'ouvrage, lorsque je fus attaqué d'une fièvre continue, avec redoublement, et assez violente pour donner, durant quelques jours, une véritable inquiétude à M. Fritz, mon médecin. Je me souviens qu'un matin, vers les dix ou onze heures, ce médecin ayant demandé une lumière, car le temps était un peu obscur, se mit à regarder si attentivement et de si près mon visage, mes yeux et ma poitrine, que je le priai de me dire si j'étais en danger, lui donnant ma parole que si cela était, j'aurais assez de courage pour en recevoir la nouvelle avec calme; lui observant d'ailleurs qu'étant père de famille, et à trois cents lieues de ma patrie,

j'aurais quelques dispositions très importantes à faire pour ma femme et mes enfants. « Eh bien, » me répondit M. Fritz, « je vous le dirai » ce soir. » En effet, vers les six heures du soir, il revint, et m'eut à peine pris la main, qu'il me dit : « Vous êtes si peu en danger, » que dans sept à huit jours d'ici vous serez » en pleine convalescence, et que dans quinze jours vous pourrez sortir. — En ce cas, re- » pris-je, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ce » matin? — Ce matin, après plusieurs jours » d'une fièvre très forte, et malgré tous les re- » mèdes ordinaires, il n'y avait encore chez » vous aucune transpiration de rétablie. Je me » suis donc décidé à vous faire prendre une po- » tion qui devait ou vous y ramener, ou m'in- » diquer un danger réel. Vous avez pris cette » potion, et je vous trouve dans un état de trans- » piration tel que je le pouvais désirer. » Fritz calcula bien et juste.

Depuis ce jour j'allai toujours mieux, de sorte que je me trouvai bientôt assez de force pour revenir à ma politique, et songer à la rédaction de mon volume. Une chose néanmoins me tourmentait : je sentais que de quelque temps je ne pourrais écrire avec un peu

de suite, et je craignais que la reine ne s'impatientât. Dans ces circonstances, je me déterminai à confier une partie de mon secret à M. Lobegeois, secrétaire du chargé d'affaires de France, jeune homme que j'avais obligé, et sur lequel je pouvais compter. Il s'arrangea de manière à pouvoir venir chez moi les journées presque entières. Je lui dictai l'ouvrage, ayant mes notes sous les yeux ; et au bout d'environ quinze jours, ce travail fut fini : de sorte que la première fois que j'eus ensuite l'honneur de faire ma cour à la reine, je lui rendis compte de ce que j'avais fait, et lui dis qu'il ne me restait qu'à recevoir ses ordres pour l'emploi qu'elle désirait qu'on fît de cet ouvrage. Elle me témoigna être fort satisfaite de ce que je lui annonçais ; me demanda le manuscrit, sur lequel elle fit quelques légers changements, et me le rendit, pour le faire imprimer chez Samuel Pitra ; mais en exigeant sa parole d'honneur que l'on ne saurait jamais par qui il avait été composé, que le même voile couvrirait le lieu de l'impression, et, enfin, qu'aucune indiscrétion ne pourrait faire soupçonner à personne au monde qu'elle eût eu la moindre part à cette publication, ou même qu'elle en

eût eu connaissance. Au bout d'assez peu de temps l'édition lui fut présentée : elle la paya; prit une centaine d'exemplaires pour elle ; m'en fit remettre cinquante, que j'ai dans la suite distribués à mes amis : le reste fut envoyé aux libraires de Stockholm. Lorsque la reine nous quitta, environ deux mois après cette affaire ainsi terminée, elle me fit présent d'un fort bel étui de nacre de perle, divisé de haut en bas par plusieurs colonnes en or, et portant dans un médaillon, ces mots : *souvenir d'amitié.* Telle est l'histoire de la première édition du volume in-12 ayant pour titre : *Les Adieux du duc de Bourgogne et de l'abbé de Fénélon; son précepteur ;* ou *Dialogue sur les différentes formes de Gouvernement; à Douai*, 1772. Il y en a eu une seconde édition corrigée, faite à Paris, en 1788, mais portant le titre de *Stockholm ;* j'ai revu et en partie refait cet ouvrage depuis cette seconde édition.

Les anecdotes particulières et personnelles qui me restent à rapporter concernent le baron de Poëllnitz, MM. Erman, Lambert, Formey, et mademoiselle d'Erenschwerdt.

Un jour que nous étions à dîner chez la

princesse Amélie, et que M. Sack, prédicateur de la cour, décidait qu'on pouvait en conscience fréquenter les spectacles, il prit fantaisie au baron de Poëllnitz, ancien directeur des spectacles du roi, et vieux pécheur de plus de quatre-vingts ans, de réfuter le prédicateur, et d'afficher une morale sévère. Il eut recours à tous les lieux communs des théologiens. Son air de bonhomie étonnait même ceux qui le connaissaient le mieux. Je pris le parti de M. Sack : « Je prétendis que ce qui faisait le » plus d'impression sur nous au spectacle, ce » n'était pas ce qui se disait ou se faisait sur » la scène, mais ce que les autres spectateurs » pensaient et faisaient autour de nous : j'ob- » servai que la partie théâtrale semblait ne » nous offrir qu'un monde absolument étranger » à chacun de nous ; si bien qu'en général nous » étions aussi peu disposés à nous en approprier » les belles maximes ou les exemples les plus » héroïques, qu'à nous prévaloir des propos les » moins convenables, et des actions les plus » criminelles ; que notre assentiment d'un côté, » ou notre aversion de l'autre, n'était jamais » chez nous qu'un sentiment de théorie, qui n'a- » vait aucune influence sur nos mœurs et sur

» notre conduite; et qu'enfin, il importait peu » que l'on nous jouât quelque belle tragédie, ou » comédie noble, ou bien quelque farce plus » ou moins sensée : mais, ajoutai-je, nous ne » pouvons fréquenter un spectacle bien suivi, » sans entendre une voix intérieure qui, à » chaque instant, nous avertit que le public a les » yeux sur nous; que notre réputation dépend, » en partie, de la manière dont nous nous mon- » trons, et que la moindre inconvenance peut » nous perdre; d'où il suit que la fréquentation » des spectacles, nous plaçant souvent sous les » yeux du public, et nous y retenant plusieurs » heures de suite, est le moyen le plus sûr de » nous faire connaître par l'exemple, et de nous » faire pratiquer par imitation et par habitude, » les meilleures leçons de décence, d'honnêteté » et de vertus sociales. » Tout le monde fut de mon avis, et l'on me sut gré d'avoir présenté cette question sous un nouveau jour, ou du moins sous un jour important et peu considéré. Il n'y eut que le baron qui ne fut pas content : il me gronda après le dîner de ce que je m'étais rangé du parti d'un prêtre, sévère partout ailleurs, et trop indulgent à la cour. « Il fallait, » me dit-il, le ramener à la rigidité de ses prin-

« cipes, et le faire rougir de son inconséquence. »

Je ne me rappelle pas à quel propos on parla à la reine du neveu et héritier de feu le feld-maréchal de Schwerin, homme jeune encore, renfermé à Spandaw depuis plusieurs années, pour avoir perdu au jeu le capital d'environ soixante mille livres de rentes, et avoir ensuite couru le monde et surtout l'Angleterre, en montrant pour de l'argent une chemise teinte de sang, qu'il annonçait être celle dans laquelle son oncle était mort. On observa d'ailleurs que ce M. de Schwerin avait donné les plus grandes espérances, par l'esprit, le caractère, et les qualités précieuses et aimables qu'on lui avait reconnues. Cette reine fut si touchée du sort déplorable d'un homme qui tenait de si près à un héros, et qui semblait mériter à plusieurs titres d'y appartenir, qu'elle résolut d'abord d'intercéder auprès du roi pour lui faire rendre la liberté, et même le faire employer d'une manière convenable : mais on lui observa que ce M. de Schwerin n'avait point cessé d'être joueur; et que, même à l'époque où l'on était, il passait les journées entières à manier les cartes les plus sales, et à jouer avec tout ce qu'il y avait de plus vil parmi les prisonniers de la

même forteresse; sur quoi elle s'écria : « Quelle » cruelle passion que celle du jeu ! Cet exemple, » ainsi que mille autres semblables, prouve que, » quand une fois on s'y est livré, l'esprit, les » talents, l'âge, la misère, l'ignominie, les plus » grands malheurs, rien ne suffit pour en cor- » riger. Je vois bien que je ferais une sottise de » me mêler de lui : allons, il faut l'abandonner » et l'oublier pour toujours ! » Et moi, je me disais : « Combien n'est-il pas dangereux de » parler mal de quelqu'un devant les grands ! » Voilà M. de Schwerin perdu sans retour, soit » que ce que l'on a dit de lui soit vrai ou non ! »

La plus cruelle distraction que j'aie eue de ma vie m'arriva au sujet du baron Poëllnitz, à la table de la reine, un jour où elle avait à sa droite le prince Henri, son frère. Le baron, invité ce jour-là je ne sais chez qui, ne se trouva point au dîner : la reine s'en aperçut, et nous dit en riant : « M. de Poëllnitz nous abandonne » aujourd'hui ; vengeons-nous-en, et parlons » de lui à notre aise. C'est un homme d'esprit, » et un vieillard aussi aimable qu'adroit; mais » par combien de défauts n'a-t-il pas terni » ces bonnes qualités ! En premier lieu il a » changé trois fois de religion ! Oh ! trois fois !

» convenons que c'est trop. » Et moi, sans me rappeler en ce moment qu'elle-même avait changé de religion pour devenir reine de Suède, n'ayant d'autre objet en vue que l'opinion si bien établie sur ces sortes de démarches, je pris la parole pour ajouter que *c'était déjà beaucoup trop que d'en changer une fois.* La reine ne m'ayant pas bien entendu, me répliqua par le mot *comment?* Et le prince son frère lui répondit : « Monsieur dit que c'est déjà » beaucoup trop que d'en changer une fois. » Mon bonheur voulut que je ne m'aperçusse de ma sottise que long-temps après l'avoir faite : si je l'avais sentie dans le moment, mon trouble m'eût peut-être fait regarder comme coupable ; mais mon air de bonhomie me sauva ; on vit que je n'avais mis aucune malice à ce que j'avais dit, et dès lors personne ne m'en voulut : ma réflexion passa aussi rapidement que les autres, et l'on continua à éplucher le baron absent.

Dans une autre occasion, j'éprouvai un embarras qui pourtant n'eut pas de suite plus fâcheuse. La reine de Suède et la princesse Ferdinand, sa belle-sœur et sa cousine, se mirent à parler de l'éducation des demoiselles :

comme elles ne furent pas du même avis, elles poussèrent la discussion assez loin; et enfin, pour la terminer, elles me prirent pour juge. Je les avais écoutées avec beaucoup d'attention; et quoique la princesse Ferdinand eût soutenu son opinion avec autant d'esprit que d'adresse, je pensais au fond qu'elle avait tort. Mais lorsque je me vis obligé de prononcer entre elle et la reine, ma perplexité fut extrême : je craignais qu'on ne m'attribuât la lâcheté d'un courtisan qui se range toujours du côté où il y a le plus de puissance : je souffrais plus que je ne peux le dire de l'idée qu'on pourrait douter de ma franchise et de ma bonne foi; enfin, je craignais que la princesse ne me sût mauvais gré d'avoir condamné son opinion, d'autant plus qu'alors je n'avais encore eu que peu de fois l'honneur de me trouver avec elle, et que par conséquent l'expérience n'avait pu établir chez moi l'idée que je devais avoir de ses principes de justice, de modération et d'indulgence. Ce fut dans cet état d'agitation intérieure que je prononçai contre cette princesse, et avec autant de franchise que de simplicité, l'espèce de jugement que j'étais appelé à porter. Pendant que je parlai, mes yeux ne la quittèrent

pas; j'observai avec la plus grande attention et ses regards, et jusqu'au moindre trait de sa physionomie, et j'éprouvai une singulière satisfaction de n'y apercevoir aucun indice qui pût m'affliger: elle m'écouta avec le plus grand calme, et se rendit avec une parfaite sérénité. L'idée qu'elle me donna d'elle-même en ce moment l'éleva dans mon esprit bien au-dessus de ce qu'auraient pu faire la thèse la plus juste et les raisonnements les plus péremptoires.

Je ne sais à quelle occasion nous parlâmes un jour à la reine du célèbre visionnaire Swédenbourg; nous parûmes désirer surtout, M. Mérian et moi, de savoir quelle opinion on avait de cet homme en Suède: je racontai ce que m'avait dit sur son compte M. le chambellan d'Hamon, qui vivait encore, et qui avait été ministre de Prusse en Hollande et en France; savoir, que son beau-frère, ministre de Hollande à Stockholm, étant mort subitement, des marchands étaient venus chez la veuve, sœur du baron d'Hamon, et lui avaient demandé pour fourniture de draps une somme que cette dame savait avoir été payée dans le temps par son mari; que celle-ci ne pouvant retrouver la quittance des marchands sur le registre des-

quels cet article n'était pas barré, avait consulté Swédenbourg, qui, disait-on, s'entretenait avec les morts; qu'en effet elle avait pris ce parti, moins cependant par intérêt que par curiosité; et que Swédenbourg était, au bout de quelques jours, venu lui dire que feu monsieur son mari avait reçu cette quittance dans son cabinet, tel jour, à telle heure, lorsqu'il lisait tel article de Bayle; et qu'ayant eu ensuite à s'interrompre pour quelque autre affaire, il avait placé la quittance où il en était de sa lecture et où on la retrouva effectivement, au tome et à la page indiqués. La reine nous répondit que le trait que je venais de citer était un de ceux dont on lui avait parlé, et qui l'avaient le plus étonnée, quoique d'ailleurs elle n'eût pas cherché à en constater la vérité; que, très peu disposée à croire de semblables merveilles, elle avait néanmoins voulu mettre à l'épreuve M. Swédenbourg, qu'elle connaissait; que ce conseiller des mines étant venu un soir à sa cour, elle l'avait pris à part, et prié de savoir de feu M. son frère le prince royal de Prusse ce que celui-ci lui avait dit au dernier moment où elle l'avait vu avant de se rendre à Stockholm; que ce qu'elle

demandait était une chose qui de sa nature ne pouvait avoir été redite par feu M. son frère, comme certainement elle n'avait jamais songé à en parler à qui que ce fût; que quelques jours après cette demande, Swédenbourg était revenu au moment où elle était au jeu, et l'avait priée de lui accorder une audience particulière; sur quoi elle lui avait répondu qu'il pouvait parler devant tout le monde, mais que Swédenbourg avait déclaré ne pouvoir dire devant témoin ce qu'il avait à lui répéter. Cette réplique commença à agiter la reine, elle donna son jeu à une dame, et pria M. le sénateur de Schwerin (présent au récit qu'elle nous faisait) de vouloir bien la suivre dans une autre pièce où il n'y avait personne : là elle laissa M. de Schwerin près de la porte, et s'avanca jusqu'au fond de cette pièce avec Swédenbourg, qui lui dit : « Madame, vous avez » fait vos derniers adieux à feu monseigneur le » prince de Prusse, votre auguste frère, à Char- » lottenbourg, tel jour, à telle heure de l'après- » midi : en traversant ensuite la longue galerie » du château de Charlottenbourg, vous le ren- » contrâtes encore; et là, il vous prit par la » main, et vous conduisit à telle croisée, où il

» ne pouvait plus être entendu que de vous, » et vous dit ces mots.... » La reine ne nous indiqua point les mots dont il s'agissait, mais elle protesta que c'étaient bien ceux que lui avait dits son frère, et qu'elle n'avait certes pas oubliés; elle ajouta qu'elle avait manqué se trouver mal en ce moment; et finit par interpeller M. de Schwerin, qui dans son style laconique se contenta de dire : « Madame, tout » cela est vrai, au moins en ce qui me concerne.» Je dois ajouter ici que la reine, tout en garantissant la vérité de son récit, ne parut point croire aux conférences de Swédenbourg avec les morts. « Mille évènements, nous dit-elle, » paraissent surnaturels et sont inexplicables » pour nous, qui n'en connaissons que les ré- » sultats; et les hommes qui ont de l'esprit et » qui aiment le merveilleux en profitent pour » se faire une réputation extraordinaire. M. Swé- » denbourg était savant, et très habile dans son » état; il a toujours passé pour un brave hom- » me : je ne puis point comprendre comment » il a su ce que personne ne devait savoir; mais, » enfin, je ne crois point qu'il ait eu un entretien » avec feu monsieur mon frère. »

On parla beaucoup à la reine de M. Lambert,

membre de l'académie; on le lui peignit comme un homme de génie très extraordinaire; elle voulut donc le connaître, et l'envoya inviter à dîner. M. Lambert était à la commission économique de l'académie lorsqu'il reçut cette invitation, et sa première réponse fut qu'il ne pouvait pas accepter. Mérian, Sulzer, Beausobre, et les autres membres de cette commission, furent longtemps à lui faire comprendre qu'il ne pouvait pas refuser : il fallut en quelque sorte le chasser pour qu'il allât faire chez lui la petite toilette dont il avait besoin pour se rendre au château. Lorsqu'on se mit à table, je me trouvai à sa gauche : la reine, fort empressée de l'entendre, tarda peu à lui adresser la parole; et pour lui fournir un sujet de conversation qui fût propre à déployer sa science et son génie, elle imagina de lui parler de la fin du monde. « M. Lambert, » lui dit-elle, croyez-vous que le monde doive » périr par le feu ? — Madame, il y a dans cette » opinion une circonstance singulière et bien » remarquable, c'est qu'on n'en connaît point » l'origine : elle est plus ancienne que les mo- » numents ; on la retrouve dans la croyance des » peuples dont l'histoire remonte le plus haut » dans l'antiquité. Y a-t-il eu autrefois des scien-

» ces plus étendues que les nôtres ? ces sciences » ont-elles conduit les hommes à cette idée, » comme à une conséquence nécessaire ou vrai- » semblable ? et nous l'ont-elles laissée comme » opinion, lorsqu'elles-mêmes se sont perdues? C'est ce que nous ne pouvons découvrir. »

Pendant ce temps-là, les cavaliers, continuaient de servir les plats les uns après les autres; les domestiques en offraient aux convives : c'est ainsi qu'il arriva qu'un domestique présentait de je ne sais quel mets à M. Lambert, lorsque la reine, parlant toujours de la fin du monde par le feu, lui demanda s'il ne voudrait pas *voir cela*, et que M. Lambert se persuadant qu'elle lui demandait s'il ne voudrait pas *avoir de cela*, c'est-à-dire de ce qu'on lui offrait, répondit en regardant son assiette où il avait encore du bœuf : « Madame, j'aime beau- » coup le bouilli. » Ce quiproquo fut accueilli d'un éclat de rire général. Lorsque j'eus fait entendre à mon voisin quelle avait été la question de sa majesté, il en témoigna presque une sorte de dédain; au moins répondit-il assez sèchement : « A quoi me servirait-il de » former des désirs à ce sujet? ne serais-je pas

» évidemment grillé moi-même avant d'avoir » rien vu ? « Cette question est en effet la chose la moins plausible que j'aie entendu dire à cette reine, qui en général avait beaucoup d'esprit ; peut-être en jugea-t-elle de son côté aussi peu favorablement que moi, car elle abandonna dès lors la fin du monde, et nous parla du terrain que la mer cède d'un côté à la terre, tandis qu'elle lui en enlève à peu près autant du côté opposé, ce qui peut faire penser que la mer fait lentement et successivement le tour du globe. Sa majesté nous dit à ce sujet qu'elle avait un château à quelque distance de Stockholm, et sur le bord de la mer, et qu'elle s'était assurée, par le soin qu'elle avait mis à faire mesurer le terrain, que dans l'intervalle de trente ans environ ses jardins s'étaient accrus de plus de trente pieds de longueur aux dépens de la mer Baltique.

J'ai parlé du sénateur suédois, M. de Schwerin, qui pour l'ordinaire parlait fort peu : cependant je le vis un jour se fâcher, et s'énoncer avec véhémence. M. Erman, aujourd'hui académicien, se permit, je ne sais plus à quel propos, de comparer une classe de prêtres suédois au clergé de West-

phalie, qu'il représenta comme peu spirituel et peu instruit. Ce fut cette comparaison que M. de Schwerin releva avec beaucoup de chaleur. » Quoiqu'il soit toujours de la justice, dit-il, » de ne parler des masses qu'avec réserve et » une sorte de respect, je vous laisse immoler » comme il vous plaira votre clergé de West- » phalie, qui ne m'intéresse nullement; mais » je ne comprends pas comment, en en faisant » ainsi les honneurs, vous vous permettez de » le comparer à des prêtres respectables, et » que vous ne connaissez pas. Si vous n'avez » que des ignorants et des sots en votre West- » phalie, ce que pourtant je suis loin de » croire, sachez que nous avons en Suède, » dans tous les ordres comme dans toutes les » classes, un très grand nombre d'hommes dis- » tingués par un mérite rare! Et est-ce donc » en présence et à la table de sa majesté que » vous devez vous permettre de parler aussi » légèrement d'une partie de ses sujets? »

M. Erman ne put que chercher à s'excuser par l'intention. La reine ne prit aucune part à cette discussion, sans doute parcequ'elle jugea que M. de Schwerin en avait assez dit, et peut-être aussi parcequ'elle fut fâchée de ce

qu'on ne lui avait pas donné le temps à elle-même de repousser la comparaison, ce qu'elle n'aurait pas manqué de faire aussi solidement et plus modérément que M. de Schwerin, qui eut presque l'air de vouloir frapper des deux côtés. Au reste, ce n'était pas à M. Erman, homme de mérite et d'esprit, savant aimable, très laborieux, et non moins recommandable par la bonté de son caractère que par son zèle à s'acquitter de tous ses devoirs, qu'il fallait imputer cette faute légère ; c'était à M. Formey et à la cour qu'il fallait s'en prendre de toutes les inconséquence de cette nature. En effet, M. Formey se permettait de tout dire ; et la cour, accoutumée à regarder ses propos, même les plus déplacés, comme des choses sans conséquence, et même comme des traits d'esprit, s'en amusait ; que dis-je ? il n'en était que plus recherché ! Voilà ce qui fut cause que peu à peu tant de personnes de la colonie et surtout quelques pasteurs ses confrères s'accoutumèrent à l'imiter. De là les calembourgs, que l'on appelle à Berlin les *pagnoteries*, les mauvais propos, les demi-indécences, les petites gravelures, en un mot tout ce qui constitue, dans la société, la malhonnêteté et le

mauvais ton. Je sais qu'aucun des imitateurs de M. Formey n'allait à cet égard aussi loin que lui : mais en ce genre peu est déjà trop ; et du moins il en résultait en général plus d'étourderie, et moins de ménagement et de réserve qu'il n'en faut dans le monde, et principlement à la cour.

J'accuse ici M. Formey d'avoir eu un très mauvais ton : j'en rapporterai d'autres preuves ailleurs, mais il nous en a donné chez la reine de Suède plusieurs qui appartiennent à cet article.

M. de Gualtiéri, toujours enthousiaste ou exagéré, avait excessivement vanté à la reine l'esprit et les talents de la fille aînée de M. Formey, celle qui depuis a été la seconde femme de M. Pajon.... « Sur mon dieu, madame, » s'était-il écrié, ses moindres billets valent » les plus belles lettres de madame de Sévigné! » Ce fut en conséquence de ces éloges que la reine dit à M. Formey : « On m'assure que » votre fille aînée est remplie d'esprit, et qu'elle » écrit supérieurement bien. — Madame, j'es- » père que ma fille a assez d'esprit pour ne » vouloir écrire que d'une manière simple et » naturelle. — Mais on m'a fortement vanté ses

» talents ; on m'a parlé d'elle comme d'une » nouvelle Sévigné. — Madame, on l'a beau- » coup trop flattée. — N'importe, je vous prie » de me la donner : elle sera mon secrétaire. » —Madame, il y a moyen d'arranger cela : votre » majesté n'a qu'à me donner son altesse royale » (en montrant la princesse de Suède assise à » côté de sa mère), nous ferons ce qu'on ap- » pelle un échange : vous aurez des bontés » pour ma fille, et moi j'aurai bien soin de » madame ; rien ne lui manquera, elle sera chez » moi comme la plus chérie de mes enfants. » On se représentera facilement la contenance de tous les convives à ce propos, après lequel la reine ne parla plus de mademoiselle Formey.

Parmi les dames d'honneur de la reine, il y en avait une, mademoiselle d'Ehrenschwert, qu'on n'aurait pu comparer qu'à Diane pour la taille, et qu'à Vénus pour la beauté. M. Formey ne manquait aucune occasion de lui dire, à sa manière, des choses galantes, qu'elle n'écoutait qu'avec impatience, avec dédain, et auxquelles elle ne répondait à la fin qu'avec humeur : « Oh! lui dit-il un jour, vous ne » voulez pas en convenir, mais vous m'aimez à » la rage. — Oui, répliqua-t-elle, à cette sorte

» de rage qui caractérise la haine. — Mon dieu, » vous verrez qu'un de ces jours, un bon vent » vous portera... *chez moi.* — Un bon vent, » monsieur! une tempête ne le ferait pas! » Et elle lui tourna le dos.

Je ne sais quelle pièce on devait jouer au théâtre français, un jour que nous dînions chez la reine, Mérian, Formey et moi. « Messieurs, » nous dit sa majesté, je compte aller ce soir au » spectacle : aurai-je le plaisir de vous y voir? » — Je me suis proposé d'y aller, répondit » Mérian. — Mon dessein est aussi d'y aller, dis- » je à mon tour. — Madame, ajouta M. Formey, » je n'ai point de billet. » Lorsqu'on fut levé de table, et que la reine eut repassé, selon l'usage, du salon dans sa chambre pour y prendre son café, la jeune princesse sa fille revint en courant, un billet à la main, et dit à M. Formey : « Monsieur, voilà un billet de » comédie que ma chère mère vous envoie. » — Madame, répondit-il en le prenant, que le » bon Dieu vous le rende et à sa majesté, en » son saint paradis! » Cette inconvenance, dans la bouche d'un vieux ecclésiastique, fut accueillie par un éclat de rire général, que son altesse royale alla bien vite reporter à madame sa mère.

La reine pria M. Formey de prêcher chez elle : on choisit le dimanche suivant. Le samedi, veille du jour de ce sermon, nous dînions chez le prince Henri, avec la reine de Suède, madame sa fille, et la duchesse régnante de Brunswick, sœur aînée de cette reine. Quand on fut au rôti, la reine dit à son prédicateur futur : « M. Formey, sur quel texte me » prêcherez-vous demain ? — Madame, demain » je vous le dirai. — Et pourquoi pas aujour- » d'hui ? — Parceque ce n'est que demain » que je dois avoir l'honneur de prêcher de- » vant votre majesté. — Mais ce n'est pas me » faire votre sermon que de me dire votre » texte. — Madame, votre majesté veut *défleu- » rer* mon sermon. » A ce mot, tout le monde baissa les yeux, pour ne pas augmenter, par des regards indiscrets, l'embarras des dames. M. Formey, qui sentit combien cette licence était désapprouvée, voulut la faire oublier en prenant un ton de bonhomie plus sérieux. « J'aurai l'honneur, dit-il à la reine, de vous » prêcher demain un sermon que j'ai fait sur » la résurrection, pour les habitants de Bu- » chols, il y a vingt-huit ans. » (Buchols est un village distant de deux lieues de Berlin,

et tout peuplé de réfugiés français.) Le prince Henri, piqué d'avoir eu à baisser les yeux, prit la parole, et dit à M. Formey: « Je me » trompe fort, ou bien un sermon fait pour » les habitants de Buchols, et ensuite prêché » à la cour, est très déplacé à l'un des deux » endroits s'il ne l'est à tous les deux. Je sais » que les dogmes et les principes généraux de » morale sont, dans la religion chrétienne, les » mêmes pour tout le monde; mais l'explication » des dogmes et l'application des principes doi- » vent nécessairement varier selon les person- » nes; les esprits n'ont pas les mêmes avances, » la même intelligence dans toutes les classes; » l'éducation, les goûts, les habitudes et les » connaissances diffèrent essentiellement: il » faut donc employer d'autres considérations, » d'autres nuances, et même un autre style, à » Buchols qu'à la cour. D'ailleurs les devoirs » et les dangers ne sont pas là ce qu'ils sont » ici; et en ce cas vous ne pouvez tenir à » tous le même langage en ce qui concerne les » développements de la morale, sans tomber » dans de grandes inconvenances, et sans » risquer, ou de blesser la juste délicatesse des » uns, ou d'être inintelligible pour les autres.

» Ainsi, avec votre permission, M. Formey, » il faut conclure, ainsi que je l'ai dit, que » votre sermon n'a rien valu pour les paysans » de Buchols, ou qu'il ne vaudra rien demain » chez la reine, en supposant d'ailleurs qu'il » soit bon quelque part. » M. Formey, un peu piqué ou embarrassé de cet argument, répliqua : « Oh ! monseigneur, devant le trône » de Dieu tout cela n'est que de la canaille » chrétienne. » La baguette d'une fée ne produit pas un effet plus prompt et plus frappant que cette réplique. Le prince penche la tête en avant, fixe ses regards sur son assiette, et reste immobile ; la reine, par un coup d'œil rapide et général, examine la physionomie de tous les convives, et dit ensuite en s'adressant à la duchesse de Brunswick : « J'espère, ma chère » sœur, que vous voudrez bien partager ce » compliment avec moi ; c'est en vérité la pre- » mière fois de ma vie qu'on m'en adresse un » pareil. — Madame, dit M. Formey sans se » déconcerter, le mot de *chrétienne* est un » baume qui raccommode tout cela. » Je souffrais autant que les autres de ses incongruités, et de l'embarras de tout le monde : c'est pourquoi, me retournant de son côté, je lui dis :

« Il me semble que chez vous ce baume n'est » qu'un emplâtre. » Tout le monde sourit : il ne répondit plus, et après quelques instants de silence on se leva de table.

Le lendemain, j'arrivai chez la reine, après les *chrysalides* de M. Formey, car ce mot lui avait fourni son principal argument en faveur du dogme de la résurrection : le prince Henri vint un instant après moi, et dit à M. Formey, en passant devant lui pour aller chez la reine : « J'espère, monsieur Formey, que vous aurez » observé que je n'ai pas été de *vos canailles*. » M. Formey avait eu le temps de réfléchir sur les propos de la veille, et il faut croire qu'il avait mis ce temps à profit : il ne répondit au prince que par un silence respectueux et une profonde révérence. La reine eut aussi envie de se venger : quand on fut à table, elle attaqua M. Formey sur le dogme de la résurrection, et principalement sur les arguments qu'il avait employés. Elle attaqua avec beaucoup de raison la comparaison des *chrysalides*, et pressa vivement l'orateur qui s'en était servi. M. Formey écoutait avec beaucoup de respect et d'attention, mais ne répondait pas un mot. La reine à la fin lui dit : « Mais, M. Formey, vous ne

» me répondez pas : est-ce que vous n'auriez » pas la charité de m'éclairer ? Si je m'égare, » monsieur, vous devez combattre mes erreurs. » Ainsi, je vous en prie, répondez-moi. — Ma- » dame, lui dit alors M. Formey, nous avions » à Berlin, il y a plus de trente ans, un pas- » teur français que votre majesté a pu con- » naître lorsqu'elle était bien jeune : il s'appe- » lait N. — Oui, dit la reine, je me souviens » de ce nom-là. — Eh bien, madame, il était » président du consistoire, lorsqu'un pêcheur » appartenant à une des familles de la colonie » fit je ne sais quelle action scandaleuse pour » laquelle il fut cité et réprimandé. Six mois » après cette semonce, le pasteur N., qui » comme président avait porté la parole, alla » se promener du côté de Stralow, au-dessus » de Berlin, où la Sprée a bien une demi-lieue » de largeur : là il se ressouvint qu'il avait une » affaire qui l'appelait de l'autre côté de la » rivière ; il s'adressa à un pêcheur et fit mar- » ché avec lui pour traverser la Sprée. Quand » ils furent au milieu de ce long trajet, le pê- » cheur plaça un de ses pieds à l'un des côtés » de sa barque, et l'autre pied à l'autre côté, » et se mit à la balancer, comme s'il voulait

» renverser et enfoncer cette barque sous les » eaux. Le pauvre pasteur, ne pouvant plus se » tenir debout, s'assit, se cramponna aux » deux bords, et s'écria : *Malheureux, que » faites-vous? Est-ce donc que vous voulez me » noyer?... — Ha, ha! monsieur*, répliqua le » pêcheur, *c'est ici mon consistoire, où je lave » la tête à mon tour.* — Madame, mon consis- » toire a eu lieu dans le salon; ici, c'est le con- » sistoire de votre majesté : là, elle a daigné » m'entendre avec indulgence et bonté; rien » ne peut donc me dispenser du respect avec » lequel je dois également écouter ici ce qu'elle » juge à propos de me dire. Votre majesté est » dans son consistoire, et je me tais. » Cette historiette vint à merveille : elle fit rire, et tout fut oublié. C'était toujours par des tours d'adresse de cette sorte que M. Formey se tirait d'embarras, lorsque ses inconsidérations l'avaient porté trop loin. Il était très étourdi, mais il avait d'heureuses ressources; et le malheur était qu'on pouvait plus difficilement le copier dans ses ressources que dans ses étourderies.

Il fit une dernière faute la veille du départ de la reine, jour où nous fûmes tous invités

au dîner d'adieu chez la princesse Amélie. Au moment de se mettre à table, nous vîmes le prince Henri sortir de la chambre de la princesse, tenant ses deux sœurs par la main : tous les trois avaient l'air sérieux et même triste; on voyait qu'ils avaient pleuré. On peut juger du silence qui régna de toutes parts. Mais ce silence déplut à M. Formey : il voulut le rompre, et ne fut pas heureux. « Ceci, dit-il, » est donc le vin de l'étrier ? » Personne n'eut l'air de l'entendre; on fut plus sérieux qu'auparavant, et il se tut comme les autres.

Lorsque la duchesse de Brunswick fut arrivée à Berlin pour y embrasser Ulrique, les trois sœurs voulurent revoir ensemble tous les endroits qu'elles avaient plus ou moins habités ou parcourus dans leur jeunesse, et du temps de leur père. Ainsi elles allèrent successivement recueillir des souvenirs dans les châteaux abandonnés qui avaient servi aux parties de chasse du gros Guillaume. Cependant aucune de ces courses ne les amusa assez pour la faire deux fois. On assura même qu'elles en avaient rapporté plus de fatigues et d'ennui que de satisfaction. Avant de faire cette sorte de ronde, elles avaient eu une autre fantaisie, qui ne s'était pas

mieux terminée : elles avaient voulu dîner toutes les trois ensemble, sans parents, sans dames de suite, et sans cavaliers. Le dîner avait été préparé chez la princesse Amélie. Cette idée leur avait paru charmante ; mais il y avait un petit article auquel elles n'avaient pas songé, et qui dérangea tout. La duchesse de Brunswick servit d'abord la soupe, ensuite le bouilli, et même un autre plat encore ; quand il fut question d'aller plus loin, elle dit à la reine : « Écoute, Ulrique, j'ai servi la soupe, et je ne » la compte pas ; j'ai servi un autre plat, en ma » qualité d'aînée et pour donner l'exemple ; j'en » ai servi un autre encore pour notre pauvre » sœur Amélie, qui, dans l'état où elle est, » souffre tant à se servir elle-même. C'est main- » tenant à ton tour : fais comme moi, sers pour » toi, et ensuite pour Amélie ; et après cela je » te relèverai. » La reine prétendit ne pas savoir servir. Peut-être disait-elle vrai ; peut-être craignait-elle de compromettre sa dignité ; peut-être l'embarras produisit-il l'ennui. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant d'entamer le rôti il fallut réunir à cette petite table la grande table des personnes de la suite qui dînaient dans une pièce voisine.

Du reste, les personnes qui depuis longtemps étaient attachées à la cour examinaient avec une extrême attention, dans les commencements surtout, comment la reine de Suède et la princesse Amélie se comporteraient l'une envers l'autre : on était très curieux de connaître les détails de leurs premières entrevues, et l'on remarqua que la reine y mit toutes les prévenances, toutes les amitiés et tous les soins possibles. Elle se hâta d'aller voir sa sœur, qui d'abord la reçut avec cérémonie. La reine en fut extrêmement affligée : elle ne cessait de la prier, de la conjurer de ne voir en elle qu'une sœur tendre, et de ne se gêner en rien : cependant Amélie restait toujours debout. « Oh! ma bonne sœur, lui disait la reine, si » vous saviez combien vous me faites de peine » en ne vous asseyant pas! — Je sais trop le » respect qne je dois à votre majesté. » Enfin, Amélie se laissa fléchir, et elles furent ensuite très bien ensemble.

La reine, en nous quittant, s'en alla à petites journées jusqu'à Stralsund, où elle s'arrêta, sous divers prétextes, jusqu'à ce que son fils et M. de Vergennes eussent exécuté le projet qu'ils avaient formé, et ramené le sénat

à une certaine soumission. Ce ne fut qu'après cette sorte de révolution qu'on vint la prendre pour la transporter à Stockholm.

Elle m'avait fait promettre de lui écrire : je voulus tenir parole, et je le fis au nouvel an. Ma lettre ne se borna pas à de simples compliments; je tâchai de la rendre intéressante par des nouvelles littéraires, et par quelques vues philosophiques, cherchant ainsi à fournir à sa majesté l'occasion de m'indiquer le genre de correspondance qui pourrait lui plaire davantage; mais je ne reçus de réponse que par un chambellan que je n'avais point l'honneur de connaître, et qui, par conséquent, ne pouvait m'adresser que des honnêtetés vagues et par là même fort insignifiantes pour moi. Cela me convainquit que mes lettres deviendraient toujours plus pénibles pour moi, et probablement plus indifférentes à sa majesté; et c'est ce qui me détermina à m'en tenir à la première. Quelques personnes me blâmèrent; mais avec plus de philosophie et moins de politique elles m'eussent approuvé.

Digitized by Google

LA PRINCESSE AMÉLIE DE PRUSSE,

ABBESSE DE QUEDLINBOURG.

La princesse Amélie de Prusse, la plus jeune des sœurs de Frédéric, fut en quelque sorte adorée dans sa première jeunesse, non seulement pour sa beauté et son esprit, mais encore pour la douceur et la bonté de son caractère. Elle avait d'ailleurs des talents distingués, et encore de mon temps on se souvenait qu'à Berlin, où tout le monde cultive la musique, il n'y avait pas eu d'amateur qui eût porté plus loin les connaissances et la perfection de cet art délicieux et difficile. Quelques personnes avaient conservé des morceaux de sa composition, que j'ai encore vu admirer à une époque où l'on était loin d'être prévenu en sa faveur.

Amélie était peut-être, de toute la famille royale, la personne dont l'esprit avait le plus d'analogie avec celui de Frédéric : c'était la

même finesse, la même vivacité, le même penchant pour les sarcasmes. Quant à ce dernier trait, il n'est exact qu'en parlant des temps postérieurs à ses malheurs; car dans sa jeunesse on ne lui avait reconnu que de l'éloignement pour tout ce qui aurait pu désobliger. Sa bibliothèque, très considérable, n'était pas moins curieuse, en ce que presque tous les volumes étaient chargés de ses notes. J'en ai vu plusieurs exemples, parmi lesquels j'en citerai un seul : Voltaire, dans un passage, parle des *badauds de Paris;* la princesse avait écrit en marge : *Et où donc n'y en a-t-il pas? Voyez plutôt Berlin.*

Voici à quelle occasion je la vis pour la première fois, et quel fut mon premier entretien avec cette princesse. La duchesse de Brunswick, l'aînée des filles de Guillaume, était venue à Berlin pour voir sa sœur Ulrique, reine douairière de Suède. Elle m'avait fait inviter à l'aller voir le lendemain de son arrivée, entre midi et une heure. A l'heure prescrite, je la trouvai encore en déshabillé : à peine étais-je arrivé, que la princesse Amélie survint. « Comment, ma très chère sœur, s'é-» cria la duchesse, vous vous êtes donné la

» peine de monter jusque chez moi : j'en suis » aussi affligée que reconnaissante [1]. Mais vous » voyez que je ne suis pas encore habillée, » tant j'ai été distraite durant toute la matinée ; » et cependant voilà l'heure où nous devons » nous rendre pour dîner chez la reine. Voulez-» vous bien, ma chère sœur, que je vous laisse » un moment pour aller passer une robe, et » permettrez-vous à M. Thiébault de vous faire » compagnie ? — » Volontiers, » répondit la princesse avec sa voix rauque et sépulcrale. Alors la duchesse nous quitta, et la princesse Amélie, m'adressant la parole, me dit : « En venant ici, » j'ai trouvé dans l'antichambre un prêtre que » je ne connais point : savez-vous qui c'est ? — » Oui, madame, c'est le pasteur Réclam. — » Prêche-t-il bien ? — Je n'en sais rien, madame ; » je ne l'ai jamais entendu. — Ni moi, non plus ; » et je crois que nous n'y avons pas perdu » grand'chose. — Je ne puis rien dire de ses ta-» lents pour la chaire ; mais je sais qu'il est » instruit et homme d'esprit. — Il n'a point de » talents ; il suffit de le voir : petit, maigre,

[1] La duchesse était logée au second étage ; et l'on sait ce que c'est qu'un second étage dans les châteaux ou palais.

» sans mine ; la voix même doit lui manquer, » c'est un pauvre prédicateur. » Comme je ne lui fis aucune réplique à ce sujet, d'autant plus que je savais bien que M. Réclam n'avait effectivement pas, pour la prédication, un talent qui répondît à son esprit, elle se porta vers un autre objet, et me demanda s'il était vrai que M. Toussaint, mon collègue, fût aussi malade qu'on le lui avait dit. « Oui, madame, » lui dis-je ; « il a une fièvre lente qui le consume de- » puis plus de six mois, et dont les médecins » ne peuvent le délivrer. — Eh bien, monsieur, » c'est un homme mort. — Madame, nous en avons » bien peur. — C'est un homme mort, vous dis- » je. Au reste, il ne laissera pas un grand vide » dans le monde littéraire ; il n'a rien fait de » remarquable. — Madame, il nous a donné le » livre *des Mœurs*. — Ce livre n'est pas de lui : » un vieux prêtre qui l'avait composé, mais qui » ne voulait compromettre ni ses bénéfices ni » sa tranquillité, en fit présent à M. Toussaint, » encore jeune, à condition que celui-ci le pu- » blierait sous son propre nom. — Je sais, ma- » dame, que quelques personnes ont assuré ce » que votre altesse royale vient de dire ; mais » on n'en a donné aucune preuve : on n'appuie

» même cette assertion par aucun de ces détails
» qui résulteraient nécessairement de la certi-
» tude d'un tel fait.— Le fait ne peut être dou-
» teux, et la preuve en est que jamais M. Tous-
» saint n'a pu faire aucun autre ouvrage qui
» valût celui-ci.—Il est vrai, madame, que son li-
» vre intitulé *Eclaircissements sur les Mœurs*,
» et les Mémoires qu'il a donnés à l'académie de
» Berlin, n'ont pas le mérite du livre des Mœurs;
» cependant c'est toujours le même génie, la
» même tournure d'esprit, le même ton, le
» même style et le même fonds de doctrine. On
» y reconnaîtra le même auteur, si l'on daigne
» considérer combien cet homme, qui n'a pas
» eu une constitution forte, a dû déchoir par
» l'effet de l'âge, et à la suite des maladies et des
» malheurs qu'il a eus.—Mais il n'est pas vieux.
» —Il a, madame, cinquante et quelques an-
» nées.— Un homme d'esprit n'a encore rien
» perdu à cet âge. Au reste, voici son histoire:
» devenu propriétaire d'un ouvrage qu'il n'avait
» pas fait, il l'a tant étudié, qu'étant jeune encore
» il y a comme moulé son esprit, et voilà com-
» ment il n'a plus eu d'autre pli. Vous le défen-
» dez en vain : c'est un pauvre auteur qui ne
» laissera ni vide, ni regret. » Heureusement la

duchesse revint, et me sauva de l'embarras où me mettait la ténacité de cette princesse, à laquelle d'ailleurs j'avais dit tout ce qu'on pouvait dire à ce sujet. Les deux sœurs s'en allèrent chez la reine, en me souhaitant le bonjour, et je m'en retournai chez moi tout occupé du caractère singulier de cette princesse.

Il semblait qu'il ne lui restât plus d'autres jouissances que ce qui pouvait affliger les autres : quand elle avait du monde à souper, il fallait qu'il y eût dans sa société quelque victime immolée à la méchanceté commune. C'est ainsi qu'elle n'invitait pas madame du Troussel, l'une de ses plus anciennes connaissances, et celle qui se prêtait le plus volontiers aux espièglerie, sans avoir en même temps une veuve de Bonin, dame d'un excellent esprit, mais qui, par une faiblesse inconcevable, ne pouvait perdre une seule partie au jeu, que les larmes ne lui couvrissent les joues; et toujours la princesse les faisait placer à la même table, et disait d'avance à la première : « Écoute, joue le mieux que tu pourras, pour » faire perdre la Bonin : fais-la bien pleurer, » pour l'amour de moi. »

Lorsque la cour eut ordre de se sauver à

Magdebourg, madame du Troussel, dont la mère était mourante, vint au château faire ses adieux à la reine et aux princesses : elle trouva la princesse Amélie dans sa plus grande parure, et couverte de tous ses diamants. Elle était radieuse de joie, et s'amusait de voir la cour pleine de chariots et de ballots que l'on jetait par les fenêtres pour plus de célérité. Dès qu'elle vit madame du Troussel, qui alors était encore madame de Kleist : « Comment, lui cria-» t-elle, est-ce que tu ne te prépares pas à fuir » avec nous? — Madame, je ne puis pas quitter » Berlin : ma mère est bien malade, et je ne » l'abandonnerai pas. — Oh bien! ma chère, ces » Russes qui vont venir brûleront tout ; ils pil-» leront et saccageront la ville! ils te..., ils te » tueront! Ce sont des barbares, des sauvages! » Ta mort ne sauvera pas ta mère. — Ils me fe-» ront le mal qu'ils voudront me faire; mais la » peur ne me fera pas manquer à des devoirs » aussi sacrés que ceux qui me retiennent ici. » — Cela étant, ma chère enfant, je ne te re-» verrai plus; cela est très sûr; ainsi, adieu, » adieu. » Et ce fut ainsi qu'elle l'embrassa et la renvoya.

Une chose que tout le monde a bien remar-

quée, mais dont peu de personnes ont deviné la cause, c'est la constante et invariable amitié qui a toujours paru régner entre cette princesse et Frédéric. Jamais ce frère, toujours si attentif à donner les plus grands témoignages d'attachement à toutes ses sœurs, n'est descendu pour aucune autre à d'aussi petits soins que pour celle-ci. Jamais il n'arrivait à Berlin qu'il n'envoyât d'abord un page chez elle pour savoir comment elle se portait : sa première visite était pour elle, ou plutôt il n'en faisait qu'à elle. Jamais il ne lui arrivait de traverser la ville, sans même avoir à s'y arrêter, qu'il ne vînt lui donner au moins un quart d'heure. Lorsqu'il avait des fruits nouveaux, ou quelque autre douceur semblable, il les partageait avec elle : on raconte à ce sujet qu'un page expédié de Potsdam pour porter à cette princesse un certain nombre de cerises, en avait mangé une partie, ne devinant pas que Frédéric, aussi malin que les pages, avait mandé à sa sœur de lui marquer combien elle en aurait reçu, et que le pauvre page, ainsi découvert, avait eu à garder de longs arrêts pour en faire la digestion.

Madame du Troussel, la femme du monde

qui s'occupait le plus des diseurs de bonne aventure, m'a répété cent fois que cette princesse y donnait autant de soins qu'elle; que souvent elle faisait appeler en grand secret tous les sorciers et sorcières qui avaient quelque réputation; qu'elle-même, qui me racontait tous ces faits, lui en avait adressé plusieurs, et qu'ayant le même goût, elle était devenue à cet égard sa confidente, sinon unique, du moins la plus intime et la plus secrète. Cette matière formait entre elles le sujet d'entretiens aussi longs que sérieux; et si même ce n'est pas d'après la princesse, c'est du moins d'après ses alentours les plus intimes, que madame du Troussel m'a positivement affirmé avoir su dans le temps, que, durant toute la guerre de sept ans, et surtout aux époques les plus critiques, cette princesse avait souvent passé les jours à faire tirer les cartes pour le roi, sans néanmoins le nommer; et qu'elle en avait envoyé les résultats et les annonces à sa majesté; d'où l'on pouvait douter si le roi y avait ajouté foi ou non, et si la princesse recourait à ces sortes de divinations de son propre mouvement, ou par ordre de son frère.

Ces derniers faits sont assez graves pour exa-

miner la liaison particulière du frère et de la sœur, le penchant de la princesse à recourir aux diseurs de bonne aventure, et la faiblesse ou condescendance du roi sur ce dernier article.

1° La princesse, malheureuse à tant de titres et par rapport à tout ce qui lui était cher [1], sentait vivement que ce n'était que de son frère roi qu'elle pouvait attendre quelque adoucissement à ses maux : lui seul pouvait y mettre un terme ; et si l'on objecte qu'ils ne provenaient que de lui, je dirai qu'elle comprenait très bien qu'il n'avait été sévère que par cette politique inflexible, qui pourtant ne détruit pas la tendresse fraternelle et la commisération la plus touchante. Toutes ces considérations devaient donc la jeter dans les bras du roi, et la déterminer à lui dire : « Me voilà » avec tous mes malheurs ; ordonnez de votre » sœur : ce n'est que de vous qu'elle peut ac- » cepter des consolations, comme c'est par vous » seul qu'elle peut être sauvée du désespoir de » se voir en butte aux propos ou au mépris des » autres. »

[1] On trouvera l'explication de ce passage, et de tous ceux qui ont rapport aux malheurs de cette princesse, à l'article de Trenck. Bon THIÉBAULT.

Dans cette supposition plus que vraisemblable, et qui s'accorde si parfaitement avec les faits, quelles ont dû être les dispositions du roi? N'a-t-il pas dû se dire : « Ma pauvre sœur, » autrefois si belle et si aimable, aujourd'hui » défigurée et malheureuse, ne l'est que par » moi! montrons-lui combien je la plains, com- » bien je souffre de ses peines! Que mon amitié » la console autant qu'il est possible des maux » que je ne puis adoucir! Ma sœur d'ailleurs » ne le mérite-t-elle pas? Qu'on en juge par sa » résignation au milieu de ses souffrances, et » par l'attachement qu'elle m'a voué. » Je ne pense pas qu'il soit possible de connaître Frédéric, et de le juger en cette circonstance autrement que je ne le juge!

2° Que la princesse Amélie ait pu faire appeler et écouter les vils charlatans qui nous parlent de l'avenir, je n'en suis pas étonné : c'est un piége où tombent ordinairement les personnes sensibles et souffrantes, auxquelles il ne reste plus d'espoir : la rectitude de l'esprit ne suffit pas pour les retenir; elles seraient incrédules, qu'elles se laisseraient encore entraîner : ce n'est pas persuasion, c'est une illusion qui du moins berce momentanément notre âme

et l'occupe d'images flatteuses : on ne prend pas le rêve pour la réalité, mais ce rêve est agréable, et il suspend nos maux. L'âme dolente et accablée y trouve le moyen de se dérober de temps en temps à elle-même : on respire pendant ces répits, et c'est beaucoup. J'ai vu des femmes, surtout de celles dont l'imagination était la plus active, qui jamais n'ont cru à ces absurdités, et qui y consacraient parfois des heures entières. Les personnes de cette trempe se font dire la bonne aventure dans les temps d'agitation, comme aux époques où leur sensibilité est plus calme elles font des châteaux en Espagne ; et elles ne croient pas plus à l'une qu'aux autres.

3° Mais la princesse Amélie était-elle autorisée par son frère à interroger le sort sur les destinées futures de ses états ? Il est impossible d'aborder sérieusement une question aussi folle. Frédéric n'a eu à aucune époque, et sous aucun rapport, un instant de cette faiblesse d'esprit qui, chez un homme, serait une véritable imbécillité. Ce n'est pas sur d'aussi misérables appuis qu'il se fondait pour résister aux instances de sa famille, et pour deviner ou prévenir les desseins secrets

de Daun et de Laudon. Cependant il est assez conforme à son caractère de supposer qu'il aura reçu les envois qu'aura pu lui faire une sœur qu'il avait résolu de traiter avec tant de ménagement, et qui elle-même feignait sans doute de ne pas croire, ou même ne croyait pas à ce qu'elle lui annonçait. Comme néanmoins une pareille condescendance aurait pu attirer à Frédéric de mauvaises plaisanteries, si elle eût été connue, on doit penser qu'il aura très fortement recommandé la plus sévère discrétion à sa sœur ; et voilà comment si peu de personnes ont oui parler, même en termes bien vagues, de cette correspondance singulière, qui, à mon avis, doit être pardonnée à la princesse, ne peut que faire honneur au bon cœur du roi, sans qu'on puisse rien en conclure contre la supériorité et la fermeté de son esprit.

L'attachement si marqué que Frédéric et la princesse Amélie ont constamment eu l'un pour l'autre a produit ce mauvais effet, que la cour et la ville ont regardé l'une comme le premier espion de l'autre : les jugements critiques et sévères de celle-là ont encore fortifié cette présomption. Il en est arrivé que

tout le monde à la fin redoutait singulièrement cette princesse. Le prince Henri lui-même en était venu jusqu'à parler fort mal de cette sœur, et cela hautement et dans toutes ses sociétés. Avait-il eu quelques sujets de s'en plaindre ? c'est ce que j'ignore. Mais il ne me l'a jamais nommée sans y joindre le nom de *fée malfaisante*, ou autre épithète semblable. Pour moi, je n'ai jamais rien pu découvrir qui justifiât les idées du prince et de la cour.

On n'aura pas de peine à concevoir que cette princesse, infirme comme elle l'était devenue, et redoutée de tout le monde d'après la réputation qu'elle avait, devait vivre très retirée et presque sans société. On ne la voyait jamais à aucune cour : elle-même recevait fort peu de monde. Il est très vraisemblable que sans le voyage de la reine douairière de Suède je n'aurais jamais eu l'honneur de l'approcher : encore à cette époque, et si j'en excepte sa visite à la duchesse de Brunswick, ne l'ai-je vue que chez elle : je ne pense pas que de mon temps elle soit allée chez aucun de ses frères. Sa cour était composée de madame de Maupertuis, sa grande gouvernante, bonne

femme très bornée; de deux dames d'honneur, d'un cavalier ou chambellan et de deux pages : tel est le cercle d'où elle ne sortait presque jamais ; car je ne pense pas qu'elle eût, pour l'ordinaire, plus d'une fois par mois quelques personnes à souper.

Ses revenus étaient d'ailleurs assez modiques : ils se bornaient à un apanage peu considérable dans ce pays, et à l'abbaye de Quedlinbourg, qui pouvait monter à cent mille francs par an.

La partie de son histoire qui a été la moins connue, et sur laquelle le public a flotté entre des opinions plus diverses et moins admissibles, c'est la cause de ses infirmités. Heureusement constituée sans être bien grande, elle n'aurait pas dû avoir à les craindre ; même dans un âge très avancé, et elle en a été atteinte bien avant l'âge qui peut les faire craindre : encore ne les a-t-elle pas eues partiellement ; elle en a été spontanément accablée. Il n'est pas douteux qu'elle ne les ait cherchées : j'en donnerai pour preuve un fait qui est certain. A une époque où elle avait les yeux enflammés, M. Meckel, qui était son médecin, lui ordonna une composition liquide

qu'il fallait faire chauffer, pour en faire parvenir la vapeur jusqu'aux yeux, mais en tenant ce liquide au moins à sept ou huit pouces de distance : il lui recommanda bien de ne pas l'approcher davantage ; et cependant, dès qu'elle eut cette composition, elle s'empressa de s'en frotter les yeux, ce qui produisit un si funeste effet, qu'elle courut le plus grand danger de devenir aveugle, et que depuis elle a toujours eu les yeux à moitié sortis de leurs orbites, et aussi hideux qu'ils avaient été beaux jusque là. Frédéric, à qui on n'osa pas dire combien la princesse avait de part à cet accident, n'a jamais eu depuis qu'une aversion très marquée et un vrai mépris pour M. Meckel, que la princesse fut obligée de quitter, et qui n'en était pas moins un des meilleurs médecins de Berlin, et un des plus célèbres anatomistes de l'Europe.

Une autre infirmité plus étonnante encore, c'est que cette princesse perdit presque totalement la voix, aussi de sa faute, à ce que l'on a prétendu : il lui était difficile de parler, et très pénible aux autres de l'entendre ; sa voix n'était plus qu'un son rauque, sourd et sépulcral, semblable à celui que forme une

personne qui fait effort pour dire, comme à voix basse, qu'elle étrangle.

Je ne parlerai pas de sa tête chancelante et se soutenant à peine, de ses jambes pour lesquelles son corps appauvri était un poids si lourd, de ses bras et de ses mains plus d'à moitié paralysés; mais quels puissants motifs ont pu amener cette belle et aimable princesse à se faire elle-même un sort aussi triste? quelle philosophie a pu lui donner assez de force pour le supporter et ne pas s'en plaindre? quelle énergie tous ces faits ne prouvent-ils pas? Certes, la princesse Amélie offre aux observateurs un phénomène extraordinaire, et bien digne de leur attention! Elle est morte, ou plutôt elle s'est éteinte peu de temps après Frédéric.

LA DUCHESSE DE BRUNSWICK
ET SES ENFANTS.

Il y avait peu de temps que j'étais à Berlin, lorsque, me promenant avec M. Toussaint, mon collègue, je vis deux jeunes cavaliers en uniforme et ayant le cordon jaune venir à nous au petit galop, s'arrêter en nous saluant, causer pendant une minute ou deux avec M. Toussaint, qui, m'ayant précédé de cinq mois dans ce pays, en était déjà connu, et enfin nous quitter d'une manière extrêmement polie, après m'avoir beaucoup considéré : c'étaient les princes Frédéric-Auguste, et Guillaume de Brunswick, neveux du roi par leur mère, et neveux de la reine par leur père, tous deux généraux, et chefs, l'un d'un régiment de la garnison de Berlin, et l'autre d'un régiment placé à Francfort-sur-l'Oder. Bientôt après nous fûmes invités à dîner chez l'aîné, où le cadet avait alors un appartement. Il me parut que ces deux princes s'étaient arrangés entre eux, pour partager leur confiance entre mon col-

lègue et moi; car je sus que l'aîné (le prince Frédéric) consultait M. Toussaint sur ses compositions, objet dont il ne me parla pas; et d'un autre côté, le frère cadet (le prince Guillaume) ne me quitta presque pas de toute la séance, et ne s'entretint avec moi que de littérature. Il en vint même bien vite aux confidences. « Monsieur, me dit-il à un second » dîner qui suivit le premier d'assez près, j'ai un » désir qui ne sera sans doute que téméraire à » vos yeux, mais auquel je n'ai pas la force de » résister; il faut donc que j'en suive l'impul- » sion. Il n'y a que l'expérience qui puisse me » déterminer à l'étouffer, en me prouvant qu'il » m'est impossible d'en atteindre l'objet; mais » je ne vous dissimule pas que je serai au » comble de mes vœux si je réussis. J'aime pas- » sionnément la poésie, monsieur; et pour m'y » essayer, je veux entreprendre un poëme du » genre le plus noble : vous voyez combien » j'aurai besoin de secours; et c'est de vous seul » que je voudrais les obtenir. Je ne puis même » les attendre que de vous. Daignerez-vous, » monsieur, ne pas me les refuser? Je sais que » ce n'est pas une petite tâche que je vous pro- » pose. Combien n'aurez-vous pas de temps à

» me donner, et de dégoûts à éprouver, vu ma » jeunesse, mon inexpérience, et mon igno- » rance même de votre langue! Mais, au moins, » je vous promets de vous en dédommager au- » tant qu'il dépendra de moi, par ma docilité, » ma reconnaissance, mon attachement, et mon » courage. Faites-moi le plaisir, monsieur, de » me dire ce que vous pensez de mon projet. » Après lui avoir donné l'assurance que je me dévouerais tout entier, et avec zèle et franchise, à ce qu'il paraissait désirer de moi, je lui demandai s'il avait déjà choisi le sujet du poëme qu'il voulait entreprendre. « Plusieurs, me ré- » pondit-il, m'ont successivement séduit et oc- » cupé, mais aucun ne m'a encore satisfait de » manière à me décider irrévocablement. Au- » riez-vous à m'en proposer qui vous parussent » dignes de nos efforts communs? »

Je ne sais pourquoi je m'étais persuadé qu'il voulait faire des odes; il ne me vint point en pensée qu'il pût songer à se jeter dans les immenses détails d'un poëme épique; c'est pourquoi je lui dis qu'en ce moment, il ne se présentait à moi qu'un seul sujet qui n'avait encore été traité par aucun auteur français, et qui était susceptible de grandes beautés; mais que ce

sujet lui était et lui serait sans doute toujours moins connu qu'à la plupart des autres hommes ; et qu'en un mot c'était *la Nécessité;* je lui indiquai de suite combien il offrait de belles choses à dire au philosophe, à l'homme sensible, au moraliste, et à l'âme courageuse et forte. Il convint qu'en effet une ode sur *la Nécessité* fournirait beaucoup à un poëte plein de verve et de génie : mais il ajouta que ce n'était pas au genre de l'*ode* qu'il avait résolu de s'attacher ; que son ambition le portait à des ouvrages de plus longue haleine, et qu'enfin son intention était de s'élever jusqu'à l'épopée. Alors nous parcourûmes divers évènements historiques plus ou moins dignes de la muse épique, et nous nous arrêtâmes d'abord provisoirement, et ensuite définitivement à *la conquête du Mexique.* « Je mettrai sans doute, » me dit-il, tout le temps qu'il faudra pour rendre mon ouvrage aussi parfait que mes talents » me le permettront : je vous avoue néanmoins » que je ne pense point devoir y consacrer un » temps infini ; une voix secrète me dit qu'il » faut que je l'aie terminé à l'âge de vingt-» quatre ans : j'en ai vingt ; ainsi je compte y » donner quatre à cinq ans, pas davantage ;

» mais je les y emploierai sans relâche. » Me pardonnera-t-on de faire ici une remarque qui présentera plus de bonhomie que d'utilité ? Je lui avais proposé de chanter *la Nécessité ;* il voulait avoir fini son poëme à l'âge de vingt-quatre ans, et c'est à l'âge de vingt-quatre ans qu'il est mort, et c'est une bien dure nécessité qui l'a conduit au tombeau !

Quoi qu'il en soit de cette réflexion peu philosophique, nous ne parlâmes bientôt plus que de *la conquête du Mexique.* Nous réglâmes l'ordre de notre correspondance; car outre qu'il convenait que chacun de nous eût toujours sous les yeux ce que l'autre lui aurait dit, il faut observer que ce prince demeurant souvent à Francfort, et plus encore à Potsdam, on ne le voyait que passagèrement à Berlin. Notre plan fut que lui-même imaginerait et me proposerait tout ce qui concernait le dessin, la distribution, la marche, les épisodes, le remplissage du poëme en prose, et enfin l'exécution en vers; et que je donnerais toujours mes avis sur le tout : ce fut ainsi que nous nous séparâmes.

Dès sa première lettre, qui suivit de près notre conférence, il me déclara qu'il avait trop en horreur la conduite des Espagnols dans le

Nouveau-Monde, pour pouvoir les chanter, et même pour ne pas les peindre comme des monstres, également déshonorés par les bêtises de la superstition, par la turpitude des vices les plus bas, par les atrocités et les crimes les plus odieux : que dès lors Fernand Cortès ne pouvait pas être son héros ; et qu'il fallait qu'il chantât les malheureux Mexicains, Montézuma et Guatimozin.

Ma réponse fut longue et raisonnée. Sous les rapports de la vérité, de la justice, de l'humanité et de la vertu, je lui abandonnai les Espagnols qui avaient soumis l'Amérique, et même Fernand Cortès, bien moins barbare néanmoins que Pizarro et tant d'autres. Mais je m'attachai à développer une distinction absolument essentielle lorsqu'il s'agit de poésie. « Nous » avons trois moyens, lui dis-je, d'instruire les » hommes, et de les porter au bien : nous le » faisons par le tableau fidèle du passé, et c'est » le partage de l'histoire ; ou bien par la jus- » tesse et la force du raisonnement, et c'est la » tâche de la philosophie ; ou bien enfin par » des représentations, imaginaires si l'on veut, » mais heureusement employées, et souvent » plus persuasives que la vérité, et c'est là le

» moyen réservé aux beaux arts, et par conséquent à tout ce qui est poétique. Il suit de là, » ajoutai-je, que nous ferions une grande faute, » si, en parlant historiquement ou philosophiquement de la découverte de l'Amérique, » nous ne présentions pas les Espagnols qui y » ont participé, sous les couleurs les plus odieuses. Mais dans un poëme épique, que vous » proposez-vous? N'est-ce pas d'exciter les âmes » aux grandes choses, par d'illustres exemples » pris dans de grands évènements; je veux » dire, par des images riches, magnifiques et » propres à faire la plus vive et la plus forte » impression? Et qu'importe alors que vos tableaux soient rigoureusement conformes à » la vérité historique? Il ne s'agit pas de cela; » le seul point intéressant, c'est qu'ils produisent l'effet que vous avez en vue. Au bout du » compte, vous serez le maître de venger dans » votre préface, ou ailleurs, cette vérité rigoureuse que vous aurez sacrifiée aux règles de » la poésie : là, vous direz aux Espagnols » toutes les injures que vous voudrez. Mais » observez bien qu'il faut abandonner la conquête du Mexique, ou prendre Fernand Cortès » pour héros! Les grandes qualités, le génie,

» le courage, la persévérance, les ressources » inopinées, les miracles et les succès, tout est » de son côté : il brille partout, et sous tous » les aspects. C'est vraiment un héros poétique! » Si vous voulez célébrer ses ennemis, vous » serez à chaque pas démenti par les faits, par » la nature, par les hommes, et par les dieux! » Et à qui prodiguerez-vous vos louanges? A » Montézuma, ignorant et sans ressource, bar- » bare et superstitieux, lâche, vil, faux, et mal- » heureux? A son neveu et successeur, Guati- » mozin, qui n'a pour lui que sa mort, qui n'est » grand que dans sa chute, épisode précieux » sans doute, mais trop loin néanmoins de pou- » voir offrir le sujet d'un poëme? » Je vainquis enfin la répugnance de ce jeune prince, et il fut décidé que Fernand Cortès serait notre héros.

L'article que nous eûmes ensuite à discuter fut l'annonce même du sujet ou la proposition. Le prince, d'après un des préceptes de la Poétique de Marmontel, voulait annoncer *la Conquête du Mexique;* et moi, je consentais bien à employer ces mots au titre de l'ouvrage; mais je désirais que le poëte, dans son début, ne promît à ses lecteurs que *le siége de Mexico.* Il me semblait qu'il était nécessaire de resserrer

ainsi, en apparence, un sujet beaucoup trop vaste de sa nature, par la multiplicité des évènements. La conquête du Mexique fournit à Solis deux bons volumes, dont la poésie ne peut suivre les détails sans en alonger infiniment le récit par ses fictions et ses descriptions. D'ailleurs, on risquerait trop de ne donner qu'une gazette rimée. Tous les grands poëtes ont eu soin de ne s'attacher, au moins dans leur annonce, qu'à un seul fait : ils s'élancent ainsi au milieu des vagues, et ne poursuivent qu'un objet, mais tout ce qui a précédé n'est pas perdu pour cela. On le trouve bien plus agréablement dans des récits et dans des épisodes adroitement amenés, et servant à remplir quelques vides fâcheux, et à délasser le lecteur. Je l'emportai encore sur ce point, et nous conclûmes que nous ne paraîtrions chanter que le siége de Mexico.

Notre troisième discussion roula tout entière sur une maîtresse que le prince voulut donner au héros, pour amener plus naturellement les autres épisodes dont nous avions besoin. Il imagina assez heureusement, quant aux vraisemblances, cette intrigue qui devait avoir une si grande influence sur le reste du poëme;

Digitized by Google

mais il se persuada qu'il ferait une chose très philosophique, et aussi convenable que neuve, s'il choisissait la *Vanité*, comme messagère, pour aller chercher l'Amour, et l'engager à tout ce qu'on avait besoin d'en obtenir.

Cette idée devint entre nous le sujet d'une longue dispute. « Quoique je ne doive pas me » ranger, m'écrivait-il, parmi ceux qui peuvent » s'en rapporter à leur seule expérience, j'ai » cependant assez vu le monde, et j'ai assez » pris garde aux circonstances, pour me con- » vaincre que l'amour, j'entends cette passion » qui fait préférer un objet à tous les autres, » n'est jamais inspiré que par la vanité. C'est la » vanité plus que le goût qui nous retient aux » pieds de la plus belle; c'est la vanité plus que » l'intérêt qui nous met à la poursuite de la » plus riche; et celle qui brille par son esprit » ou par ses talents, n'est-ce pas surtout notre » vanité qu'elle éveille et qu'elle irrite? Je ne » dis pas que le principe de la vanité agisse seul » en nous; mais je vois clairement que c'est » toujours lui qui prédomine. »

Je lui demandai si c'était un traité de morale philosophique, ou un poëme héroïque, qu'il méditait; si même dans un traité philoso-

phique il oserait nier que, soit d'après leur dispositions originaires, soit d'après leur éducation et l'ensemble de leurs premières habitudes, il y eût des hommes dont les passions ne sont réellement mues et excitées que par des principes nobles, généreux et désintéressés; si la possibilité de ce phénomène ne suffisait pas pour imposer au poëte l'obligation rigoureuse de ne reconnaître et n'admettre que des principes vertueux dans son héros; si la vanité n'était pas généralement rangée au nombre des choses les plus basses; si même elle n'avilissait pas tout ce à quoi on voulait l'associer, et s'il pensait pouvoirparvenir à l'ennoblir; enfin, s'il ne devait pas tout sacrifier au soin d'agrandir les choses, et d'élever les âmes au plus haut point de perfection? Je ne remportai ici qu'une demi-victoire : il prit un autre guide, mais il retint la vanité en sous-ordre.

Après avoir réglé tous ces préliminaires, il fallut former et détailler le plan; il fallut choisir les faits que le prince aurait à célébrer, et les classer selon l'ordre qu'il aurait à suivre; il fallut diviser le poëme en chants, et en projeter le remplissage; c'est ce dont nous nous occupâmes assez long-temps. Le poëme fut

divisé en quatorze chants, qui tous furent composés en prose, et soigneusement examinés. Enfin, le prince se mit à transformer sa prose en vers, travail qu'il a suivi avec courage et constance, ainsi qu'il me l'avait promis, mais qu'il était encore loin de terminer quand il est mort. On peut dire que cet ouvrage, en ce qui concerne la partie poétique du style, n'était encore qu'une ébauche presque informe lorsqu'il l'abandonna : il n'y avait pas, dans les commencements surtout, un seul vers qui n'exigeât de ma part des critiques plus ou moins longues. Le prince cependant savait très bien le français, il le parlait avec facilité et sans accent : ses phrases étaient correctes et ses expressions justes; il avait lu avec attention nos meilleurs auteurs, il avait étudié nos modèles les plus estimés; oui, mais il était étranger, et, en cette qualité, il ne saisissait pas, il ne sentait pas ces nuances fines qui font le charme d'un mot mis à sa place ; il ne voyait pas les idées accessoires qui enrichissent l'idée foncière dont elles forment le cortége; il ne démêlait pas la différence qu'il y a entre une inversion usitée, et celle qui est encore insolite, ou même entre une inversion per-

mise, mais heureusement placée, et cette même inversion employée mal à propos. Son oreille n'était pas assouplie et façonnée, au moins d'une manière assez habituelle, au mètre, à la mesure, à la cadence de nos vers, et surtout à la sorte d'harmonie qui est plus spécialement propre à notre langue; enfin, il était encore loin de ce tact délicat et prompt par lequel nous discernons les termes nobles d'avec les expressions basses, les tournures élégantes d'avec les formes populaires et triviales. Ce dernier point surtout est infini dans les détails; il embrasse tous les mots de la langue, et varie souvent ses lois, selon les positions ou les circonstances. En un mot, les essais de ce prince m'ont prouvé qu'il y a encore, pour les étrangers surtout, une distance incommensurable entre savoir une langue et savoir l'écrire en vers, quelque esprit et quelque talent que l'on ait d'ailleurs; car le prince Guillaume de Brunswick était certainement doué des plus belles facultés intellectuelles et morales: il réunissait la facilité à la pénétration de l'esprit, la vivacité à la richesse, ou si l'on veut à l'agrément de l'imagination, et la sensibilité à l'élévation de l'âme. J'ai déjà cité, dans

d'autres articles, quelques faits qui prouvent toutes ces vérités : je vais y en ajouter d'autres, et je pourrais encore en augmenter le nombre.

Il avait environ dix-neuf ans quand le roi lui donna un régiment, et l'appela auprès de lui. L'oncle, attentif à tout, fut bientôt assuré que son jeune neveu avait tout ce qu'il fallait pour devenir un homme d'un ordre supérieur; et ce fut en conséquence de cette certitude qu'il s'attacha plus particulièrement à lui, et qu'il désira d'en être en quelque sorte l'ami et le confident, tant pour le surveiller de plus près, que pour le diriger plus sûrement dans la route qu'il convenait de lui faire suivre. « Mon cher neveu, lui dit-il un jour, il me » prend une fantaisie à laquelle vous ne vous » attendez guère : je voudrais que vous me » prissiez pour votre ami et votre confident. » Consultez-vous, et dites-moi si vous auriez » bien le courage de préférer, à ce double titre, un vieux oncle aux autres hommes. » Le prince ne répondit que par des protestations de reconnaissance, de joie et de dévouement. « Eh bien, lui dit le roi, vous acceptez » donc ma proposition? en ce cas, mon ami, » je vais vous mettre tout de suite à l'épreuve;

» car à mon âge on n'a pas de temps à perdre. » Comme il faut connaître à fond ses amis, je » commence par vous demander quelles sont » vos passions favorites. — Jusqu'à présent, » sire, je ne m'en connais que trois. Je ne » parle point de celle qui a les femmes pour » objet; je suis d'une constitution trop faible » pour imaginer que je doive en être fort oc- » cupé; cette passion ne me semble donc pas » pouvoir jamais en être une pour moi. — Et » quelles sont celles qui vous occupent? — Sire, » la chose la moins importante que j'ambi- » tionne, et que j'ambitionne néanmoins vive- » ment, c'est de me rendre très habile joueur » d'échecs. — Oh! pour cet article, mon ami, » je ne puis vous être d'aucune utilité, vu que » je ne joue aucun jeu, et que je ne connais » pas même celui-là. — Je voudrais en second » lieu, sire, et ceci est bien la plus sérieuse et » la plus belle de mes passions, je voudrais » devenir un grand capitaine. — Ici, mon cher, » je puis bien vous être de quelque utilité; » mais il faut du temps, il faut de longues an- » nées, bien des études, et beaucoup d'expé- » riences : nous nous en occuperons selon les » occasions, et je vous aiderai en ce qui dé-

» pendra de moi. Il vous reste encore une
» passion ; quelle est-elle ? — Ma troisième pas-
» sion, sire, serait de faire des vers comme
» votre majesté : je désire devenir un grand
» poëte. — C'est la nature, dit-on, qui fait les
» poëtes ; cependant la poésie a aussi ses règles ;
» et comme je m'en suis assez occupé, je
» puis vous les faire connaître. Essayons d'a-
» bord vos talents sur ce dernier point, afin de
» pressentir ensuite de quoi vous êtes capable.
» Pour cela, voici ce que je vous propose :
» tous les jours, à l'issue du dîner, je vous don-
» nerai une heure pour vous faire connaître
» les règles de la versification française ; car
» j'imagine que c'est en français que vous vou-
» lez écrire : c'est de toutes les langues mo-
» dernes celle qui nous offre en plus grand
» nombre les plus beaux modèles dans tous les
» genres. Les ouvrages français sont ceux qu'on
» lit le plus dans toute l'Europe ; d'ailleurs,
» notre langue allemande est trop dure ; elle
» me paraît avoir encore une physionomie bar-
» bare qu'on aura peine à lui faire perdre.
» — C'est aussi en français, sire, que je vou-
» drais faire des vers. — Ainsi une heure par
» jour, à commencer dès demain : nous y met-

» trons le temps qui vous sera nécessaire. Si vous » n'êtes pas poëte, ces connaissances toutefois » ne vous seront pas entièrement inutiles. »

Voilà donc Frédéric-le-Grand, ce héros si redouté de toute l'Europe, qui, dans le sein de sa famille, se fait professeur ou même simple précepteur d'un jeune homme! il en soutint très bien le rôle durant plusieurs jours; mais au bout de la huitaine, il en sentit les épines; l'ennui le gagna, et, prenant alors son parti, il dit à son neveu : « Je vous ai expliqué et dé- » veloppé les règles les plus essentielles; il y » a encore bien des choses à y ajouter, mais elles » retombent dans des détails qui ne finiraient » pas, et vous fatigueraient sans beaucoup de » profit. Il me semble que ce que je vous ai » dit peut suffire pour le moment; le reste vien- » dra à mesure que les circonstances y donne- » ront lieu. Actuellement, il ne s'agit que de » mettre à profit ce que vous venez d'ap- » prendre. Pour cela, faites-moi tous les jours » quelques vers, que vous m'apporterez le len- » demain; et je vous ferai les observations aux- » quelles ils donneront lieu. Commencez dès » aujourd'hui; demain, à l'heure du dîner, nous » verrons ce que vous aurez à me montrer.

» — Moi, sire, faire des vers ! Eh ! comment le » pourrais-je ? — Mais, mon cher, il faut bien » commencer. — Et sur quoi votre majesté or- » donne-t-elle que je fasse ces vers ? — Sur ce » que vous voudrez. Il n'est pas ici question des » pensées : mon objet est de vous familiariser » avec les règles que je vous ai expliquées ; » ainsi peu importe le sujet dont vous vous » occuperez. — Et combien de vers votre ma- » jesté veut-elle que je lui apporte demain ? » — Quatre, six, huit, dix, selon ce que votre » sujet vous fournira. Il ne faut point vous » gêner à cet égard. »

Mon jeune prince, rentré dans son appartement au château de Potsdam, c'est-à-dire au rez-de-chaussée, sous l'appartement du roi [1], passe une heure au moins à se dire : « *Quatre* » *six, huit, dix vers, comme vous voudrez,* » *sur tel sujet qu'il vous plaira !* Et de quoi » puis-je donc lui parler ? quelle pensée choisir ? » quels vers lui faire ? » Il se promenait à pas irréguliers, et s'arrêtait quelquefois à contempler une sentinelle qui se promenait nonchalamment sous ses fenêtres ; il lui portait envie,

[1] L'appartement de Voltaire.

et se replongeait dans toutes ses peines. Enfin, dans un mouvement subit d'impatience, il s'écria : *Ah! c'est trop d'ennui!* Et cette exclamation, lui offrant une idée, le tira de son angoisse : « L'*Ennui*, se dit-il, pourquoi ne » pas le peindre? n'est-ce donc pas un sujet » poétique? Divinité implacable et cruelle, fille » de l'enfer, née pour être l'ennemie du genre » humain! monstre hideux, tout couvert de » crêpes, avec ses ailes de chauve-souris, où » ne pénètre-t-il pas? quels sont les cœurs » qu'il ne parvient pas à flétrir? » Telle est l'image qu'il cherche à rimer, et qu'il met le lendemain sous les yeux de sa majesté, en une stance de dix vers. Le roi lut ces vers avec beaucoup d'attention; mais arrivé au dernier, où l'on disait,

. . . . . Et même
Voltige sous le dais des rois, »

le précepteur devint sérieux et sévère, imaginant que ce vers pouvait être une épigramme. « Monsieur, lui dit-il, que signifie ce vers? » Le jeune prince lui répliqua, avec la vivacité qui lui était si naturelle : « Eh oui, sire, j'ai » vu votre majesté bâiller en donnant audience

« à l'ambassadeur turc! » Ce mot fit sourire Frédéric; mais ce monarque ne demanda plus de vers à son neveu, qui, de son côté, n'osa plus lui en montrer. Il est vraisemblable que cette petite aventure fut cause que le prince me prit pour son guide et son conseil; peut-être même d'après l'avis de son oncle. Le prince avait cité l'audience donnée à l'ambassadeur turc, dans laquelle le roi s'était montré tel qu'il a toujours été. C'était peu de temps avant mon arrivée que cet ambassadeur était venu complimenter Frédéric sur ses exploits et sur la paix. Il avait été chargé de présents magnifiques, qui, dans le trajet de Constantinople à Berlin, avaient beaucoup perdu de leur valeur. On m'a parlé, entre autres, d'un cheval rare et très précieux, destiné au comte de Finck-Enstein, mais qui, en traversant la Pologne, s'était transformé en une misérable rosse, que le comte n'accepta qu'en rougissant, et ne voulut pas garder. Tous les accidents de cette espèce n'empêchèrent pas que M. l'ambassadeur turc ne fût reçu en très grande cérémonie, et très fêté à la cour, et même à la ville; d'autant plus que c'était le premier que les Berlinois eussent jamais vu chez eux. Le

roi se fit faire, pour le jour de l'audience, un habit très riche et fort brillant : quand on le lui apporta la veille du jour où il devait le mettre, il le fit déposer dans un coin, sans daigner le regarder : on lui demanda s'il ne voulait pas l'essayer pour voir s'il irait bien : « Comment pourrait-il ne pas bien aller? répondit-il; est-ce que le tailleur n'a pas ma mesure? Il suffira que je le mette demain. »

Le lendemain, le chambellan alla prendre M. le Turc et sa suite dans les carrosses de la cour, escortés de gardes nombreuses : en ce moment on avertit le roi qu'il était temps qu'il s'habillât : « Non, répliqua-t-il, j'ai encore bien du temps de reste. » Au bout d'une demi-heure, on renouvela le même avertissement, et l'on eut la même réponse. Enfin, quand on vit les carrosses arriver au château, on se hâta d'en instruire ce monarque; on le pressa de mettre le bel habit; mais il répondit : « Il n'est plus temps; au reste, je suis fort bien comme ceci. » Ainsi ce fut avec son vieux chapeau, ses vieilles bottes toutes déformées, et son vieux uniforme usé, qu'il alla occuper le trône qu'on lui avait élevé sous un dais antique. Le nécessité de

Digitized by Google

garder son sérieux, à la vue des salamalecs turcs, ne put que le contrarier; mais quand il fallut écouter avec une dignité toute royale les compliments qu'on avait à lui faire, et qu'il ne comprenait que par le secours des truchements, l'ennui le gagna; cet ennui devint impatience et lassitude durant les réponses qu'il eut à faire, et qu'il fallut encore traduire. Telle avait été la séance où son neveu l'avait vu bâiller.

Dès que ce jeune prince arrivait à Berlin, il envoyait chez moi pour m'en instruire, me faire demander si je pourrais l'aller voir, et m'indiquer les heures où il pourrait recevoir mes visites. Sur ma réponse, sa voiture venait me prendre au moment indiqué, et me ramenait ensuite chez moi. Si lui-même avait à sortir à l'heure où nous nous séparions, soit qu'il dût aller chez la reine, ou à quelque autre cour, il me reconduisait d'abord à ma porte, quelque détour que cela dût lui occasioner. J'ajouterai à ces détails, pour faire voir quelle candeur, quelle simplicité caractérisait sa belle âme, que dans ces sortes d'occasions il n'y a point de marques d'intérêt, d'attachement qu'il ne me prodiguât, surtout

lorsque nous ne devions plus nous revoir du même voyage. On jugera par tous ces traits combien il était disposé à m'accorder une confiance entière. Aussi puis-je dire que s'il a eu des secrets qu'il ne m'ait pas dits, c'est que ce n'étaient pas seulement les siens, ou qu'il a été retenu par la crainte de m'affliger. On verra bientôt pourquoi je fais cette restriction. Mais ne nous blâmera-t-on pas, le prince, de m'avoir donné des marques d'amitié si peu ordinaires, et moi, d'en avoir fait mention? Ne dira-t-on pas que ces marques d'amitié n'étaient chez lui qu'un oubli de sa propre dignité, et que la mention que j'en fais n'est chez moi qu'un acte de vanité puérile? Ma réponse sera courte..... Je ne compterai jamais sur les sentiments de ceux qui mettent tant de soin à en modeler l'expression sur les formes de l'étiquette. Je ne connais point de belle âme qui, en amitié, ne soit franche, naïve et expansive : quiconque se resserre alors en soi-même, est froid ou honteux. S'il y a des nations dont les mœurs ne permettent pas les épanchements que j'ai indiqués, c'est à elles à rougir de mœurs vicieuses et destructives des vrais principes de la nature et de la

vertu. En un mot, l'amitié présuppose une véritable égalité entre les âmes qu'elle unit : si cette égalité ne s'y trouve pas, l'amitié l'y établit, ou elle cesse d'être elle-même. La vraie noblesse aime à se montrer partout et tout entière : il n'y a que les âmes basses ou fausses qui croient avoir besoin de se cacher. Le prince, jeune, vif, sensible et vrai, sentait qu'il était ce qu'il devait être, et qu'il n'avait pour s'honorer qu'à se montrer tel qu'il était. Par là, il ajoutait à sa dignité; et c'est confondre toutes les idées que de dire qu'il l'oubliait. Pour ce qui me concerne, j'observe que s'il y a une sorte de mérite dont il nous soit permis de nous prévaloir, c'est le mérite qui tient aux sentiments et aux principes moraux. Je méritais l'amitié du prince par mon sincère et véritable attachement : pourquoi ne le dirais-je pas ? Lorsque j'ajoute qu'il a eu pour moi cette amitié, lorsque je le mets au premier rang de ceux qui m'ont honoré de ce sentiment, je ne fais que lui rendre justice. Sa qualité de prince n'entre point ici en ligne de compte, et mon hommage n'en devient que plus grand ! En une autre occasion, j'ai dit au prince Henri que je réglais mes révérences

sur le rang que les personnes occupaient dans l'ordre social, mais que je ne réglais mes sentiments que sur le mérite que je leur reconnaissais; et en cela, je n'ai fait qu'énoncer le principe que j'ai suivi toute ma vie, et que je suis encore en parlant de l'amitié que le prince Guillaume avait pour moi.

« Que faites-vous à Potsdam? » lui demandai-je un jour. — « Nous passons notre vie » à conjuguer tous le même verbe, me répon- » dit-il : oui, monsieur, nous faisons tous une » conjugaison, et toujours la même : *Je m'ennuie, tu t'ennuies, il s'ennuie; nous nous en- » nuyons, vous vous ennuyez, ils s'ennuient; » je m'ennuyais, je m'ennuierai*, etc.; enfin, la » conjugaison tout entière; et voilà notre occu- » pation. »

Il lui prit fantaisie un soir de passer en revue les souverains de l'Europe. « Mon cher » ami, me dit-il, nous sommes seuls; personne » ne peut nous entendre : médisons des rois! » Nous excepterons Frédéric, parceque nous » sommes chez lui, qu'il est mon oncle, et qu'il » nous donne du pain à tous deux, et, surtout, » parceque c'est un grand homme. — Oui, mon- seigneur : il y a à cette exception autant de

» sagesse que de justice ! — Nous excepterons
» encore le vieux Amédée : il a été assez bon
» roi, toujours appliqué à ses devoirs, fidèle
» aux règles de la saine politique, et même
» grand dans ses premières époques. — Allons,
» pardonnons-lui sa honteuse jalousie contre
» le vieux maréchal de Villars. — Nous ne par-
» lerons pas de Marie-Thérèse, quoiqu'il ne
» soit pas impossible de tirer quelques bonnes
» anecdotes des longs services des Van-Switen,
» Métastasio et Kaunitz à sa cour ; mais elle a
» eu une époque brillante en montant sur le
» trône, et elle a été si grande alors, que, ne
» voyant que cette partie de son règne, on doit
» tirer le rideau sur le reste, d'autant plus que
» c'est une dame, et une très belle dame. Allons,
» monseigneur, tirons le rideau sur Marie-
» Thérèse, qui cependant est fort belle à voir ! —
» Nous ne parlerons pas non plus de Catherine
» seconde, pour laquelle nous retrouverions
» dans l'antiquité plus d'une comparaison aussi
» juste que mal sonnante ; nous n'en dirons
» rien, parcequ'elle a également de très
» grandes qualités ! — Mais, monseigneur, si
» nous sommes toujours aussi sages, nous n'au-
» rons à médire de personne. — Ne le croyez

» pas ; et pour vous le prouver, commen-
» çons par Louis XV. — Non, monseigneur : ter-
» minons par lui nos exceptions, je vous prie ;
» Louis XV est mon roi ; et,... — Et son article
» serait long ! Débutons donc par Charles III,
» qui, sur le trône de Naples, eut, au commen-
» cement de la guerre de sept ans, la faiblesse
» de signer un traité de neutralité, parcequ'un
» commodore anglais, arrivé devant cette ca-
» pitale avec quatre vaisseaux de guerre seule-
» ment, poussa l'insolence au point de dé-
» clarer qu'il la bombarderait, si dans deux
» heures il n'avait cet acte en bonne forme !
» Jamais ce roi n'a pu, depuis même qu'il règne
» sur l'Espagne, se consoler de cet affront :
» aussi, pour s'en venger, s'est-il avisé de consi-
» dérer les Anglais comme des chats, et les
» chats comme des Anglais ; d'où il résulte
» qu'après son dîner on amène dans les cours du
» château un certain nombre de chats qu'il tue
» à coups de fusil ; ce qui menace Madrid de
» manquer de chats, mais lui procure la satis-
» faction de dire ensuite : *J'ai tué tant d'An-*
» *glais aujourd'hui !* — Je conviens de ces faits,
» monseigneur, et j'avoue qu'ils sont pitoyables :
» mais de combien de monuments et d'établis-

» sements utiles n'a-t-il pas enrichi et Ma-
» drid et l'Espagne! — Et mon cher oncle le
» roi de Suède (l'époux de la reine Ulrique),
» bon, brave, excellent homme, qui hait le mal,
» ne désire que le bien, mais qui n'ayant ni ac-
» tivité, ni énergie, ni lumières, ne fait pas
» plus le bien qu'il n'empêche le mal! Et mon
» cher oncle le roi de Danemarck (le père
» du roi actuel), qui a si soif dès le matin qu'il
» passe ses journées entières à boire à la santé
» de ses peuples!... Et mon cousin le roi d'An-
» gleterre, à qui l'on compose, de la manière
» la plus concise, la phrase qu'il a à prononcer à
» l'ouverture de son parlement, à qui on la
» répète pendant huit jours de suite, à qui on
» l'écrit en gros caractères dans son chapeau,
» à qui, enfin, on la souffle, quand le mo-
» ment de la débiter est venu, et qui, mal-
» gré tous ces secours, est hors d'état de la
» dire. »

Quand il eut poussé cet examen critique beaucoup plus loin que je ne le fais ici, il s'arrêta tout-à-coup, et me dit en me saisissant par le bras : « Monsieur, avouez que si le bon
» Dieu se mêle de nos affaires, il faut qu'il
» fasse bien peu de cas de nous, puisqu'il choi-

» sit de tels hommes pour nous gouverner! — » Monseigneur, lui répondis-je, peut-être nous » traite-t-il selon nos mérites : je suis fort porté » à croire que les chefs vaudront mieux, quand » les peuples vaudront davantage. Mais on veut » que de l'excès de corruption où nous croupis- » sons, il ne s'élève que des principes vivifiants, » des odeurs suaves, et des composés parfaits ! » Ce sont là des vœux insensés et des deman- » des absurdes. » Je crus devoir terminer d'une manière morale, sérieuse, et plus équitable, une sorte de diatribe, qui ne convenait sous aucun rapport, qui était déplacée entre lui et moi, et que je n'indique ici que parcequ'elle donne une idée de l'effervescence de la jeunesse, et montre ce que ce prince aurait pu être dans un âge plus mûr.

Le mariage de l'héritier du trône de Prusse avec l'aimable sœur du jeune prince Guillaume semblait ne devoir offrir à ce dernier qu'une perspective aussi riante qu'honorable : hélas! ce fut la cause de ses chagrins et de sa mort. Il y a des personnes à qui les sentiments les plus nobles et les plus délicats sont plus funestes que ne le seraient des vices grossiers et odieux : telle fut la sœur, et tel fut aussi le

frère : celle-là crut avoir à se plaindre de son époux, et elle fut trop fière pour ne pas s'offenser de sa conduite, trop franche pour dissimuler son ressentiment, trop exaltée pour ne pas se venger. Elle poussa même les choses jusqu'à joindre ouvertement les marques de la mésestime aux procédés de la haine. Que pouvait faire un frère qui chérissait sa sœur, son appui le plus sûr pour l'avenir ? Il n'y a point d'efforts qu'il ne fît pour la ramener à des dispositions plus calmes et plus modérées, et en même temps pas de soins qu'il ne mît à en couvrir les fautes. Je prononce avec bien du regret ce mot de *fautes*, qui a été avoué au procès. Grâce aux soins du frère, l'époux ne savait rien encore, lorsqu'arrivé sous le masque à un bal magnifique que le prince Henri donnait tous les ans, le 24 janvier, pour célébrer le jour de la naissance du roi, il fut accosté par un masque, qui le prit à part, et lui donna une entière connaissance et des preuves suffisantes de ce qu'il ignorait ! A qui fut-il redevable de cette découverte fatale ? C'est un point sur lequel on n'a eu que des soupçons ; et le public les a principalement portés sur celui qu'on imaginait y être le plus inté-

ressé après le prince : quoi qu'il en soit, l'époux irrité demanda le divorce.

Frédéric aimait beaucoup sa nièce; il en chérissait l'esprit, la vivacité et la franchise, aussi bien que les grâces et la beauté : c'était la fille d'une sœur qui lui avait toujours été fort attachée, et qui lui était également chère par la douceur et la bonté de son caractère; enfin Frédéric ayant eu ce mariage fort à cœur, la demande du prince lui causa un violent chagrin, et ne trouva chez lui que des obstacles : mais le premier pas était fait, et le prince voulut le soutenir : il alla jusqu'à menacer d'adresser à toutes les puissances de l'Europe un Mémoire, où, après avoir justifié sa démarche, il déclarerait solennellement ne plus reconnaître la princesse pour son épouse. Il fallut céder, et établir une procédure, dont la conclusion fut de déclarer le mariage rompu, et le prince divorcé. La princesse quitta le titre d'altesse royale, pour reprendre celui d'altesse sérénissime, et fut conduite et condamnée à passer le reste de ses jours au château de Custrin, dont un prince de Brunswick-Bewern était gouverneur.

Elle supporta ses malheurs avec plus de

courage qu'on ne l'aurait imaginé; elle entra fort délibérément dans cette sorte de prison, et même elle y porta la gaieté qui lui était naturelle. Son exercice ordinaire était de ranger dans une salle, et sur deux lignes parallèles, une trentaine de chaises, qu'elle prenait successivement pour autant de danseurs ou de danseuses, et autour desquelles elle exécutait des anglaises, espèce de danse qu'elle aimait passionnément, parcequ'elle faisait valoir sa légèreté et ses grâces, et lui avait procuré de brillants succès. Cependant l'ennui a fini par pénétrer jusqu'à elle : après plusieurs années de retraite, elle a voulu, dit-on, se sauver jusqu'à Venise : mais le projet a été découvert, et l'on a ajouté qu'un officier de hussard qui devait lui servir de guide avait disparu.

On dit que, dans les premiers temps de son règne, son ci-devant époux lui a fait une visite en allant en Prusse, et que c'est depuis cette entrevue qu'elle a quitté Custrin, et a été beaucoup plus libre. Elle avait perdu en effet bien des consolations par la mort du gouverneur de cette ville, son parent; mais aujourd'hui elle a la permission de recevoir compagnie, et même d'aller se promener dans les

environs de la ville qui lui sert de retraite, car il n'est plus question de prison pour elle [1]. Si cet adoucissement à son sort est résulté de la visite dont je viens de parler; enfin, et ainsi que tout le prouve, si c'est l'effet d'un ordre

[1] En 1807, me rendant de Tilsitt à Berlin, je passai par Stettin. Cette princesse habitait cette ville depuis bien des années. Elle y occupait une vieille, grande et fort triste maison qu'on nommait, je crois, le château, et était entièrement libre. Elle n'avait point de grands revenus, mais ne manquait essentiellement de rien: elle avait même une sorte de petite cour, formée par les personnes les plus notables du pays. Elle accueillait les étrangers qui demandaient à lui être présentés. J'ai su ces détails du général de division baron Liébert, qui était alors gouverneur de Stettin, et qui assistait par fois à ses cercles. D'après ce qu'il a pu me dire de son caractère et de son esprit, elle avait conservé du trait et de la gaieté, mais elle n'était exempte ni d'originalité, ni de caprices. Si j'avais pu m'arrêter à Stettin, j'aurais sollicité l'honneur de lui faire ma cour : mais de trop puissants sentiments me rappelaient à Paris : je ne passai donc qu'une soirée à Stettin, et je ne dus qu'au hasard de l'apercevoir à l'une de ses croisées, en parcourant la ville avec le général Liébert.

Cette note rend la transcription de celle de l'éditeur de la troisième édition, relative à cette princesse, tout-à-fait inutile. Bon THIÉBAULT.

émané de ce souverain, on peut dire que c'est un des traits qui lui font honneur : quelle marque plus touchante pouvait-il donner de ses sentiments d'humanité, de sensibilité et de modération ?

J'ai beau différer de revenir de la sœur au frère; il faut que j'achève sa déplorable histoire : mon pauvre prince Guillaume fut convaincu d'avoir été le confident des erreurs de la princesse; et de confident, on en fit un complice, et un fauteur ! Je suis persuadé que Frédéric ne crut point son neveu coupable à ce point : mais, d'après son plan de politique, il ne pouvait lui pardonner de ne l'avoir pas instruit à temps de ce qu'il avait trop bien su lui-même. Ce roi, dans les cas semblables, n'aurait eu aucune indulgence, même envers un frère : devait-on s'attendre à ce qu'il en eût pour un neveu ? Ainsi, quelle qu'en fût la véritable cause, le prince essuya une disgrâce éclatante : il eut ordre de se rendre à son régiment et défense de le quitter. Peut-être aurait-il eu le courage de faire face à cette infortune; mais l'idée qu'on était injuste envers lui; la persuasion où il était qu'il n'aurait que des mortifications publiques à recevoir aux revues sui-

vantes, et peut-être durant le reste de sa vie; les opinions défavorables répandues jusque dans l'armée sur son compte, opinions fausses, et que néanmoins il n'osait démentir; toutes ces circonstances réunies devinrent insupportables à ses yeux, et le jetèrent dans les partis extrêmes. Par malheur, il n'eût personne dans sa solitude qui pût le consoler, le combattre, et lui faire voir dans l'avenir des adoucissements essentiels à son sort. Il écrivit donc au roi et demanda son congé. On peut croire que sa lettre fut fort longue, si même il n'en écrivit pas plusieurs. Il est plus que probable qu'il se justifia pour le passé, et qu'il motiva sa demande sur des considérations relatives à l'avenir, et qu'il est aisé de deviner. Quoi qu'il en soit, son désir de quitter le service prussien fut très vif, et exprimé avec énergie. C'était là une nouvelle démarche qui ne pouvait pas plaire, Frédéric étant l'homme du monde qui calculait le mieux les chances futures, et qui aimait le moins qu'on le quittât. Aussi sa réponse fut-elle un refus formel, et assez mortifiant pour ôter l'envie de revenir à la charge. « J'ignore, » lui marqua-t-il, si votre père est dans l'in- » tention que vous quittiez mon service. J'at-

» tendrai qu'il me le dise, pour vous donner » votre congé. C'est de lui, et non de vous, » que doit venir la demande que vous me faites. » Vous oubliez que vous avez un père, ou vous » oubliez ce que vous lui devez. » C'était lui dire qu'il était mineur, et même le traiter en enfant. On conçoit qu'une lettre semblable ne pouvait que mettre ce jeune prince au désespoir. C'est se condamner soi-même à toutes les infortunes ensemble, que de vouloir lutter contre un souverain du caractère de Frédéric, quand on a soi-même de la force et de l'énergie dans l'âme.

Le prince voulut toutefois se réfugier dans le sein des muses : il m'envoya de Francfort plusieurs morceaux de son poëme, retouchés d'après mes remarques ; mais il était facile de s'apercevoir combien de distractions avaient interrompu et affaibli ce travail. Sa correspondance se ressentait également de ses peines intérieures : elle était plus sérieuse, et ses lettres plus courtes n'avaient plus l'empreinte de sa verve créatrice. Cependant il ne lui est jamais arrivé de me parler du sujet de ses chagrins, que je ne connaissais que par ce que le public en savait; et l'on pense bien que par dis-

crétion autant que par prudence je n'avais garde d'insérer dans mes lettres un mot qui pût l'y ramener. Une seule fois, il me dit que le culte qu'il rendait à la muse épique ne l'empêchait pas de payer un juste salaire à ses odieux et injustes ennemis, et qu'il joindrait à sa lettre une épigramme qu'ils n'avaient que trop méritée : mais ensuite je ne trouvai dans la lettre qu'un *post-scriptum* où il me marquait que, « toute réflexion faite, il ne m'envoyait » pas son épigramme, parcequ'il serait possible » qu'une semblable confidence me compro- » mît. » Cette lettre m'inquiéta : je craignis qu'à l'avenir il n'eût pas toujours la même retenue ; et comme de semblables communications ne pouvaient lui être d'aucune utilité, et que c'eût été par conséquent à pure perte qu'elles m'eussent été funestes, je cherchai à lui faire sentir que je n'en voulais point. Cependant j'aurais eu l'air de songer aussi à l'abandonner, si je lui avais avoué mes craintes, quelque ménagements que j'eusse mis d'ailleurs à lui faire un semblable aveu ; il ne me restait donc que les voies indirectes, et voici celle que je pris : je lui fis un réponse où je repris tous les articles de sa lettre, excepté celui

de l'épigramme, dont je ne dis pas un mot. Ma réponse annonçait que je la faisais au moment où je recevais sa lettre, et que je l'avais sous les yeux, afin qu'il ne pût pas imputer mon silence à un oubli. Je répondis longuement, pour lui faire comprendre que, n'étant nullement pressé, je lui disais bien tout ce que je voulais lui dire. Ce prince m'entendit, car depuis cette lettre il ne me parla plus de ses ennemis.

Ma prudence et la discrétion du prince n'empêchèrent pas néanmoins que je n'eusse quelque part à sa disgrâce. On ne put pas me regarder comme complice des fautes dont on le punissait ; cela eût été trop absurde. Il était d'une évidence bien notoire que je ne pouvais être pour rien dans les intrigues les plus secrètes de Potsdam ; mais on imagina que j'avais pu être confident : en pareils cas, les âmes faibles et peu délicates transforment la possibilité en soupçon, et le soupçon en certitude. Je m'aperçus sans peine de quelques refroidissements, dont néanmoins mon repos ne fut guère troublé, parceque j'attachais moins de prix que tant d'autres à la courtoisie des grands, et que je sentais bien que

jamais le roi ne partagerait cette manière injuste et peu raisonnable de me juger. Aussi le temps a-t-il détruit ces premières impressions ; et si par la suite j'ai pu en remarquer quelques traces, c'était l'effet de l'embarras que faisait éprouver la conviction d'avoir été injuste à mon égard.

Il n'était donc question entre mon pauvre prince Guillaume et moi que de la conquête du Mexique, lorsqu'il s'éleva une nouvelle guerre entre le sultan et Catherine seconde. Le prince, toujours effrayé de l'image des revues prochaines, blessé de l'injustice des opinions qui circulaient autour de lui, révolté de l'idée de son esclavage présent, tourmenté du désir de s'en délivrer, et bien plus frappé encore de sa destinée future, demanda et obtint la permission d'aller servir comme volontaire sous les ordres du feld-maréchal Romansow. Dès qu'il m'eut appris cette nouvelle, je lui écrivis pour lui bien exprimer mon attachement et mes vœux : cette lettre, la dernière qu'il ait reçue de moi, ne devait être et ne fut ni plaintive, ni triste ; je crus ne devoir lui offrir que des idées propres à le rendre à lui-même ; je ne lui présageai que des succès et

une belle gloire. Je lui déclarais que quand il entrerait en vainqueur à Constantinople, je lui abandonnais le sérail tout entier; mais que je le priais de vouloir bien ne pas m'oublier lorsqu'il formerait une académie à Athènes. Il partit peu de jours après avoir reçu cette lettre, et se rendit auprès de Romansow, qu'il ne quitta plus. On sait que ce général livra deux grandes batailles aux Turcs, et remporta sur eux deux victoires complètes, qui anéantirent en quelque sorte leur armée, et ne leur laissèrent d'autre ressource que de faire la paix aux conditions que Catherine voulut leur dicter. Or, dans ces deux batailles, le prince Guillaume marcha le premier au feu, à la tête de la première colonne des grenadiers russes : toujours le plus exposé, il ne reçut néanmoins aucune blessure. Ces deux longues et pénibles journées lui procurèrent une gloire infinie, mais à laquelle il parut peu sensible ; elle semblait même lui être importune : sa tristesse resta la même ; ses fatigues parurent même l'avoir accrue par l'épuisement de ses forces. Quoi qu'il en soit, deux jours après la seconde bataille, une esquinancie violente se déclara, et, malgré tous les secours

de l'art, le conduisit à une mort prompte et cruelle.

Ce prince avait fait, avant de partir, son testament; pièce où l'on voit qu'il a eu surtout en vue de rendre son apologie authentique, solennelle et durable : c'est toujours la même idée qui le poursuit, le blesse et l'irrite. C'est l'injustice dont il est victime qui le révolte jusque dans les bras de la mort. « Je demande, y est-il dit, comme chose qui » m'est due; j'ordonne, autant que j'en ai le » droit, que tous mes manuscrits soient dé- » posés et soigneusement conservés à la biblio- » thèque de Wolffenbuttel; non que je les re- » garde comme dignes par eux-mêmes de cet » honneur, mais afin que la postérité y recon- » naisse à quoi j'ai constamment employé ce » même temps que l'on m'a si indignement » accusé d'avoir consacré à de viles, absurdes » et odieuses intrigues. »

Dès que la nouvelle de cette mort fut arrivée à Berlin, le roi fit appeler à Potsdam le prince Frédéric-Auguste, frère du défunt; et dès qu'il le vit, il lui dit ces paroles si remarquables, et qui présentent tant et de si singulières idées à ceux qui connaissent les

faits et savent juger les hommes : « Nous avons » fait, vous et moi, mon cher neveu, une bien » grande perte ! elle est irréparable. Mais nous » n'avons ici à plaindre que nous qui survivons » à votre frère. Pour lui, croyez-moi, ne le » plaignons pas. Il n'a rien perdu : il a au con- » traire tout gagné sous les rapports les plus » essentiels. Destiné à vivre dans ce pays, il » avait trop de génie et trop d'âme pour n'y » être pas malheureux. »

Ce fut à ce même frère que furent adressés les effets du défunt. La première chose qu'il fit en recevant ce triste dépôt fut de lire tous les manuscrits : ainsi, il suivit notre correspondance dans l'ordre où elle avait eu lieu durant quatre à cinq ans ; et ce fut après avoir vu toutes mes lettres, qu'il déclara être bien convaincu que j'avais été envers son pauvre frère un véritable ami, et qu'il ne l'oublierait jamais ; qu'en un mot, il regardait l'amitié de son frère pour moi comme un legs qui lui était fait, et qu'il acceptait. Il me confia ensuite ces mêmes manuscrits dont je voulais faire usage dans un éloge historique que j'avais résolu de consacrer à la mémoire de ce prince, qui avait si peu connu le bonheur, dont à tant de titres il

avait mérité de jouir. J'étais occupé de ce travail, lorsque M. Mérian publia en un cahier in-4°, et sous le titre que je voulais employer, une notice qui, quoique beaucoup plus courte que n'aurait été mon ouvrage, me condamna au silence. En effet, c'était un de ces sujets auxquels il semble qu'on ne doive pas revenir. J'ai donc rendu ces manuscrits, qui ont été déposés à Wolffenbuttel, conformément aux vœux du testateur.

Le prince Frédéric-Auguste m'avait toujours donné d'honorables marques de ses bontés; mais elles ont été bien plus multipliées, et ont eu un caractère, ou, si l'on veut, une physionomie tout autrement prononcée, depuis le triste évènement dont je viens de parler. Ce n'a plus été de sa part politesse et bonté : on n'a pu y voir, s'il m'est permis de dire, qu'attachement, estime, confiance et amitié ; je dirais même familiarité, car il me la permettait.

Ce prince, qui aimait si tendrement son frère Guillaume, et qui en était également aimé, ne lui ressemblait toutefois en aucune sorte. Il avait dans le caractère une gaieté plus naturelle et plus expansive : la politesse chez lui en était plus naïve et plus aimable,

et sa philosophie plus douce, plus tolérante, plus sociale; son esprit ne s'attachait aux idées qu'autant qu'il pouvait leur donner une forme agréable, et son imagination ne manquait pas de les revêtir des couleurs les plus piquantes. A ces traits si propres à faire chérir ce prince, il faut ajouter un zèle très soutenu pour tout ce qui est devoir, et une vraie sollicitude pour ses amis. Confirmons par quelques faits particuliers ces assertions générales.

M. Nicolaï, libraire à Berlin, homme très studieux, bon littérateur en langue allemande, et même philosophe estimable, quoiqu'il ait sa très grande part dans la manie avec laquelle la plupart de ses compatriotes affectent de dédaigner jusqu'aux ouvrages français les plus justement admirés [1]; M. Nicolaï, dis-je, lié d'amitié avec le secrétaire du prince, était venu le voir un matin, dans le temps du carnaval, au moment où le prince, ayant quelques écritures à faire faire, passa au secréta-

[1] C'est lui qui un jour à table dit, dans une société nombreuse, que quand il avait prononcé un mot français, il se hâtait de se rincer la bouche. Il est aujourd'hui membre de l'académie de Berlin.

riat, et l'y trouva.... « Ah ! monsieur Nicolaï, » je suis bien charmé de vous voir ; comment » vous portez-vous ? — Votre altesse sérénissime » m'honore infiniment ; je me porte fort bien. » — Tant mieux. Cependant votre teint n'a pas » le ton de couleur qu'il devrait avoir. Vous » êtes pâle et jaune. C'est que vous étudiez » trop, M. Nicolaï ; vous ne prenez point » d'exercice : de temps en temps il faut se dis- » siper ; les études s'en font mieux ensuite. — Eh, » monseigneur, à quelle sorte de dissipation » voulez-vous que je me livre ? — Nous sommes » en carnaval ; eh bien, allez à l'opéra, à la » redoute ; cela vous récréera, et vous vous » en porterez mieux. — Moi, Monseigneur, » à la redoute ? — Pourquoi non ? Un philo- » sophe peut fort bien aller à la redoute. » Vous y serez en bonne compagnie. — Monsei- » gneur, cette société-là ne peut me convenir. » — Vous avez tort ; elle vous fournira des » observations curieuses à faire sur la nature » humaine : votre philosophie y trouverait de » quoi moissonner, et votre santé en serait » meilleure. Ainsi, monsieur Nicolaï, allez à la » redoute. — Monseigneur, ne me demandez » pas une chose que je ne ferai certainement

» pas. — Tant pis, monsieur Nicolaï. » Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent.

Le soir de ce même jour, le prince soupait avec toute la cour, en domino couleur de rose, dans la salle construite sur le péristile de l'Opéra. Quand on se fut levé de table, il entra dans la loge de la reine, loge placée en face du théâtre. En examinant de là les masques qui se promenaient dans cette vaste enceinte, il distingua un homme qui, par sa grande taille, son air un peu roïde et cependant dégingandé, et enfin par ses mouvements, lui parut être M. le philosophe Nicolaï. Il redoubla d'attention, et se convainquit qu'il ne se trompait pas. « Ha, ha! monsieur le philosophe, » se dit-il, « vous faites donc l'hypocrite et le rodomont! » Oh! vous me le paierez! » Le prince alla de suite se déguiser de manière à ne pouvoir être que difficilement reconnu; après quoi, se jetant dans la foule, il rechercha, retrouva son homme, et, se plaçant derrière lui, se mit à crier, *Bonsoir, M. Nicola-ï*, en appuyant avec une sorte de fausset sur la dernière lettre. Notre philosophe, déconcerté par cette apostrophe indiscrète, fit tout ce qu'il put pour échapper à cette civilité déplacée; il chercha à se per-

dre dans la foule, surtout dans les endroits où l'on était le plus serré : mais il eut beau fuir ; toujours, et partout, le même masque le rejoignait, et répétait son *Bonsoir, M. Nicola-ï.* Celui-ci, ne sachant plus que devenir, alla successivement se cacher aux premières, aux secondes et aux troisièmes loges, mais en vain : le masque inconnu le suivait, s'emparait de la loge voisine, et lui criait à tue tête, *Bonsoir, M. Nicola-ï.* Enfin M. Nicolaï, pour dérouter ce cruel persécuteur, loua derrière le théâtre une loge d'acteur : ces loges, où l'on fait souvent, les jours de redoute, des soupers particuliers, sont séparées les unes des autres par des cloisons qui s'élèvent à plus de dix pieds de haut. Le prince loua la loge voisine, y fit placer trois tables l'une sur l'autre, et un grand fauteuil sur la table la plus élevée ; ensuite il grimpa au haut de cet échafaudage, et avançant la tête par-dessus la cloison, renouvela son *Bonsoir, M. Nicola-ï*, jusqu'à s'égosiller. Le pauvre libraire, désespéré et n'ayant plus d'asile, prit enfin la résolution de se retirer chez lui, maudissant, sinon la redoute, au moins les masques importuns qui s'obstinent à vous y reconnaître. Rentré chez

lui, le prince ordonna à son secrétaire de le faire prévenir à la première visite que lui ferait M. Nicolaï, mais de manière à ce qu'il ne pût le remarquer. L'attente ne fut pas longue; peu de jours après M. Nicolaï arriva.

Le prince parut presque aussitôt, et dit, comme par un mouvement de surprise agréable : « Ah! je suis heureux, M. Nicolaï, puis-» que je viens ici au moment où vous y êtes! » Eh bien, comment vous portez-vous? Il me » semble que vous avez un meilleur teint; vos » couleurs sont plus vives et plus fraîches. Je » parie que vous avez usé de ma recette. Oui, » oui, oh! je le vois; vous avez été à la re-» doute! D'ailleurs j'ai ouï parler d'une certaine » aventure, au sujet d'un grand homme qu'on » avait pris pour vous. Allons, avouez-nous » cette dette! — Monseigneur, vous me donnez » un soupçon ..... Est-ce que ce serait vous qui » m'auriez si cruellement persécuté par d'inter-» minables *bonsoirs*, que je ne demandais pas? » — Oui, monsieur, c'est moi. Vous aviez re-» jeté mes conseils avec tant de dédain; vous » m'aviez tant protesté que vous n'aviez jamais » été et que vous n'iriez jamais à la redoute, » que, vous y voyant le jour même, j'ai dû

» vous punir d'une fausse honte philosophique ;
» j'ai dû vous faire sentir qu'un philosophe doit
» toujours être vrai. Il ne nous reste plus qu'à
» faire la paix : je vous pardonne cette faiblesse ;
» pardonnez-moi ma petite méchanceté. »

Il prit envie à ce prince de voir jusqu'où pouvait aller la crédulité du public. Pour s'en assurer, il fit trois tentatives. La première fut de faire insérer dans des gazettes étrangères l'annonce d'une demoiselle qui, après avoir fait son portrait, annoncé son âge, et indiqué sa fortune, offrait sa main à celui qui réunirait toutes les qualités physiques, morales et intellectuelles qu'elle détaillait. Cet article, très sérieux, quoique fort singulier dans ses détails, trouva beaucoup de croyants ; et ce fut ce qui conduisit le prince à une seconde épreuve. Il fit donc annoncer que dans un orage extraordinaire, arrivé à Potsdam tel jour, la grêle avait été si terrible, qu'il y avait eu des grêlons du poids d'une livre, et qu'un bœuf en avait été tué. Je ne parle pas des toits endommagés, et de tant d'autres accidents semblables. Cette nouvelle fut encore reçue et discutée d'une manière sérieuse. La troisième nous apprit qu'un gentilhomme du

Mecklenbourg, ayant voulu agrandir ses jardins, en y adjoignant un terrain spacieux dont il avait fait l'acquisition, avait eu envie de transporter à l'extrémité de ce nouveau terrain, et pour y servir de point de vue, une tour fort haute et toute en maçonnerie, existante dans son ancien jardin; et qu'il avait imaginé des machines si ingénieuses et si fortes, qu'il était venu fort heureusement à bout de son dessein; que même on avait élevé la tour de manière à la faire passer par-dessus un mur, et qu'elle était parvenue à sa nouvelle place telle qu'elle était avant qu'on l'enlevât. Pour le coup, l'incrédulité fut assez générale pour apprendre au prince que la translation destours était le terme où la bonhomie humaine s'arrêtait.

Un jour il fut subitement saisi d'une fièvre violente, qui pouvait lui faire craindre une longue maladie. Il se persuada qu'il guérirait promptement, si, à force de rire, il pouvait amener une forte transpiration. En conséquence, il fait acheter autant d'exemplaires d'une très grave tragédie allemande, que cette même pièce contient de rôles; il distribue les exemplaires et les rôles à ses domestiques,

parmi lesquels il y en avait qui savaient à peine lire, et il leur ordonne d'exécuter cette tragédie devant son lit. Leurs contre-sens et surtout leur gaucherie produisirent l'effet qu'il s'en était promis : quelles que fussent ses douleurs, il ne fit que rire aux éclats durant toute cette représentation ; et il gagna une si abondante transpiration, qu'il fut guéri dès le lendemain.

Je n'entrerai pas dans les détails de ses fêtes, quoiqu'il en ait donné beaucoup, et que la plupart aient été fort agréables. Pour l'ordinaire, c'étaient des opéras où tout l'Olympe était mis à contribution : je ne puis les retracer ici, quoiqu'ils aient été imprimés, parceque les exemplaires que j'en ai eus ont disparu dans mes nombreux déplacements. Je dirai seulement que nous avons vu chez lui de très grandes fêtes pour la reine de Suède, pour le prince Henri, et en diverses autres occasions. J'ajouterai que, dans toutes ces fêtes, le but principal et le mieux indiqué était la gaieté; cette gaieté qui faisait le caractère dominant du prince et qu'il cherchait à inspirer aux autres [1].

[1] Dans deux ou trois occasions, cette gaieté lui avait fait passer toutes les bornes imaginables : ainsi, dans un

C'est ainsi qu'après avoir donné un grand spectacle à son oncle le prince Henri, dont il célébrait la fête, il lui proposa de permettre qu'on fît montrer la lanterne magique dont on entendait l'annonce dans la rue, ce qui, disait-il, égaierait en attendant le souper. Le prince Henri se retournant vers Borrelly et vers moi, nous dit en riant : « Il faut bien » que j'y consente, car je suis persuadé que » cette rencontre est un fait exprès. » En effet, le prétendu savoyard était Saint-Huberty, faisant les rôles de valet au théâtre français de Berlin. Il s'acquitta fort bien de sa commission, qui était de nous montrer par sa lanterne, et de nous expliquer à sa manière, toute la vie et les actions du prince Henri. L'auteur de cette fête avait eu raison de dire que cela égaierait : car comment ne pas rire? Qu'on en juge par un seul trait. Le

de ses bals, il avait saupoudré le parquet d'une poudre sternutatoire ; dans un autre, et après avoir fait fermer les portes, il avait fait servir, du moins à quelques personnes, je pense, des rafraîchissements purgatifs, et étouffait de rire, en voyant au bout de quelque temps ces mêmes personnes courir de tous côtés pour trouver des issues. Bon THIÉBAULT.

Savoyard parlant de la manière dont le prince Henri vivait à Rheinsberg, nous dit : « Eh, » le voilà qui, avec toute sa cour, va au-de- » vant de madame la duchesse de Brunswick » sa sœur, qui vient le voir! Eh, voilà comme » ils se rencontrent, comme ils se saluent, » comme ils s'embrassent : *Ma chère sœur!* » *mon cher frère!* Comme la joie de se revoir » les met en danse! Voyez-vous? Eh! Eh! *ma* » *commère, quand je danse, mon cotillon va-* » *t-il bien?* » etc. Qui aurait pu ne pas éclater de rire à de semblables tableaux, exécutés chez le fils de l'une et neveu de l'autre, et en présence de l'oncle lui-même.

Le prince Frédéric, malgré cette gaieté qui le caractérisait, n'en était pas moins appliqué à tout ce qui tenait au militaire : il donnait les plus grands soins à la tenue de son régiment, qu'il exerçait lui-même très fréquemment.

Le même prince a inventé et fait adopter en Prusse les baguettes également grosses dans toute leur longeur; ce qui, dans la charge, épargne un temps et dispense d'un mouvement: cette invention a passé des armées prussiennes dans d'autres armées de l'Europe. On

lui a aussi attribué l'idée des calottes, qui, couvrant le bassinet du fusil, ont pour objet de préserver la poudre des effets de la pluie; mais on a trouvé à ces calottes, faites de cuir ou de feutre, des inconvénients qui en ont fait abandonner l'usage au bout d'un an ou deux d'essai. Il avait encore voulu inventer des canons portatifs; néanmoins, comme l'expérience qu'il en fit ne fut pas heureuse, il abandonna cette idée.

Il eut, en sa qualité de général, une affaire très grave, qu'il trouva le secret de rendre fort gaie. Tous les ans, le roi prenait les eaux de Pyremont dans les mois de juillet et août. Il passait ce temps au nouveau Sans-Souci, et y réunissait une société peu nombreuse, dont le prince Frédéric faisait partie, ainsi que plusieurs généraux, et quelques autres hommes plus ou moins célèbres. Le général de Buddenbrock fut appelé pour être de cette société, durant un été où des affaires particulières exigeaient sa présence dans des terres qu'il avait en Silésie, d'où il arriva qu'après avoir satisfait au devoir de courtisan pendant quelques semaines, il demanda et obtint la permission d'aller soigner ses propres affaires. En passant par Berlin, ce général fit une visite

au gouverneur de la ville, le général Ramin, espèce de rustre aussi dur que borné et mal appris, homme qui ayant crevé un œil à un soldat, en le frappant avec sa canne pour une faute légère dans l'exercice, lui avait donné une pièce de vingt-quatre sous, en lui disant : *Je t'ai cassé un carreau de vitre; tiens, en voilà le prix.* Or, dans cette visite, Buddenbrock, qui ne passait pas pour l'homme le plus véridique du monde, dit à Ramin que le prince Frédéric-Auguste de Brunswick avait fait entendre au roi que la garnison de Berlin était bien éloignée de manœuvrer aussi bien que celle de Potsdam, et qu'en général elle était fort mal tenue. Le dimanche suivant, Ramin, après la parade et au moment de donner le mot d'ordre à tous les corps, s'adressa à M. de Schirstedt, aide-de-camp du prince absent, jeune homme généralement estimé et aimé, parcequ'il méritait de l'être à tous les titres, et lui dit : « Votre prince a dit au roi que nous » manœuvrions mal, et que la garnison de » Berlin était mal tenue ; il n'y a que son régi- » ment qui soit mal discipliné, et je vous mets » aux arrêts jusqu'à ce qu'il le soit mieux. » Schirstedt alla aux arrêts, et écrivit au prince.

Digitized by Google

Celui-ci, revenu à Berlin au bout de deux ou trois semaines, et son aide-de-camp lui ayant été rendu, attendit le dimanche suivant pour répondre à M. le gouverneur. Lorsqu'après l'exercice tous les chefs des corps eurent formé un cercle autour de Ramin, et que celui-ci eut donné le mot d'ordre, le prince s'avança vers lui, s'approcha au point que les têtes des deux chevaux se croisaient, et élevant la voix, lui dit en bon allemand : « M. le général, vous avez assuré que j'avais » dit au roi que la garnison de Berlin était mal » tenue, et manœuvrait moins bien que celle » de Potsdam. Je déclare ici sur mon honneur » que je n'ai ni dit ni pensé un mot de tout » cela ; et » (se servant ensuite de deux mots très énergiques, qui à la vérité ont bien leur traduction littérale en français, où même ils commencent par les mêmes lettres, mais qui ne s'écrivent pas plus dans l'une que dans l'autre langue) « j'ajoute que celui qui l'a » dit est un j. f. ; et que quiconque l'a répété en » est un autre. — C'est Buddenbrock qui est » venu me le dire ; je ne le lui demandais pas, et » ne suis pour rien dans tout cela. — Peu m'im- » porte que cette infamie vienne de l'un ou de

» l'autre : je ne fais distinction de personne ; » j'ai dit et je vous répète, monsieur, que celui » qui a tenu ce propos est un j.. f., et que » quiconque l'a répété en est un autre. » M. Ramin céda le champ de bataille, et rentra chez lui.

Cependant il restait un sujet d'inquiétude dont le prince eut à s'occuper : comment le roi, le prince Henri et le public jugeraient-ils cette affaire ? Quant au public, on abandonna ce point à la fortune ; mais il ne pouvait en être de même du jugement des deux oncles. Je pense bien que le prince écrivit au roi, qui, à en juger par la suite, ne parut bouder son neveu pendant quelques mois que par respect pour la subordination militaire ; on n'eut néanmoins aucun mot à citer de lui sur cette aventure, car il n'en parla pas. Il n'en fut pas de même du prince Henri ; sa réponse ne se fit pas attendre. « Je ne sais, y disait-il, où vous » avez pris les mots dont vous vous êtes servi ; » je les ai vainement cherchés dans le dictionnaire des honnêtes gens ; je ne les y ai point » trouvés. » Lire cette lettre, et y répondre, ne prirent au prince qu'un instant. « Votre altesse » royale oublie, lui dit-il, que j'avais à parler

» à un Poméranien, et qu'il fallait bien recourir » à sa langue pour en être entendu. » Cette réplique termina la correspondance, car elle fit rire le prince Henri.

Quelque temps après, le prince Frédéric faisait la partie de la reine avec la princesse Henri et la princesse Ferdinand, lorsque Ramin vint faire sa révérence à sa majesté et à leurs altesses royales. « M. le gouverneur, lui dit une » de ces princesses, j'ai rencontré ce matin votre » régiment qui revenait de l'exercice, et j'en ai » entendu la musique avec bien du plaisir; vous » avez d'excellents musiciens. — Madame, lors- » que le roi m'a donné ce régiment, ces mêmes » musiciens étaient détestables; ils jouaient » tout de travers; je les ai fait mettre deux ou » trois fois sur l'*âne de bois* » (en allemand, on nomme *âne de bois* ce que nous appelons *cheval de bois* en français), « et cette punition » me les a rendus tels qu'ils sont aujourd'hui. » — Voyez pourtant, mesdames, s'écria le prince » Frédéric, ce que peut un âne! » Cette exclamation fit rire toute la salle, excepté Ramin.

Madame du Troussel, qui s'accommodait très fort de tout ce qui pouvait faire rire, conta un jour au prince Frédéric que l'abbé Pernety

nous avait assurés qu'une clef acquise par succession, étant liée par un bout à un livre de dévotion acquis de même, et tenue à l'autre bout par deux personnes, chacune d'elles n'y employant qu'un doigt seulement, restait immobile pour dire *oui*, et tournait jusqu'à tomber avec le livre pour dire *non*, à la question qu'on lui faisait dans la forme prescrite. Il fallut en conséquence ménager un souper chez cette dame pour constater ce miracle. Quand la compagnie fut rassemblée, on fit redire à l'abbé les conditions requises; et l'on fit l'épreuve avec une clef et un livre de dévotion que madame du Troussel avait eus de feu madame sa mère. Le prince soutenant ensuite cette clef par un doigt tandis qu'une autre personne la soutenait de même du côté opposé : « Clef héritée, dit le prince, je te conjure par » saint Pierre et saint Paul de me dire si l'abbé » Pernety a toujours été sage ? » Ensuite faisant remuer la clef, il s'écriait : « L'abbé, voilà que » la clef tourne ! Elle tombe ! Ah ! malheureux » abbé, vous ne valez rien ! »

Le prince ayant épousé une jeune princesse de Wurtemberg, fille unique et héritière du duc d'Oels en Silésie, forma sa maison en con-

séquence. A l'un des dîners qu'il donna après son retour, se trouva M. Formey, qui, lorsqu'il eut bien considéré la princesse, lui dit : « Allons, madame, c'est une affaire arrêtée : « vous serez ma cinquante-sixième femme. » Cette mauvaise plaisanterie, dont il ne savait pas s'abstenir quand les personnes étaient belles et agréables à ses yeux, étonna beaucoup cette jeune princesse, et ne parut pas lui plaire : mais M. Formey était incorrigible.

Le prince Frédéric-Auguste forma une société qui se réunit chez lui pour la soirée et le souper tous les vendredis : cette société fut aussi douce, aussi gaie qu'agréable [1]. On arrivait chez ce prince comme chez soi : on y jouait très petit jeu, et tout le monde jouait au même jeu et à la même table. Cette société avait cependant un inconvénient pour les militaires, en ce que souvent la conversation prolongeait les soirées jusque vers une heure après minuit. M. du Troussel, qui avait fréquemment à visiter

[1] Le grand écuyer, comte de Schafgotsch, le général comte de Lottun, M. et Mme du Troussel, M. d'Aderkass, le comte de Nesselrode, formèrent, avec Borrelly et moi, le fond de cette société, que variaient quelques autres personnes de la ville et de la cour, et parfois des étrangers.

les travaux de l'artillerie de grand matin, en concevait quelquefois un peu d'humeur et d'ennui : aussi un soir que le prince nous disait avoir observé que rien ne ressemble mieux à un sot que l'homme qui bâille, cet officier lui répliqua : « Je vous demande, mon-» seigneur, une exception en faveur de celui » qui, se levant à quatre heures du matin, bâille » après minuit sonné. »

Parmi le très grand nombre d'étrangers que j'ai eu l'occasion de voir à ces mêmes soupers, je citerai un Anglais, le général Clarke, qui avait fait la guerre de sept ans dans l'armée des alliés en Allemagne. Il nous conta qu'étant à Paris, il avait fait le voyage de Broglie, où le maréchal de ce nom était alors ; qu'en y arrivant il lui avait dit : « Monsieur le maréchal, » je suis le général Clarke; j'ai fait la guerre de » sept ans en Allemagne contre les Français : il » y a eu dans cette guerre des évènements im-» portants, dont je n'ai pu deviner les causes; » j'ai pensé que vous pourriez me donner les » lumières qui me manquent, et j'ai espéré » qu'à présent que tout cela n'appartient plus » qu'à l'histoire vous ne me les refuseriez pas; » et c'est pour les obtenir que je viens vous

» prier de m'accorder l'hospitalité pour trois » jours. » Il ajouta qu'il avait été fort bien accueilli, et que le troisième jour il avait dit au maréchal, en le quittant après le déjeuner : « Monsieur le maréchal, je ne saurais assez vous » remercier de l'accueil que vous avez daigné » me faire, et surtout des éclaircissements tout-» à-fait précieux que vous m'avez donnés sur » tant de points que je ne pouvais comprendre. » Cependant, monsieur le maréchal, vous me » pardonnerez cette franchise, *Minden n'est* » *pas clair.* » Pour entendre ce mot, il faut se rappeler qu'au moment de donner la bataille de Minden, le maréchal de Broglie avait été averti et invité de venir avec son armée prendre l'ennemi en flanc, ce qu'il n'avait pas fait; et que de cette sorte on attribuait la perte de cette bataille, à son ambition, à sa rivalité, et en un mot à une trahison trop ordinaire en ces temps-là : or, M. Clarke, qui avait eu du maréchal des réponses précises et très satisfaisantes sur tous les autres articles, n'avait pu obtenir sur celui-ci que des phrases évasives et des généralités plus propres à écarter la vérité qu'à la faire connaître. « Vingt fois, nous disait-il, » je l'ai ramené sur cette bataille : je l'ai pressé,

» je l'ai embarrassé; mais je n'ai pu lui arracher » un mot instructif; il ne m'a donné que des » défaites. » L'adieu du général Clarke au maréchal de Broglie devint pour nous une formule familière et commune: lorsque quelqu'un ne répondait pas franchement à ce qu'on lui demandait, nous ne manquions pas de lui dire : *Minden n'est pas clair.*

En même temps que le prince Frédéric faisait peu de cas des folles superstitions, il savait néanmoins condescendre à la faiblesse de ceux qui s'y laissaient aller. Un soir en se mettant à table, il vit que madame du Troussel était agitée et inquiète; et il comprit que cela provenait de ce que nous étions treize: à l'instant il dit à un page, en lui indiquant une place: « Prends » un couvert, et mets-toi là. »

C'est vers la même époque que le prince devint grand-maître général de toutes les loges nommées teutoniques. Il mit d'abord beaucoup de zèle à en relever l'éclat et la célébrité : il avait pour chambellan un baron de Pennavert, qui partageait et soutenait ce zèle : le chambellan alla même, dit-on, jusqu'à former un plan dont le but était d'établir, pour les hauts grades, des bénéfices ou commanderies

très lucratives. M. de Pennavert, ajoutait-on, veut ressusciter les templiers, ou du moins en recueillir l'héritage. Quoi qu'il en soit de ces propos qui alarmaient les autres loges, le prince imagina de créer une loge française à Berlin, et de m'y placer comme *orateur*. Il fallait pour cela m'engager à me faire recevoir franc-maçon, et ce fut sur quoi il entreprit de vaincre ma répugnance. Cette victoire était impossible à remporter : ma qualité de père de famille ; mon âge, qui dépassait celui de la jeunesse ; mon état de professeur et d'académicien ; mon caractère modéré, mais constamment et invariablement le même, tout se réunissait pour m'éloigner d'une démarche qui aurait surpris tout le monde, et qui, ne pouvant m'être d'aucune utilité, n'eût été de ma part qu'une inconséquence. Le prince, dans l'idée que les cérémonies de la réception pouvaient me déplaire, m'offrit de me recevoir *sous la cheminée*, me dispensant ainsi de toutes les formalités d'usage : je le remerciai de cette offre, déclarant que je n'en profiterais pas. Il voulut connaître les motifs de mon refus : je les lui dis : il les combattit, mais ne m'ébranla pas. Enfin, il m'attaqua en nombreuse société, et

au milieu d'un souper, soutenant que j'avais la physionomie franc-maçonne, puisqu'on y voyait si bien que j'étais un honnête homme; et qu'il ne manquait qu'une formalité, à laquelle il fallait me soumettre. Je résolus en ce moment de faire cesser ses poursuites, et pour cela je lui répondis : « Votre altesse sérénissi-
» me sait que par malheur je suis menacé d'hy-
» pocondrie; j'ignore quelle tristesse me pour-
» suit, au point que j'ai souvent besoin de l'in-
» dulgence des autres hommes. Tout le monde
» me dit, et je sens moi-même, que le meil-
» leur remède pour moi serait de rire. Par mal-
» heur, monseigneur, il y a bien peu d'objets
» qui puissent encore produire cet effet pour
» moi. Il ne me reste, pour ainsi dire, que la
» franc-maçonnerie; et l'on m'assure qu'il n'est
» pas permis aux frères de plaisanter aux de-
» pens de la loge : dans cette position, j'in-
» voque vos bontés, monseigneur; voyez mes
» besoins, et permettez-moi de rire. » Je sentais bien ce qu'il y avait de hardi dans cette réponse; mais elle mit fin à ses instances.

Peu à peu notre société du vendredi essuya des pertes qui ne furent pas toujours réparées. Nous perdîmes surtout M. d'Aderkass,

qui, dans un violent accès de mélancolie, se perça de quatorze coups de couteau, tant au cou que dans le corps. Il n'en mourut pas, mais il ne voulut jamais reparaître dans les sociétés, à l'agrément desquelles il avait pourtant plus contribué que bien d'autres. Dans cette triste occasion, on put voir combien le prince Frédéric-Auguste de Brunswick avait l'âme belle, bonne et sensible : il se présenta tant de fois chez M. d'Aderkass, qu'il y fut enfin admis, et dès lors il alla aussi souvent qu'il le put lui tenir compagnie et le consoler. Il n'épargna rien pour le rendre à lui-même et aux autres; il y employa ce que la raison, la philosophie, l'estime et l'amitié purent lui suggérer; et s'il n'eut pas tout le succès qu'il méritait d'obtenir, il est pourtant vrai qu'il pénétra ce brave homme des sentiments de la plus vive reconnaissance, et que c'est très certainement à lui que l'on doit attribuer les années qu'il a encore eues à vivre.

Notre cercle, successivement resserré, fut tout-à-fait rompu à la suite d'un été que le prince passa à Potsdam. Depuis ce temps-là, néanmoins, j'ai souvent eu l'honneur de dîner chez lui : il voulait même que je me re-

gardasse comme y étant engagé pour tel jour de la semaine que je voudrais. Par malheur, ma brouillerie avec madame du Troussel survint : cette dame y fit entrer le prince Henri, et tenta également d'indisposer le prince Frédéric-Auguste contre moi. Je ne le sus pas d'abord ; mais je la connaissais trop bien pour ne pas le deviner. Je parlai de cette brouillerie au prince, sans lui parler de ce que je soupçonnais ; et il prévint ce que je lui aurais pu dire, en me répondant : « En tout cas, votre » brouillerie avec elle ne doit pas vous empê- » cher de venir me voir. » Je ne sais si je fis bien, ou si je fis mal : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il m'en coûta beaucoup de ne plus me présenter chez lui ; et que tel fut cependant le parti que je pris ! Voici, au reste, le raisonnement qui me décida : « Madame du Troussel » est et sera fidèle à son serment de me faire » une guerre à outrance. Ardente, active, » hardie, et intrigante comme elle l'est, sa- » chant haïr comme elle sait aimer, elle ne par- » donnerait pas au prince Frédéric de Bruns- » wick les politesses que j'en recevrais : elle » pousserait peut-être le ressentiment jusqu'à » indisposer contre lui le prince Henri, auprès

» duquel elle a déjà réussi à me calomnier, et que
» le premier a tant de raisons de ménager. Or,
» dois-je exposer à de semblables désagréments
» un prince auquel je ne puis être trop sincère-
» ment attaché. Certainement si je le faisais, je
» serais ingrat; le cœur me le dit : ce n'est pas
» lui, c'est moi que je dois sacrifier en cette cir-
» constance. Je n'irai donc pas même lui dire que
» je fais ce sacrifice à son repos : son âme noble
» et généreuse ne le souffrirait pas. Je ne lui dirai
» rien, mais je n'irai plus chez lui, et je parai-
» trai ingrat pour ne pas l'être. Peut-être vien-
» dra-t-il un temps où je pourrai le détromper ;
» et alors il verra que j'ai toujours été digne des
» bontés dont il m'a honoré. »

Ce fut ainsi que, pendant trois à quatre ans, je n'eus plus aucune relation avec lui. Après la mort de madame du Troussel, lorsque mes motifs n'existaient plus, je désirai vivement de pouvoir me rapprocher de ce prince, et le convaincre qu'il n'avait aucun reproche à me faire. Je m'adressai pour cela au brave et digne M. de Schierstedt, qui se chargea volontiers de parler de moi au prince, et qui me dit pour réponse, que le prince m'aimait toujours de même ; que j'avais eu tort de cesser d'aller

chez lui, qu'il se serait mis fort peu en peine de madame du Troussel, qu'il aurait bien su faire taire, et qu'enfin je lui ferais grand plaisir en allant le voir. J'y retournai donc, et j'en fus reçu avec les mêmes marques de bonté qu'auparavant. De retour en France, j'écrivis à ce prince, et j'en reçus une réponse aussi gracieuse que lorsque j'étais à Berlin; il a fallu notre révolution et l'aspect de la guillotine pour m'empêcher de lui renouveler dans les temps postérieurs, les assurances du dévouement aussi vif que respectueux que j'ai toujours eu et que j'aurai toujours pour lui.

J'ai su depuis qu'au commencement de la guerre de la révolution on lui avait offert le commandement en chef d'un corps d'environ quinze mille hommes, avec lesquels il aurait eu à contenir la Hollande; mais qu'il déclara ne point approuver cette guerre, et ne vouloir point y prendre part; que même il annonça à son frère qu'il aurait à se repentir de s'en être mêlé; que son refus et son opinion lui ayant attiré quelques désagréments, il avait remis au roi Guillaume son régiment et sa démission comme général, et que son beau-père étant mort dans ces circonstances, il avait

vendu jusqu'à son palais à Berlin, et s'était retiré en son duché d'Oels, en Silésie; madame la princesse son épouse étant morte dans ce long intervalle, il a fini, à ce qu'on m'assure, par revenir à Berlin, où l'on me dit qu'il est depuis peu de temps.

Quel que soit le degré d'exactitude de ces faits, puisse-t-il être heureux en quelque endroit qu'il existe! Ce vœu est un de ceux qui sont le plus profondément gravés dans mon cœur. Si mes souvenirs parviennent jusqu'à lui, qu'ils lui rappellent les faits et les sentiments qui m'ont rapproché de lui durant tant d'années! quelle chaîne peut m'être plus chère! La destinée m'a éloigné de lui; j'ai vieilli, et il a dépassé les époques qui tiennent à la jeunesse; mais le temps et l'éloignement des lieux n'ont pu et ne pourront jamais affaiblir les sentiments purs et vrais qui m'attachent à lui. Aujourd'hui je n'ai plus rien à attendre de personne, si ce n'est quelque bienveillance: il ne me la refusera pas, j'en ai pour garants les bontés dont il m'a honoré, et l'assurance d'en avoir toujours été digne.

Je ne parlerai point du frère aîné des deux princes qui viennent de nous occuper, qu'alors

on nommait le prince héréditaire de Brunswick, aujourd'hui duc régnant, et également connu dans toute l'Europe, par son amabilité, son esprit et ses talents militaires. Je n'ai point eu l'honneur de l'approcher, et les anecdotes que je pourrais en citer sont connues [1].

[1] J'insère dans cette édition des souvenirs de mon père, un article qu'il écrivit immédiatement après la mort du duc de Brunswick, mais qu'aucun journal ne voulut imprimer. Cet article me paraît digne d'être conservé par son à propos, par les faits qu'il relate, et par la manière dont il achève de peindre l'âme de mon père.

Bon THIÉBAULT.

Après l'importante et honorable victoire remportée à Jéna, en Saxe, le 4 octobre 1806, tout le monde s'accordait à dire que le duc de Brunswick avait été opposé à cette guerre, aussi bien que le maréchal de Mollendorf, et le général de Kalkreut. Ce fut dans cette même persuasion que je fis l'article suivant pour un journal où par bonheur il ne fut pas inséré.

« Admettez-vous, messieurs, qu'un bon Français puisse, dans les transports de joie que causent les succès admirables de notre grande et invincible armée, réunir quelques fleurs pour les jeter sur la tombe d'un ennemi terrassé au moment où il nous combattait! Et pourquoi non, messieurs? le Français aussi généreux, aussi humain que brave, n'a-t-il pas pour maxime que l'on n'est

Je ne parlerai pas non plus du plus jeune de ces princes, du prince Léopold, qui périt si glorieusement dans l'Oder, en voulant sauver deux pauvres pêcheurs qui se noyaient: les Muses ont justement célébré son dévouement héroïque. Mais entré depuis peu au service

plus son ennemi du moment où l'on est vaincu et désarmé; et Napoléon n'a-t-il pas fait transporter et soigner dans sa tente le prince dont je demande à vous entretenir. La première loi, celle d'être juste, ne suffit pas, messieurs, il faut encore redevenir humain et bienfaisant, dès que l'intérêt social le permet.

Le duc régnant de Brunswick n'avait guère plus de vingt ans lorsque, de 1756 en 1763, il commandait sous son oncle, le célèbre prince Ferdinand, un corps particulier à la tête duquel il donna trop souvent lieu aux Français de redouter son activité, son génie et sa bravoure. Le grand Frédéric, qui, de son temps, était le premier juge militaire, l'a toujours particulièrement considéré, et l'a honoré d'une grande confiance. Lorsqu'après la paix de 1763, ce jeune prince a voyagé en France et en Italie, sous le nom du prince héréditaire de Brunswick, il a obtenu partout autant d'égards comme homme aimable et plein d'esprit, que de respect comme prince savant et militaire distingué. Devenu le chef d'une des maisons les plus anciennes et les plus illustres de l'Europe, il s'attacha au char de la Prusse conformément à ses alliances, à sa position et à ses intérêts. C'est à la suite de ces liens qu'il fit

prussien, ce prince n'ayant passé que quelques jours à Berlin, je n'avais eu encore l'honneur de le voir qu'une seule fois : il ne quittait guère Francfort, où son régiment était en garnison.

Je n'aurais également rien de particulier à dire de leur oncle, le prince Ferdinand de

la conquête de la Hollande, en 1788, et la campagne de Champagne, en 1792, campagne qu'il ne put empêcher, et dont il semble difficile de lui imputer le résultat.

Il est mort, âgé de soixante-douze ans, à la tête de cent cinquante mille Prussiens, qui ne pouvaient être vaincus que par Napoléon, commandant à des Français. Il a vu, dans cette bataille si glorieuse pour nous, qu'il n'avait pas affaire aux Français qu'il avait vaincus à Minden, et que ses ennemis n'avaient plus à leur tête des généraux de cour.

Si l'on veut se former une juste idée du duc de Brunswick, on n'a qu'à lire la correspondance secrète de Mirabeau durant sa mission en Prusse : on y verra que cet éloquent écrivain ne balance pas à élever ce duc, sous tous les rapports, au plus haut rang où les hommes puissent atteindre.

Permettez-moi, messieurs, d'ajouter encore un mot. L'histoire ne nous offre peut-être aucune maison régnante où les hommes doués de grandes qualités aient été aussi fréquents que dans la maison de Brunswick ; et cette maison si ancienne, puisqu'elle forme une branche de la maison d'Est, n'a pourtant pu, malgré le mérite de ceux qui l'ont illustrée pendant tant de siècles, et malgré tant de hautes

Digitized by Google

Brunswick, frère de la reine de Prusse, gouverneur de Magdebourg, inspecteur-général des troupes prussiennes, homme qui s'est rendu si célèbre durant la guerre de sept ans; je n'aurais, dis-je, rien de particulier à en rapporter, si la manière dont il a quitté le service de Fré-

alliances, que se maintenir dans une très petite principauté, et voilà comme la fortune se joue parfois des hommes et des choses. »

Je suis etc.

P. S. On peut conclure de ce morceau que j'étais bien persuadé en l'écrivant que le duc de Brunswick avait été de l'avis de Mollendorff et de Kalkreut, qui ne voulaient point de cette guerre. Quelle n'a donc pas été ma surprise de lire dans le 15e ou 16e bulletin, qu'au contraire il en avait été un des principaux promoteurs! A-t-il été irrité de n'avoir eu, dans les précédents arrangements, aucune part au partage de l'Allemagne? A-t-il espéré qu'il pourrait effacer la tache de son aventure désastreuse en Champagne? Ou bien ne doit-on pas dire, qu'asservi à la cour de Prusse, il n'aura pas eu le courage de résister à la reine et à son parti?..... Toutes ces suppositions sont possibles; d'autres encore présenteraient des vraisemblances plus ou moins grandes; mais ce que je ne puis admettre, ni comme vraisemblable ni comme possible, c'est que de son propre mouvement, d'après ses sentiments et ses principes personnels, un homme du mérite du duc de Brunswick ait pu vouloir ou désirer cette guerre!.....

déric son beau-frère n'offrait des circonstances qui tiennent à l'histoire de ce dernier, et apprennent comment il pouvait être trompé, et comment il dissimulait son ressentiment quand le mal était fait et sans remède.

Le prince Ferdinand, occupé, selon l'usage, à exercer les régiments de sa division quelques semaines avant les revues, trouva que le régiment de Lentulus, cavalerie, manœuvrait mal : il ordonna à celui qui en était le commandant, de l'exercer pendant deux heures dans l'après-midi. Le commandant n'en fit rien ; et le prince le condamna aux arrêts jusqu'à nouvel ordre. Le commandant se plaignit au général Lentulus, par une lettre où il présenta les choses sous le point de vue, non le plus fidèle, mais le plus capable d'intéresser à sa cause l'amour-propre de son chef. Cette lettre fut apportée par un exprès au général, qui se trouvait à Potsdam. Lentulus ayant gagné M. d'Anhalt, son ami, et premier aide-de-camp du roi, tous les deux vinrent à bout de persuader au monarque que le prince avait commis une grande injustice envers un brave et digne militaire, qui méritait des égards particuliers; et le roi releva le commandant des arrêts auxquels il était

condamné. Dès que le prince en fut averti, il partit de Magdebourg et s'en retourna à Brunswick, après avoir adressé à Frédéric une lettre où il lui disait : « Votre majesté vient de violer » les principes les plus importants de la justice, » de la politique et de la subordination, en re- » levant des arrêts un officier très négligent que » je n'y avais pas condamné sans nécessité, et » qui méritait, pour désobéissance, une puni- » tion beaucoup plus grave. En lui assurant » cette sorte de triomphe sur son chef, d'après » le rapport infidèle de quelques courtisans, et » sans daigner m'entendre, vous accordez l'im- » punité aux coupables, et vous anéantissez » l'autorité que vous m'aviez confiée. Dès lors » je ne puis plus être utile à votre service ; et je » n'y resterais que pour y être affligé des dés- » ordres que je verrais s'introduire dans votre » armée, et de mon impuissance à les réprimer. » Je prends donc le seul parti qui me reste ; et » j'ai l'honneur de vous donner ma démission » de la place de gouverneur de Magdebourg, et » de celle de général-inspecteur des troupes de » cet arrondissement, en même temps que je » vous remets les titres des pensions ou appoin- » tements que j'avais à percevoir. Je pars, et

» serai bien près de Brunswick quand votre » majesté recevra ma lettre. »

Cet évènement fit grand bruit dans tout le public : l'armée le regarda comme un malheur. Qu'en arriva-t-il? Le général Lentulus fut renvoyé en Suisse quelque temps après ; mais M. d'Anhalt eut l'art de se maintenir en faveur, et l'on n'a plus revu le prince Ferdinand dans les états prussiens.

Il faudrait ne pas connaître ou juger bien mal madame la duchesse de Brunswick, pour imaginer que j'eusse pu avoir des liaisons si marquées avec deux de ses fils, sans qu'elle m'eût fait sentir la satisfaction qu'elle en éprouvait. « Madame la duchesse de Brunswick, votre auguste mère, disait le général » Clarke au prince Frédéric, est la bonté, la » raison et la vertu personnifiées. » Cet éloge était beau et n'était pas exagéré. On conçoit que les dames qui, comme elle, ne sortent jamais de la ligne tracée par le devoir et la vertu, et qui y marchent avec autant de simplicité que de constance, ont peu d'anecdotes piquantes à offrir à la curiosité. Leur histoire tout entière se réduit à un seul fait, à un seul mot, au mot du général Clarke.

Toutes les fois que cette princesse venait à Berlin, ce qui lui arrivait assez souvent, elle me faisait immédiatement savoir à quelle heure je pourrais en être reçu, et me témoigner le plaisir qu'elle aurait à me voir.

Elle voulut que j'eusse d'elle un souvenir, et m'envoya de Brunswick une écritoire précieuse par la matière et le travail; elle le fut surtout, pour moi, par les motifs et les sentiments auxquels j'en fus redevable.

La mort de cette princesse si respectable a eu cela de particulier, qu'elle a laissé à tous ceux qui la connaissaient des regrets qui n'ont fini qu'avec eux.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

614167
SBN

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS LE TOME DEUXIÈME.

Frédéric-le-Grand et sa famille. 1
Frédéric Ier et Sophie-Charlotte. 3
Guillaume Ier et Sophie-Dorothée. 15
Élisabeth-Christine, reine de Prusse. 68
Guillaume-Auguste, prince royal. 91
Guillaume II, neveu de Frédéric-le-Grand. 105
Le prince Henri, second frère de Frédéric. 118
Le prince Ferdinand, troisième frère de Frédéric. . 206
Ulrique, reine douairière de Suède.. 216
La princesse Amélie de Prusse. 273
La duchesse de Brunswick et ses enfants. 290

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google